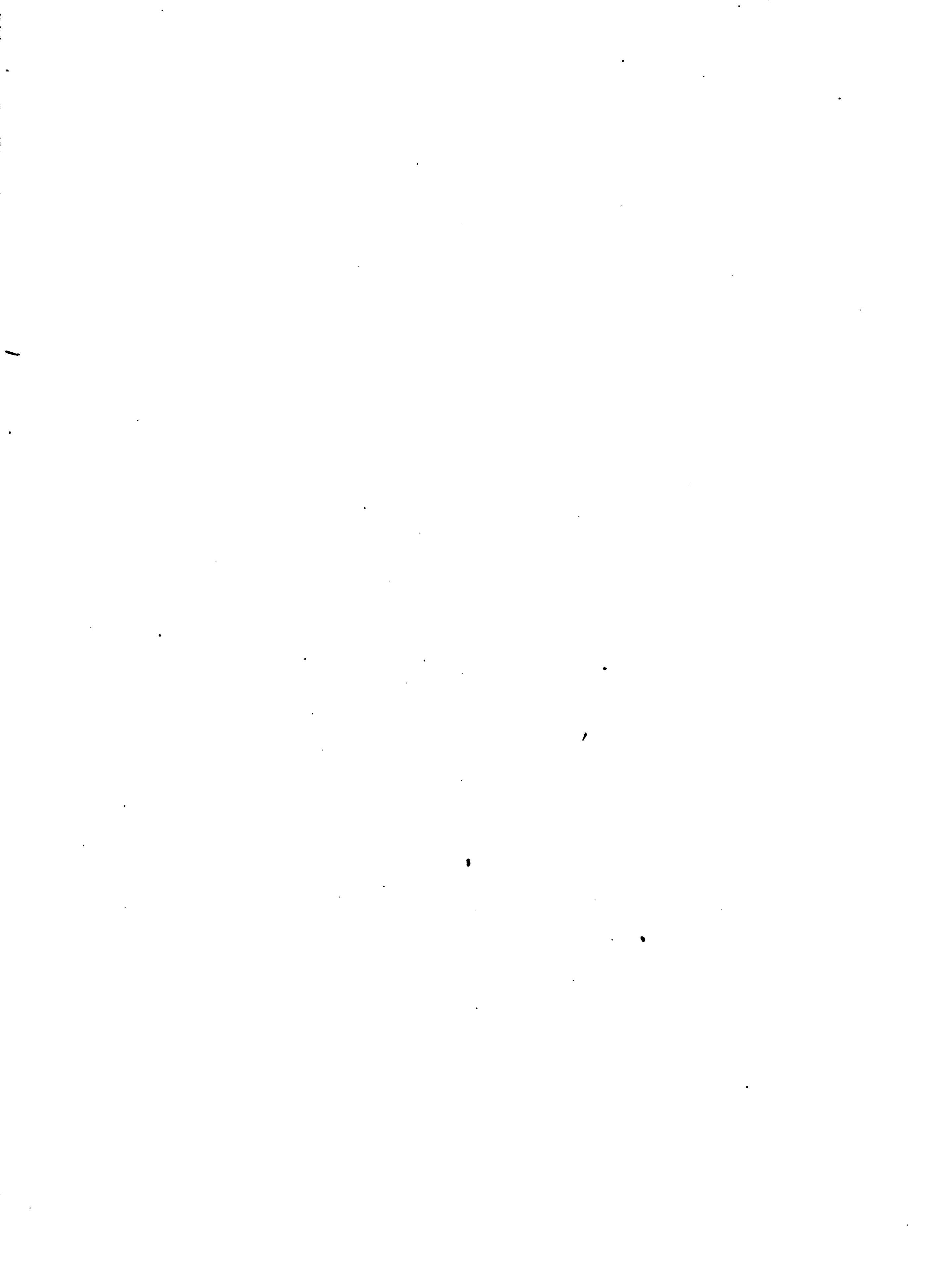



HARVARDIANÆ ACADEMIÆ SIGILLUM
VE RI TAS
1638.
FROM THE BEQUEST
OF THE
HON. WILLIAM PRESCOTT
OF BOSTON.
RECEIVED MAY 1ST
MDCCCXLV.




ACADEMIÆ HARVARDIANÆ SIGILLUM
VE RI TAS
1638.
FROM THE BEQUEST
OF THE
HON. WILLIAM PRESCOTT
OF BOSTON.
RECEIVED MAY 1st
MDCCCXLV.

VOYAGE
A LA
MER DU SUD.

[illegible]

[illegible]
from [illegible]
[illegible]
[illegible]

VOYAGE À LA MER DU SUD,

FAIT PAR QUELQUES OFFICIERS COMMANDANTS LE VAISSEAU LE WAGER:

Pour servir de suite au Voyage de GEORGES ANSON.

TRADUIT DE L'ANGLOIS.



A LYON,

Chez les FRERES DUPLAIN, Libraires, grande rue Merciere.

M. DCC. LVI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

AVERTISSEMENT.

LA Relation du voyage à la mer du Sud de Mr. Georges Anſon *a reçu dans le Public les applaudiſſements les plus mérités. L'importance de l'entrepriſe, la grandeur des difficultés, la multitude des contretemps, ont fait le ſuccès de cet ouvrage rempli de détails curieux, de deſcriptions intéreſſantes, d'obſervations utiles pour le Commerce & la Navigation.*

Rien n'étoit plus propre à captiver l'attention du lecteur, que le ſort d'une eſcadre équipée avec appareil dans les ports d'Angleterre, traverſant fiérement l'Océan immenſe qui borde l'Amérique du nord au midi, pour aller ſur les côtes du Pérou & *du* Mexique *foudroyer les habitations des Eſpagnols; interrompre, ruiner un commerce établi, à travers la plus vaſte de toutes les mers, depuis la*

rive occidentale du nouveau monde, juſqu'à l'extrêmité la plus orientale du monde ancien.

Ce projet, l'un des plus heureux que la politique pût enfanter, produiſoit un intérêt plus grand encore, par les difficultés de ſon exécution. Il s'agiſſoit de ſe livrer aux périls de la plus longue des navigations, avec une connoiſſance très-imparfaite de la direction des vents, & de la poſition des lieux, dans des mers peu fréquentées par les vaiſſeaux d'Europe; d'y attaquer avec des forces médiocres un ennemi auquel ſes nombreux établiſſements aſſuroient la ſupériorité; & de s'y maintenir ſans aucune eſpérance de ſecours contre les efforts de pluſieurs nations intéreſſées à défendre leurs richeſſes.

La curioſité étoit encore excitée par les contretemps divers qui ont traverſé cette expédition fameuſe : des tempêtes effroyables, tous les vaiſſeaux diſperſés, leurs agrêts mis en pieces par les vents, leurs équipages ruinés par les maladies; tous-

les maux que peuvent accumuler une fatigue outrée, une disette continuelle, un retranchement de forces successif, offroient un tableau dont les horreurs ne pouvoient manquer de faire des impressions vives. L'auteur en réunissant à tous ces intérêts des observations capables de fixer la connoissance géographique de ces pays lointains, des jugements réfléchis sur un commerce dont on n'avoit que des notions vagues, & sur les forces terrestres & maritimes qui en sont l'appui, étoit assuré de l'approbation, de la reconnoissance même de tous les esprits judicieux.

Les mêmes raisons qui ont fait la fortune de cet ouvrage semblent garantir le succès du Supplément que je donne aujourd'hui au Public. Des faits relatifs à une expédition si considérable, & qui achevent de manifester tout ce qu'elle a eu de malheureux, méritent sans doute l'empressement des lecteurs. Il est des événements dont on ne veut perdre aucune circonstance. Ceux sur-tout

qui ont été ſuivis d'accidents funeſtes & extraordinaires, laiſſent dans le Public une curioſité qui en recherche les particularités avec impatience, & qui en deſire avec ardeur les détails.

Ce Supplément renferme les choſes en ce genre les plus étonnantes. Il n'y a guere d'exemple de malheurs comparables à ceux dont il préſente le récit. Les Navigateurs les mieux inſtruits des calamités qui ſuivent le naufrage, trouveront ici des ſingularités qui les ſurprendront ; & quiconque eſt ſuſceptible des ſentiments que l'humanité inſpire à la vue des objets douloureux, s'attendrira ſur la deſtinée d'une multitude de gens abandonnés d'abord dans une iſle déſerte, errants enſuite au gré des flots, & échappés en petit nombre & par une eſpece de miracle à des menaces continuelles de mort.

De tous les vaiſſeaux qui compoſoient l'eſcadre de Mr. Anſon, *il n'y en eut pas un ſeul qui ne ſouffrit beaucoup de l'horrible tempête dont ils fu-*

rent assaillis au débouquement du détroit de le Maire. *Le* Wager, *de* 150 *hommes d'équipage, fut le plus maltraité. Après avoir perdu un de ses mâts, séparé du reste de l'escadre, ayant ses agrêts dans le plus grand désordre, il échoua malheureusement contre une isle de la côte occidentale des* Patagons. *L'histoire de cet infortuné vaisseau est indiquée en peu de mots dans le chapitre* 3 *du livre second de la* Relation *du voyage de Mr.* Anson. *Les circonstances & les suites de son naufrage n'y sont pas à beaucoup près développées suffisamment. On verra par la peinture que je vas faire de la situation des Officiers & des Matelots après la perte de ce vaisseau, de leur séjour dans une isle sauvage & sans habitants, de la division qui se mit entre eux, de leur dispersion sur différentes côtes, de leurs souffrances dans les diverses courses qu'ils tenterent pour se tirer de cette isle inhabitable, de leurs aventures parmi les Indiens & les Espagnols; on verra, dis-je, que tous*

ces objets méritoient une description plus ample.

C'est d'après les mémoires que quelques uns de ces Officiers malheureux ont publiés depuis leur retour en Angleterre, que j'ai composé ce Supplément. Ces mémoires sont au nombre de quatre. Le premier est le journal des sieurs Bulkelei & Cummins, *imprimé à* Londres *en* 1743. *Le second est d'*Alexandre Campbell, *imprimé à* Dublin *en* 1747. *Le troisieme est sans nom d'auteur, imprimé à* Londres *en* 1751. *Le quatrieme est d'*Isaac Morris, *imprimé à* Dublin *en* 1752. *On retrouve dans tous ces mémoires l'ingénuité de gens qui racontent les choses sans apprêt. Leur récit simple & naïf n'a rien qui ressente la fiction, & porte sensiblement l'empreinte du vrai. Ces mémoires sont exactement conformes sur tous les faits qu'ils racontent en commun ; ce qui assure encore davantage la fidélité de leur narration, & inspire une égale confiance pour les faits qu'ils racontent séparément. Il est vrai qu'on*

y remarque beaucoup de partialité contre le Capitaine Cheap. *Ceux qui ont écrit ces mémoires ont prétendu se justifier à ses dépens. Mais qu'ils aient eu tort ou raison, cette question ne change rien à leur exactitude sur les faits, & ne touche tout au plus qu'aux conséquences qu'ils en tirent, & aux personnalités qu'ils y entre-mêlent. On a reconnu en Angleterre la vérité des faits, quoique leur exposé n'ait pas eu le succès qu'on s'en étoit promis. Les intéressés avoient voulu prouver la nécessité où ils s'étoient vus de se soustraire à l'autorité de Mr.* Cheap. *Le Gouvernement a jugé que nulle circonstance ne pouvoit fournir à des subalternes un juste motif de rebellion contre leur commandant; & sans contredire la fidélité de leur récit, il a condamné & puni la témérité de leur procédé.*

Il semble que j'aurois dû me contenter de traduire ces mémoires, & de les donner au Public tels qu'ils sont. Mais, outre que c'eût été remettre plusieurs fois sous les yeux du lecteur les mê-

mes choses répétées en termes différents ; ces mémoires sont écrits avec si peu d'ordre & de correction, qu'il n'y avoit pas moyen de les présenter, en les laissant dans ce négligé grossier & dégoûtant. Leurs auteurs, bons hommes de mer, & point du tout gens de lettres, ont usé de ce stile brut & décousu, ordinaire à tous ceux qui ne sont pas en habitude d'écrire, & se sont livrés à toute la confusion d'une mémoire surchargée de faits. Il n'y a dans leur narration ni choix de termes, ni variété de tours ; ils mettent devant ce qui devoit être après ; ils s'écartent, ils reviennent. L'exposé de leurs aventures se trouve noyé dans un tas de paroles inutiles, de phrases imparfaites, de constructions louches, de pensées triviales, de réflexions plates ; il est tel en un mot qu'on pouvoit l'attendre de bas Officiers qui ont beaucoup couru les mers, & qui n'ont guère fréquenté la bonne compagnie.

Voilà le cahos qu'une traduction littérale m'a offert

offert à débrouiller. Il a fallu fouiller dans cette mine, trier le mélange, séparer le bon du mauvais. J'ai été obligé de rapprocher les circonstances d'un même fait répandues dans les mémoires différents, & souvent dispersées dans les diverses parties du même mémoire. J'ai mis de suite ce qui ne l'étoit pas, j'ai développé les pensées, j'ai suppléé les liaisons, j'ai élagué, j'ai serré. J'ai tâché en un mot de joindre la précision à l'exactitude, & en conservant le fond des choses, d'y mettre une forme qui n'eût rien de trop rebutant. Ce travail n'a pas été médiocre : heureux si en prenant sur moi tout ce qu'il avoit d'ennui & de dégoût, il n'en reste plus pour mes lecteurs.

Tout l'équipage du Wager *fut d'abord réuni dans une isle déserte de la côte occidentale des* Patagons. *Des brouilleries survenues entre les subalternes & leur commandant diviserent cette multitude en deux partis. Il étoit question de faire des efforts pour se rapprocher des terres habitées par les*

Européens. Les uns vouloient prendre la route du Sud, *beaucoup plus longue & plus périlleuse ; les autres prétendoient aller par le* Nord. *Cette division de sentiments les conduisit à une séparation qui devint à tous bien funeste. Le plus grand nombre sous la conduite du Lieutenant tira du côté du détroit de* Magellan, *& après bien des fatigues & des souffrances arriva sur la côte du* Bresil. *Leurs aventures sont décrites dans le mémoire anonyme, & dans le journal des sieurs* Bulkeley & Cummins. *Ils furent obligés en passant le long de la côte orientale des* Patagons *d'y abandonner huit de leurs camarades. Ceux-ci furent pris par les Indiens ; & après avoir vécu quelque temps parmi eux, ils eurent le bonheur d'arriver à* Buenos-aïrès. *Le mémoire d'*Isaac Morris *donne le détail de leurs aventures. Le reste de l'équipage sous la conduite du Capitaine prit la route du* Nord, *& arriva avec beaucoup de peine au* Chili. *Le Sr.* Campbell *raconte dans son mémoire*

tout ce qu'ils eurent à souffrir, jusqu'à ce que des guides indiens les eussent conduits chez les Espagnols. Il séjourna long-temps à San Jago, *d'où il se rendit par terre à* Buenos-aïrès, *& y rencontra ceux du premier embarquement qui avoient été abandonnés chez les* Patagons. *Ainsi les restes de ce malheureux équipage dispersés comme les débris de leur vaisseau, furent jetés çà & là pour être long-temps le jouet des vents & des ondes, ne pouvant espérer leur salut que d'un de ces heureux hasards, sur lesquels on ne se détermine à compter que lorsqu'on a perdu toute ressource.*

Il étoit difficile de faire une histoire suivie des aventures arrivées à ces gens dans leur dispersion. Pour épargner tout embarras au lecteur, j'ai divisé ce Supplément en deux parties. Dans la premiere je raconte le naufrage, le séjour dans l'isle, & tout de suite le voyage de ceux qui allerent par le détroit au Bresil, *jusqu'à leur arri-*

vée en Angleterre. Dans la ſeconde je reviens à ceux qui furent abandonnés ſur la côte orientale des Patagons*; j'expoſe leurs aventures, je les conduits à* Buenos-aïrès*, où ayant rencontré le ſieur Campbell, celui-ci leur raconte ſon voyage avec le Capitaine par la route du* Nord *au* Chili*; & enfin un vaiſſeau eſpagnol les ramene en Europe. Voilà tout l'ordre que j'ai pu mettre à une hiſtoire qui en étoit ſi peu ſuſceptible. Je l'ai jugé ſuffiſant pour ne rien omettre d'eſſentiel & pour éviter les redites. C'eſt toujours un des voyageurs qui parle, & qui raconte les choſes comme il les a vues. Cette façon m'a paru plus naturelle & plus intéreſſante que toute autre.*

Je ne me ſuis point attaché à rapporter toutes les obſervations ſur la latitude des lieux, la direction des vents, le giſement des côtes qui ſe trouvent dans les mémoires qui m'ont fourni la matiere de ce Supplément. Outre que ces détails

sont peu amusants pour le commun des lecteurs; j'ai cru qu'il n'y avoit pas grand fonds à faire sur le travail de gens qui n'avoient aucune des facilités nécessaires pour y procéder sans erreur: & quelque confiance que puissent inspirer leurs talents & leurs soins, j'ai jugé que le seul défaut d'instruments suffisoit pour réduire leurs observations à un état d'incertitude qui en détruit l'utilité.

*On trouvera dans cet ouvrage des connoissances très-instructives sur la partie de l'*Amérique méridionale *qui est la moins fréquentée & la plus inconnue. On ne sera pas fâché d'y prendre une notion moins imparfaite de tout ce continent qui est entre la riviere de* la Plata *& le détroit de* Magellan. *On verra que cette partie du monde, négligée mal-à-propos par les Européens, est moins indigne qu'ils ne pensent d'intéresser leurs recherches Un pays aussi fertile en pâturages, aussi abondant en chevaux & en bétail de toute espece; un pays gras & arrosé, dont la culture offre des*

avantages certains ; un pays dont les mines & les pelleteries seroient la matiere d'un commerce très-lucratif, ne doit pas être mis au rang des terres que l'on peut abandonner sans conséquence. Il seroit facile d'y trouver de bons ports sur les deux mers, & d'y faire des établissements qui en assureroient la communication. Des Européens qui y seroient en force, auroient bientôt la supériorité sur tous les petits partis d'Indiens qui errent dans ces vastes contrées. La bonté du climat rendroit les habitations fort saines. Une fois que les côtes de ce continent seroient connues, le passage à la mer du Sud *ne seroit plus sujet à tant de difficultés ; & le commerce de cette mer ne seroit plus exclusif en faveur des seuls Espagnols.*

*Les diverses tentatives qu'on ne cesse de faire pour trouver au fond de la baie d'*Hudson *un passage à la mer du* Sud, *ne réussiront vraisemblablement jamais. Il seroit bien plus sûr d'avoir des établissements dans le voisinage du dé-*

troit de Magellan, *où le passage est tout trouvé; & où il n'y a de difficulté, qu'à cause de l'éloignement actuel de tout asyle & de tout secours en cas d'accident.*

On verra par la description qui se trouve ici du Chili, *& du caractere de ses habitants, qu'il s'en faut bien que cette terre abondante en toute sorte de richesses soit en valeur. Une nation qui auroit de la force & de l'industrie y pourroit faire les plus belles opérations de commerce. Etablie à demeure sur les deux côtes des* Patagons, *la conquête du* Chili *deviendroit pour elle la chose du monde la plus aisée. Alors elle joueroit un rôle assez considérable dans la mer du* Sud.

Je laisse aux hommes d'Etat le soin de discuter toutes ces considérations, qui se présenteront d'elles-mêmes en parcourant cet ouvrage. Les mœurs des différentes sortes d'Indiens dont on y trouvera le détail fourniront de nouveaux traits au tableau de l'humanité; & ajouteront aux dissemblances que

l'éducation met parmi les hommes, des nuances de diversité qui feront toujours mieux sentir les avantages d'une société polie par le commerce des Sciences, & perfectionnée par les lumieres de la Religion.

APPROBATION

De Mr. de MAIROBERT, *Censeur royal.*

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier un manuscrit qui a pour titre : *Voyage à la mer du Sud, fait par quelques Officiers commandant le vaisseau le Wager, traduit de l'anglois.* A Paris, ce 4. Mars 1756.

Signé, PIDANSAT DE MAIROBERT.

SUPPLÉMENT



SUPPLÉMENT DU VOYAGE DE MONSIEUR ANSON,

Extrait des Mémoires de divers Officiers du Wager, l'un des vaisseaux de son escadre.

PREMIERE PARTIE.

RIEN n'est plus essentiel au succès d'une expédition maritime que le choix du temps propre à l'embarquement. Le défaut d'attention à ce seul point suffit pour faire rencontrer dans la route des obstacles capables de ruiner les projets en apparence les mieux conçus. Celui d'envoyer une escadre dans la mer du Sud pour détruire les ri-

ches établissements des Espagnols dans cette partie du monde, offroit les plus grands avantages à la nation. On auroit été bien dédommagé des frais immenses que l'on avoit faits pour cette entreprise, par l'anéantissement des forces de nos ennemis, & par le butin considérable que sur eux on ne pouvoit manquer de faire. Le sort en a décidé de la maniere du monde la plus déplorable. Jamais expédition n'annonça tant de prospérités, & ne fut suivie de tant de malheurs.

Des raisons qu'il seroit difficile de pénétrer nous retinrent dans les ports d'Angleterre dix mois au delà du terme fixé pour notre départ. Ce retardement nous mit dans le cas d'essuyer dans les mers australes les risques inséparables de la mauvaise saison. Il fut la principale cause des maux affreux que nous avons soufferts, & dont je vais rendre compte.

Notre escadre composée des vaisseaux le Centurion, le Wager, le Glocester, la Perle, le Severn, le Tryal, & de deux bâtiments chargés de provisions, sortit du port de Sainte Helene le 18 Septembre 1740. Le 21 nous perdîmes la terre de vue faisant route vers Madere, où nous aurions dû aborder en quinze jours, sans les vents contraires qui nous retinrent près de cinq semaines. Ce nouveau retardement nous mit de fort mauvaise humeur, parce qu'il nous enlevoit un reste de temps très-précieux, & qu'il nous annonçoit toujours plus certainement le mauvais succès de notre entreprise.

Enfin le 26 Octobre cette isle se présenta à nous à notre grande satisfaction, & deux jours après nous mouillâmes dans la rade de Fonchiale, qui en est la capitale. Madere appartient

aux Portugais, qui en firent la découverte au commencement du quinzieme siecle. Elle est située par les 32° 27′ de latitude nord, & à 18° de longitude à l'ouest du méridien de Londres. Cette isle n'est que comme une longue montagne qui s'étend de l'est à l'ouest sous un climat des plus agréables. La partie méridionale est la mieux cultivée & la plus riante; ce ne sont que vignes, jardins & maisons de campagne: on y respire un air tempéré & très-pur. Le bled croît jusques sur le sommet des montagnes; les vignes profitent mieux dans les endroits bas à cause des brouillards qui regnent sur les hauteurs. La grande richesse du pays sont les raisins, qui donnent un vin très-exquis. Un des plus riches vignobles appartient aux Jésuites, qui en tirent un revenu considérable. Il y a dans cette isle une grande abondance de citrons dont on fait des confitures excellentes; le sucre qu'on y recueille est en petite quantité; il suffit à peine à la consommation des habitants. Tous les fruits d'Europe y réussissent à merveille. Le bonanoé est un fruit particulier dont les habitants font un cas extraordinaire, qui tient de la superstition. Ces bonnes gens sont fortement persuadés que c'est le fruit défendu qui occasiona la disgrace de nos premiers peres. Ils prétendent que les larges feuilles qui l'environnent sont précisément celles dont Adam & Eve firent leur premier vêtement. C'est parmi eux un crime horrible d'y mettre le couteau, parce que en coupant ce fruit en deux on y découvre une représentation assez approchante des instruments de la passion du Sauveur; d'où ils inferent que c'est faire outrage à son image sacrée que de le couper de la sorte.

Les naturels du pays ont l'extérieur fort dévot, & la conduite très-libertine. La vertu chez eux qui eſt le plus en recommandation, c'eſt un inviolable attachement à leur Egliſe, une ſoumiſſion aveugle à leurs Paſteurs, & une horreur ſi mépriſante pour les Hérétiques, qu'ils n'accordent la ſépulture à aucun, & qu'ils font jeter à la mer tous ceux qui ont le malheur de mourir ſur leurs terres. Ils ſont d'ailleurs d'une lubricité effrénée; la débauche y eſt ſi commune, qu'il y a un hôpital fondé pour les perſonnes affligées du mal vénérien : ce qui n'empêche pas la jalouſie outrée des maris; il ne fait pas ſûr chez eux pour quiconque s'aviſe de faire, même ſans deſſein, une révérence à leurs femmes. Outre l'impudicité, qui eſt générale, l'aſſaſſinat eſt ordinaire & journalier. Ces Meſſieurs le regardent comme un crime de peu de conſéquence, & ne rougiſſent pas de s'en faire honneur. Si la Juſtice fait mine de pourſuivre les coupables, ils ont dans la premiere égliſe un aſyle aſſuré; ſinon, ils en ſont quittes pour le banniſſement ou la priſon, dont encore il leur eſt permis de ſe racheter. Ils donnent très-abondamment aux gens d'Egliſe; ils obſervent les moindres pratiques de leur Religion avec une attention qui tient du ſcrupule. Ce contraſte de dévotion & de vice a quelque choſe de révoltant; mais telle eſt la force du préjugé, qu'il concilie dans l'eſprit des hommes les oppoſitions les plus décidées. Il l'emporte chez eux ſur la raiſon; & il les domine ſi ſouverainement, qu'il eſt toujours très-difficile d'en triompher, & ſouvent très-dangereux de le combattre.

La ville de Fonchiale eſt poſée ſur une éminence dans le

fond d'une belle rade. Il y a un château construit sur un rocher qui avance dans la mer à peu de distance du mouillage. Les églises y sont en grand nombre, il y en a bien une vingtaine : c'est pourtant une ville des plus médiocres, & qui ne vaut pas mieux qu'un de nos gros bourgs d'Angleterre. Le luxe n'y regne point; les maisons sont simplement bâties, & meublées sans faste. Les hommes sont presque toujours vêtus de noir. Ils marchent tous armés d'un poignard & d'une très-longue épée, accompagnant le tout d'un air arrogant & d'une contenance très-fiere. Il n'y a pas jusqu'au plus petit marmiton qui ne veuille avoir sa longue épée, qu'il ne quitteroit pas pour tous les biens du monde; & on regarde comme une grande punition de la leur ôter.

Nous séjournâmes huit jours à Fonchiale. Dans cet intervalle Monsieur Norris, Capitaine du Glocester, demanda permission de retourner en Angleterre pour y respirer l'air natal, nécessaire au rétablissement de sa santé. En conséquence Mr. Anson fut obligé de faire divers changements. Il nous ôta Monsieur Kidd pour lui donner le commandement de la Perle, & nous envoya Mr. Murray pour commander notre vaisseau le Wager.

Tout fut prêt le 5 Novembre pour notre départ. Ce jour-là dès le matin Mr. Anson envoya ses ordres à tous les Capitaines, leur assignant pour premier rendez-vous, en cas de séparation, Sant Jago, l'une des isles du cap Verd; le second rendez-vous devoit être à l'isle Sainte Catherine, sur la côte du Bresil. L'après-midi nous mîmes à la voile. Le

lendemain notre chef d'escadre faisant réflexion à la nécessité d'éviter jusques au moindre retardement, changea les ordres de la veille, & assigna pour unique rendez-vous l'isle Sainte Catherine. Le 28 nous passâmes la ligne à 27° 59′ de longitude à l'ouest du méridien de Londres; & trois semaines après nous mouillâmes dans la baie de Sainte Catherine.

L'arrivée d'une escadre telle que la nôtre effraya la garnison, & nous apperçûmes beaucoup de mouvement dans les deux forts. Pour prévenir tout inconvénient, Mr. Anson dépêcha un Officier au Gouverneur pour lui faire compliment de sa part, l'informer qui nous étions, & lui demander du monde pour nous remorquer jusqu'au port. L'Officier fut bien reçu; on nous envoya tout ce que nous demandions, & nous avançâmes dans une belle rade, entre l'isle & le continent, où nos vaisseaux furent amarrés jusqu'au 17 Janvier. Dès le premier jour nous envoyâmes à terre tous nos malades. Le reste de l'équipage fut occupé durant tout ce temps-là à nettoyer nos vaisseaux, qui étoient déjà fort mal-propres, à réparer les agrêts & les mâts, & à faire provision d'eau & de bois.

L'isle Sainte Catherine pourroit devenir une habitation excellente si on se donnoit la peine de la défricher. A la réserve de quelques plantations qui sont sur les bords de la mer, tout le reste est bois. La terre est d'une fertilité si prodigieuse que les meilleurs fruits y croissent en abondance & presque sans culture. Les forêts sont pleines d'arbustes odoriférants; on y trouve des faisants, des singes, des perroquets sans nombre. La rade fournit beaucoup d'excellents poissons, l'eau des rivie-

res eſt d'une fort bonne qualité. Mais tous ces avantages ſont effacés par l'incommodité d'un air très-mal-ſain. La grande quantité de bois dont l'iſle eſt couverte, & les montagnes qui l'environnent empêchent la libre circulation de l'air, & y entretiennent une humidité ſi grande, que tous les ſoirs elle eſt couverte d'un brouillard épais, qui ne ſe diſſipe que le lendemain aux premiers rayons du ſoleil. Durant le peu de ſéjour que nous fîmes à Sainte Catherine nous fûmes preſque tous aſſaillis de fievres & de fluxions. Une perſécution bien plus inſupportable étoit celle des couſins, & d'un autre inſecte imperceptible, qui avec un bourdonnement importun ne ſe fait que trop ſentir par ſes piquures cruelles. Le défrichement feroit ceſſer la plupart de ces incommodités, en détruiſant les principales cauſes de l'humidité exceſſive.

Ce ſéjour nous fut encore plus déſagréable par le traitement qu'y reçut notre eſcadre. Le Gouverneur affecta d'abord de faire à Mr. Anſon des politeſſes qui nous firent eſpérer de lui toute ſorte de ſecours : mais nous reconnûmes bientôt ſa diſſimulation & ſa perfidie. Ce Gouverneur prit ſourdement des meſures pour nous empêcher d'avoir les rafraîchiſſements qui nous étoient néceſſaires. Il dépêcha ſecrétement un exprès à Büenos-aïrès pour avertir l'Amiral Pizarro de notre arrivée, & lui faire un détail de nos forces qui pût le mettre en état de nous ſurprendre avec avantage. Un des prétextes dont il ſe ſervit pour juſtifier ſa mauvaiſe volonté, fut que Mr. Anſon avoit envoyé une de ſes barques pour reconnoître en pleine mer un vaiſſeau qu'il crut eſpagnol. Le

Gouverneur repréſenta cette action comme une inſulte, & une rupture de paix entre nous & le Portugal.

Tous ces déſagréments nous déterminerent à preſſer le départ. La veille du jour que nous dûmes mettre à la voile, Mr. Anſon aſſembla tous les Capitaines, & leur donna ſes ordres : ſavoir, qu'en cas de ſéparation, le port Saint Julien ſeroit le premier rendez-vous ; qu'ils y ſéjourneroient dix jours ; que ſi dans cet intervalle il ne venoit pas les joindre, ils continueroient leur route à travers le détroit de le Maire, en doublant le cap Horne pour entrer dans la mer du Sud ; que le ſecond rendez-vous ſeroit à l'iſle Nueſtra Segnora del ſoccorro ; qu'ils s'y tiendroient quelque temps en croiſiere depuis cinq juſqu'à douze lieues de diſtance ; que ſi la néceſſité les forçoit à quitter ce poſte, ils feroient route pour lors vers l'iſle Juan Fernandès, aux environs de laquelle ils croiſeroient durant cinquante-ſix jours ; que ſi dans cet eſpace de temps le chef d'eſcadre ne venoit pas les joindre, ils auroient lieu de croire qu'il lui étoit arrivé quelque accident ; qu'alors le plus ancien Officier prendroit le commandement, & les conduiroit en avant pour fatiguer l'ennemi chemin faiſant & de tous côtés, & remplir ainſi l'objet de la préſente expédition.

Nous ſortîmes enfin de la rade de Sainte Catherine le 17 Janvier 1741 après avoir ſalué le fort de onze coups de canon, ſalut qui nous fut rendu coup pour coup. Le 22 il ſe leva un vent orageux, avec une brume ſi épaiſſe que nous ne pouvions diſtinguer à vingt pas. La Perle dans ce moment fut ſéparée de nous, & elle ne nous rejoignit que trois ſemaines après. Le

Lieutenant

Lieutenant de ce vaisseau nous apprit en rejoignant l'escadre la mort de Mr. Kidd son Capitaine. Il nous dit aussi que le 10 Février il avoit apperçu cinq gros vaisseaux, qu'il jugea d'abord appartenir à notre escadre; que dans cette persuasion il s'étoit laissé approcher de très-près par un de ces bâtiments qu'il prit pour le Centurion; mais qu'ayant reconnu son erreur, il avoit jeté à la mer sa grande berge, & une partie de son eau, afin d'être plus leste au combat & plus léger à la course; & que la nuit étant survenue, il avoit perdu de vue l'ennemi. Nous ne doutâmes point que ces vaisseaux ne fussent de l'escadre de l'Amiral Pizarro; & nous aurions pris sur le champ le parti de réunir nos forces pour leur donner la chasse, si nous n'avions pas été contraints de poursuivre notre route vers le port Saint Julien pour radouber le Tryal qui étoit en fort mauvais état.

La mort du Capitaine Kidd occasiona de nouveaux changements. Mr. Murray nous quitta pour commander la Perle, & Mr. Cheap vint le remplacer sur notre vaisseau le Wager. Ce que nous trouvâmes de plus remarquable au port Saint Julien, ce fut une quantité prodigieuse de petites chevrettes rouges comme des écrevisses, & qui rendoient l'eau de la mer de couleur de sang. Dès que le Tryal fut réparé, nous reçûmes ordre de démarrer. Nous partîmes le 27 Février, & le sept Mars nous traversâmes le détroit de le Maire par un temps clair & un vent frais.

Nous avancions courageusement vers les bords de cette mer du Sud, l'objet de toutes nos espérances; déjà notre ima-

gination nous préſentoit l'image ſéduiſante de ces côtes fortunées que nous devions bientôt découvrir, & où d'immenſes tréſors devoient être la récompenſe de nos travaux; nous rappellions avec une joie inſultante les fauſſes terreurs de certaines gens qui avoient oſé nous prédire que notre entrepriſe n'aboutiroit qu'à notre deſtruction: mais à peine eûmes-nous franchi le détroit, qu'un changement affreux fit ſuccéder à ces agréables idées les plus lamentables horreurs.

Ce beau ciel azuré ſe couvrit tout-à-coup de l'obſcurité la plus effrayante. Mille vents furieux déchaînés tous enſemble exciterent autour de nous la tempête la plus épouvantable qui fut jamais. En peu de temps toute notre eſcadre en proie à cet impétueux ouragan ſe vit dans le plus effroyable déſordre. Le plus grand danger fut pour notre vaiſſeau le Wager & la flûte Anna. Les fortes marées nous pouſſant à l'eſt avec la derniere violence, c'eſt un prodige que nous n'ayions pas été briſés mille fois contre les rochers qui bordent la côte de la terre des Etats. Ce n'étoit là que le prélude de nos malheurs. Durant près de trois mois nous fûmes le jouet des vents toujours déchaînés avec la même fureur, & ſans nous donner le moindre relâche. La tourmente étoit ſi continuelle & ſi terrible que nos plus déterminés Matelots en pâliſſoient d'effroi. Perſonne ne pouvoit tenir en place. Pluſieurs des gens occupés à la manœuvre furent eſtropiés, & quelques uns tués par les rudes ſecouſſes que recevoient inceſſamment nos vaiſſeaux. Il eſt impoſſible de trouver des expreſſions qui égalent le déſeſpoir de notre ſituation. Tous nos vaiſſeaux endomma-

gés, des millions de vagues menaçant à chaque inſtant de nous engloutir, nous nous voyions toujours au moment de couler à fond. De courts intervalles qui nous donnoient des lueurs d'eſpérance ne ſervoient qu'à augmenter nos peines & nos périls. Sur la foi de ces apparences trompeuſes, ſi nous nous haſardions de préſenter les voiles au vent, auſſitôt des tourbillons & des montagnes d'eau fondoient ſur nous, déchiroient & mettoient en pieces nos voiles.

Le 30 Mars la grande vergue du Glocester fut fracaſſée, ce qui obligea notre chef d'eſcadre d'y envoyer des Charpentiers qu'il tira des autres vaiſſeaux & du nôtre. Le 8 Avril il nous arriva à nous-mêmes un accident beaucoup plus fâcheux. Notre mât d'artimon caſſa à deux pieds au deſſus de la petite voile le tendelet, & fut emporté par les vents avec toutes ſes voiles. Toutes les plaques, tous les chaînons ſervant à brider la marée contraire, furent fracaſſés & briſés. Que l'on ſe figure notre cruel embarras, nous trouvant ſans Charpentier, dont le ſecours nous étoit ſi néceſſaire, & qui ne pouvoit revenir à nous à cauſe du gros temps & du vent contraire. Le lendemain la flûte Anna donna des ſignaux d'incommodité; ſes cordages d'étai & l'arbre qui tenoit ſa voile de beaupré étant rompus, elle ſe vit en danger de perdre tous ſes mâts. Le 10 le Severn & la Perle diſparurent, & nous ne les avons plus revus. Nous étions alors à 56° 29' lat. ſud & à 85° longit. oueſt.

Le 12 l'ouragan redoubla de force, avec les plus groſſes vagues que nous euſſions encore vues. Vers les ſept heures du matin nous eûmes un coup de mer ſi violent, que la vague

entra dans le vaiſſeau, enleva notre Canonnier de ſon poſte, le tranſporta au delà des rouages, détruiſit le canal des écoulements, & nous cauſa bien d'autres dommages. Notre Capitaine étoit alors très-malade dans ſa loge : inſtruit de tout ce détail, il témoigna une peine extrême de ce que la maladie le mettoit hors d'état d'agir par lui-même dans cette occaſion ; il ne laiſſa pas de donner ſes ordres avec beaucoup de préſence d'eſprit pour la prompte réparation des parties endommagées de notre bâtiment. Le Sieur Bulkelei notre Canonnier ſe chargea de l'exécution ; il fit rétablir le canal, vuider la chaloupe que les vagues avoient preſque remplie ; il fit même rentrer la vergue de beaupré & ſon arbre, afin de les préſerver de tout accident.

Le jour ſuivant le Centurion ſe trouvant près de nous, le chef d'eſcadre ſe préſenta pour nous parler. Il nous demanda ſi notre Charpentier étoit revenu à bord. Nous lui dîmes que non en lui repréſentant combien ſon abſence étoit funeſte à nos beſoins. Notre Capitaine lui fit voir que nos agrêts & nos cordages étoient entiérement délabrés, & que nos gens de l'équipage étoient preſque tous hors d'état de ſervir. Monſieur Anſon lui témoigna combien il étoit touché de notre ſituation, quoique la ſienne ne fût pas meilleure ; il l'aſſura qu'il alloit nous renvoyer notre Charpentier, & lui recommanda ſur toutes choſes de ne pas s'écarter. Le lendemain notre Charpentier nous fut renvoyé en effet ; il n'eut pas de peine à nous faire comprendre que s'il n'étoit pas revenu plutôt, c'eſt que le temps avoit été ſi orageux qu'aucune barque

ne pouvoit tenir en mer. Nous avions besoin de son bras, & non de ses excuses; nous le priâmes d'examiner le mal sans délai, & d'employer toutes les ressources que son génie pourroit lui fournir pour y apporter du remede. Il y travailla avec beaucoup de diligence & de succès. En peu de temps il eut fabriqué une calotte pour être ajustée au mât d'artimon; il dressa un nouveau mât moins élevé, ayant seulement 40 pieds de haut, & y tendit une voile pour tenir le vaisseau en équilibre.

Le 19 il fit un fort beau temps, dont nous profitâmes pour la réparation de nos agrêts & cordages. On refit à neuf la principale voile, & on la tendit: de sorte que notre vaisseau n'avoit plus l'air d'un bâtiment tout-à-fait ruiné. Sur le soir quelques uns de nos gens qui étoient sur le tillac apperçurent dans un très-grand éloignement les lumieres de la loge de notre chef d'escadre, & assez distinctement pour pouvoir les compter; mais passé neuf heures le Centurion disparut tout-à-fait à nos yeux. Le lendemain matin nous voyions encore le Glocester & la flûte Anna, mais bientôt après nous les perdîmes de vue.

Séparés ainsi de toute notre escadre, nous commençâmes à en craindre les suites; & la tristesse fut générale parmi nous. Quoique nous eussions des vivres en abondance, le Munitionnaire parla très-imprudemment de diminuer la ration à l'équipage. La seule menace de ce retranchement fit éclorre des semences de mutinerie, qui n'eurent alors aucun effet par l'attention du Capitaine à prévenir les mécontentements & à intimider les mutins. Toutes ses sollicitudes rouloient sur la

conſervation du bâtiment, qui ayant été fort maltraité, & pouvant déſormais manquer de ſecours, demandoit des ménagements extrêmes. Le 1 Mai il fut délibéré de retrancher la principale ancre d'affourche & de l'abandonner, n'étant pas poſſible de l'aſſurer ſans expoſer à un danger évident notre mât de miſaine, les chaînons & les plaques étant rompus.

L'incertitude de notre ſort ſur un vaiſſeau ſi caduc, & au milieu d'une mer très-orageuſe, nous tenoit dans de continuelles alarmes. Nous avions beſoin d'arriver promptement au rendez-vous ; nous fûmes même favoriſés d'un vent qui nous auroit menés droit à l'iſle Juan Fernandès, ſi nous en avions profité. Cependant nous remarquâmes que les manœuvres ordonnées par le Capitaine nous avoient conſidérablement approchés de terre, & vers une côte où le vent donnoit avec violence. Cette conduite nous parut à tous une faute très-eſſentielle, & donna lieu à bien des murmures. Le Sr. Bulkelei notre Canonnier, & l'un des meilleurs hommes de mer que nous euſſions à bord, en parla au Lieutenant, qui lui répondit que le premier rendez-vous étoit à Nueſtra Segnora del ſoccorro, à 44° de latitude ſud ; qu'il avoit fait tous ſes efforts pour diſſuader le Capitaine de viſer à ce rendez-vous, mais qu'il étoit déterminé de s'y rendre à quelque prix que ce fût. Le Sr. Bulkelei lui repréſenta vivement le danger du vaiſſeau dans le miſérable état où il étoit, & ſur une côte où le vent donnoit. „ Parlez - en au Capitaine, lui „ repliqua le Lieutenant, & perſuadez-le ſi vous pouvez.

Le Sr. Bulkelei ſe rendit un quart d'heure après chez le Ca-

pitaine, & lui fit les mêmes représentations qu'au Lieutenant. Mr. Cheap répondit à tout cela que le chef d'escadre ayant désigné pour premier rendez-vous Nuestra Segnora del soccorro, il étoit résolu & obligé de tout risquer pour s'y rendre. Le Canonnier eut beau lui dire que, vu le mauvais état du vaisseau, étant si près de la côte nous n'en serions bientôt plus les maîtres ; que les courants & le vent d'ouest alloient infailliblement nous entraîner à terre malgré nous. Mr. Cheap soutint que les courants étoient trop incertains pour y faire attention ; qu'il vouloit arriver au premier rendez-vous, où il arrêteroit vingt-quatre heures ; après quoi, si le chef d'escadre ne paroissoit point, ou quelque autre vaisseau de la flotte, il feroit route vers Juan Fernandès.

Ce plan du Capitaine marquoit une exactitude que les circonstances où nous nous trouvions auroient dû rendre moins scrupuleuse. Il ne crut pas sans doute qu'il y eût à le suivre tous les dangers qu'on lui représentoit ; mais il auroit dû présumer un peu moins de ses connoissances, faire plus d'attention aux signes qui annonçoient la proximité de la terre, ne pas mépriser si facilement les justes appréhensions qu'on vouloit lui inspirer. C'est à cette faute inexcusable qu'on doit attribuer la perte de notre vaisseau.

Le 13 au matin le Charpentier qui travailloit au château de proue apperçut la terre, & en avertit le Lieutenant. Cet Officier se persuada trop légérement que l'avis étoit faux, & n'en dit mot au Capitaine. Ainsi tout concouroit à rendre toujours plus notre perte inévitable. A deux heures après mi-

di le Canonnier étant à la vergue d'avant vit la terre en plein, & y diſtingua des terreins élevés, des collines, & entre autres une montagne aſſez haute & figurée en pain de ſucre. Il courut auſſi-tôt au Capitaine, qui en parut étrangement ſurpris. Son affliction fut grande lorſqu'il vit qu'une marée très-forte nous pouſſoit avec violence ſur la côte. Dans une conjoncture ſi critique, Mr. Cheap ſe comporta avec toute l'activité & toute la prudence que l'on pouvoit attendre de l'Officier le plus brave & le plus expérimenté. Il ſe hâta de donner des ordres, & de les proportionner à notre beſoin extrême. Malheureuſement le monde nous manquoit pour la manœuvre; preſque tout notre équipage malade ou eſtropié étoit confiné au deſſous du franc tillac. Tout ce que nous pûmes faire fut de raſſembler une douzaine de gens en état de ſervir, en y comprenant même les Officiers.

Pour comble de déſolation, le Capitaine, dans le moment qu'il agiſſoit avec plus de vivacité, fit une chûte & ſe démit l'épaule. On fut obligé de le tranſporter à la loge du Chirurgien, & nous demeurâmes privés de ſon ſecours. Il fit appeller le Lieutenant & le Canonnier, & quoiqu'il ſouffrît des douleurs aiguës, il leur parla des moyens que l'on pouvoit prendre pour ſauver le vaiſſeau, & en abandonna la conduite à leur zele & à leur prudence. Le ſeul expédient qui pût donner de l'eſpérance étoit de mettre toutes les voiles au vent pour tâcher de nous éloigner de la côte; mais nos voiles étoient ſi déchirées & ſi pourries, qu'il n'y avoit pas moyen de les tendre, & nous n'en avions aucune de réſerve

dont

dont il nous fût poſſible de tirer parti. Le vent étoit redevenu d'une violence extrême, la pluie tomboit ſur nous par torrents, & l'obſcurité étoit ſi grande que nous ne voyions pas d'un bout du vaiſſeau à l'autre. Nous paſſâmes tout le jour & toute la nuit du 13 Mai dans cette perplexité effroyable.

Le 14 vers les quatre heures du matin la pouppe du vaiſſeau heurta contre un rocher caché : nous voulûmes jeter l'ancre pour l'affermir ; mais nous trouvant environnés de rochers de toutes parts, la choſe ne nous fut pas poſſible. Le vaiſſeau heurta une ſeconde fois, & briſa la tête de ſon gouvernail. A ce ſecond choc, bien plus effrayant que le premier, l'alarme fut univerſelle ; chacun couroit çà & là pour appeller du monde, & prêter la main à la manœuvre ; nous étions réduits à gouverner avec les gros cordages d'avant, les lâchant ou les reſſerrant à meſure que le vaiſſeau plongeoit ou hauſſoit de proue. Le déſeſpoir étoit peint ſur tous les viſages ; notre cataſtrophe étoit de nature à abattre le courage le plus intrépide, & nous étions tous comme des gens à qui l'on tient le couteau ſur la gorge. Enfin le vaiſſeau heurta une troiſieme fois, & heureuſement il ſe trouva engagé entre deux écueils qui l'empêcherent de couler à fond.

Le Soleil parut à ce moment ſur l'horizon, & nous montra à découvert le rivage, qui n'étoit plus éloigné de nous que d'une portée de fuſil. Juſques-là nous nous étions crus perdus ſans reſſource ; le voiſinage de la terre ranima nos eſpérances. On lança à l'eau la grande barque, l'eſquif & la

chaloupe. Le Capitaine envoya le Contre-maître avec la grande barque pour examiner le pays, & venir au plutôt lui en rendre compte : mais ce perfide, ſans ſe mettre en peine du danger extrême où il nous laiſſoit, prit terre & ne revint plus. Mr. Cheap envoya ſon Lieutenant avec l'eſquif, & lui ordonna de ramener la barque lui-même : cet Officier ne fut pas plus fidele à ſon devoir que le Contre-maître ; il prit terre, renvoya la barque, & ne revint pas. On ne l'auroit jamais ſoupçonné d'avoir le cœur aſſez bas pour donner un ſi mauvais exemple ; mais il ſemble que dans les périls extrêmes tous les autres ſentiments cedent au deſir de ſa propre conſervation.

Nous fûmes trouver le Capitaine dans ſon lit pour le prier de profiter de la barque qui étoit revenue : il ne voulut pas d'abord y conſentir, diſant qu'on n'avoit qu'à mettre à terre tous les autres, & qu'il partiroit le dernier. Nous le preſſâmes, & il ſe rendit à nos inſtances. Comme il étoit encore hors d'état de ſe remuer, nous fûmes obligés de le porter dans la barque, qui le conduiſit à terre, avec preſque tous les Officiers tant du premier que du ſecond rang. Le Patron, le Boſſeman, le Canonnier & le Charpentier reſterent à bord avec l'équipage. Nous trouvâmes en débarquant deux ou trois cabanes qui avoient été conſtruites ſur ce rivage par des Indiens. Nous choisîmes la meilleure, & nous la préparâmes pour y loger notre Capitaine, qui, dans l'état de ſouffrance où il étoit, auroit infailliblement péri, s'il n'avoit pas trouvé de quoi ſe loger. Ce jour fut le dernier où l'on connut parmi nous la ſubordination ; & on verra déſormais nos gens ſe comporter comme ſi

le naufrage avoit fait perdre à leurs ſupérieurs toute leur autorité.

La nuit le vent redoubla de force, & la marée fut ſi impétueuſe que l'équipage reſté à bord ſe vit en plus grand danger que jamais, le bâtiment recevant des ſecouſſes & faiſant des bonds qui faiſoient craindre à tout moment qu'il ne fût enlevé. Ces inſenſés n'en furent pas plus ſages. Malgré toutes ces menaces de mort, ils ſe mirent à percer tous les tonneaux de vin & de liqueurs, ils en burent juſqu'à l'ivreſſe; & s'armant enſuite d'épées & de piſtolets, ils enfoncerent les armoires, forcerent les coffres, pillerent l'argent, & ſe revêtirent des plus beaux habits qu'ils purent trouver. Le lendemain on leur envoya la chaloupe pour les mener à terre. Le Canonnier & le Charpentier s'y embarquerent avec une bonne partie de ces ivrognes : les deux premiers avoient eu la précaution d'emporter avec eux de la poudre, des balles & du pain. Lorſque nos Matelots traveſtis parurent ſur le rivage, quelques Officiers vinrent à eux le piſtolet à la main, & leur inſpirerent une ſi grande crainte, que ces miſérables ſe laiſſerent dépouiller ſans dire mot, & on leur enleva tout ce qu'ils avoient pillé.

Il n'y avoit plus à bord que le Patron, le Boſſeman, & quelques autres. Le Capitaine avoit grande envie qu'on les retirât, mais le mauvais temps ne permit pas d'aller à eux ſi-tôt. Ils profiterent de ce retardement pour commettre en enragés toute ſorte d'excès ſur le vaiſſeau. Tandis qu'ils étoient à boire & à s'enivrer, tellement que quelques uns ſe noyerent dans l'eau qui pénétroit le vaiſſeau de toutes parts, le Boſſeman, hom-

me violent & brutal, s'impatientant de ce qu'on ne lui envoyoit pas la chaloupe, eut l'insolence de pointer contre la cabane du Capitaine un canon de quatre livres de balle, qu'il déchargea par deux fois, mais sans effet, le coup ayant porté trop haut. Enfin le vent ayant un peu calmé, la chaloupe partit, & nous ramena tout notre monde.

Dès que le Bosseman eut mis pied à terre, Mr. Cheap, justement indigné de son insolence, lui parla avec toute la hauteur & toute la sévérité qu'il méritoit. Non content de le maltraiter de paroles, il le frappa de sa canne si rudement que le coupable Bosseman tomba par terre, & on le crut blessé à mort. Un moment après il se releva, & voyant que son Capitaine avoit un pistolet à la main prêt à faire feu, il se présenta à lui la poitrine découverte. Cet acte d'intrépidité & de soumission désarma Mr. Cheap, qui lui tourna le dos en disant : „ Il méri- „ toit, le coquin, que je le prisse au mot. „

Nous voilà donc tous en sûreté sur le rivage, mais par un temps si rigoureux, qu'il étoit à craindre que le froid n'achevât de détruire ceux que les flots avoient épargnés. La pluie étoit continuelle, & nous ne savions où trouver un abri. Pour tous vivres nous n'eûmes quelque temps que des coquillages, quelques oiseaux de proie, & beaucoup de céleri, plante qui croît en abondance sur ces côtes. Cette nourriture ne laissa pas de paroître agréable & appétissante à des gens qui jusques là n'avoient vécu que de viandes salées.

Notre vaisseau doit être regardé désormais comme un vaisseau perdu, il n'étoit plus question de songer à autre chose

qu'à en retirer tous les effets & toutes les provisions qui pouvoient être à notre bienséance. Notre Capitaine donna ses ordres pour cela ; & tant qu'il nous fut possible d'aller à la mer, nous ne cessâmes de faire des voyages au vaisseau échoué pour en enlever tantôt une chose, tantôt une autre. On dressa une tente pour en faire un magasin, où l'on renfermoit exactement tout ce qui venoit du vaisseau. Peu à peu nous vînmes à bout de nous faire des logements assez commodes. On dressa des tentes, qui avec les trois cabanes indiennes dont j'ai parlé servirent à loger tous les Officiers du premier & du second rang ; notre Charpentier en construisit d'autres où l'équipage fut distribué en plusieurs corps : de sorte qu'au bout de quelques jours notre habitation eut l'air d'une petite ville, la plus belle sans contredit qu'on eût jamais vue dans ce barbare pays. Nous y aurions mené une vie assez heureuse, si l'ordre & l'intelligence avoient régné parmi nous. Mais, soit par la faute des chefs, soit par la mutinerie des subalternes, nous nous trouvâmes dans un état d'anarchie & de confusion qui dura jusqu'au moment de notre dispersion.

Le premier sujet de mécontentement fut l'extrême attention du Capitaine à empêcher que qui que ce fût ne détournât la moindre des choses que l'on rapportoit du vaisseau. A chaque fois que quelque barque en revenoit, il étoit toujours au bord de l'eau sous les armes avec quelques Officiers & le Munitionnaire, visitant sans miséricorde tous ceux qui débarquoient. Pour prévenir même toute contrebande, il ne voulut jamais permettre que les barques allassent de nuit au vai-

ſſeau, quoique les vents & les marées favoriſaſſent le trajet plus la nuit que le jour. Cette rigueur déplut à beaucoup de nos gens ; & quoiqu'elle tendît à l'utilité commune, ils ne furent pas aſſez raiſonnables pour en eſtimer l'intention. Peut-être auſſi que l'état des choſes auroit demandé une exactitude moins ſévere.

Quoi qu'il en ſoit, le 3 Juin dix de nos gens déſerterent, & le même jour on donna avis au Capitaine qu'il y avoit un complot formé pour le faire ſauter, lui & tous ceux qui étoient dans ſa tente. Toutes les perquiſitions faites pour éclaircir un fait ſi odieux aboutirent à la découverte d'une traînée de poudre ſous le logement du Capitaine, & jamais on ne put ſavoir au vrai par qui elle y avoit été miſe. La déſertion d'une partie de nos gens jointe aux murmures continuels de la plupart des autres, nous déterminerent à mettre toutes les nuits nos rames en lieu ſûr, & à tirer à terre nos barques, de peur qu'il ne prît fantaiſie aux mécontents de les emmener à la faveur des ténebres.

Quelques jours après, le Sr. Bulkelei Canonnier, & le ſieur Cummins Charpentier, allerent trouver nos déſerteurs pour les engager à revenir à leur devoir. Ils les trouverent dans un pitoyable état, réduits à ne vivre que d'algue marine & de coquillages. Leur deſſein avoit été de marcher juſqu'à ce qu'ils rencontraſſent quelque habitation, où ils eſpéroient trouver non ſeulement de quoi vivre, mais encore des facilités pour retourner dans leur pays. Ils furent bien étonnés lorſqu'ils virent qu'au lieu d'être dans un continent, ils étoient dans une

isle séparée de la terre ferme par un canal de 5 à 6 lieues de large. Le Canonnier & le Charpentier leur remontrerent fortement l'irrégularité & les conséquences de leur entreprise. Ils trouverent des gens entêtés qui ne voulurent rien entendre, disant qu'ils trouveroient bien le moyen de traverser le canal, en construisant des débris du vaisseau une espece de barque. Le Canonnier y retourna une seconde fois, & s'attacha particuliérement à gagner le garçon Charpentier, tant à cause que c'étoit un bon ouvrier, qui pouvoit nous rendre de grands services, que parce que les déserteurs n'ayant que lui sur qui ils pussent compter pour la construction de leur bateau, c'étoit les réduire à l'impossible que de le leur ôter. Il lui promit de lui faire avoir son pardon du Capitaine, il le caressa, il fit tant en un mot qu'il le ramena. Tous les autres s'obstinerent constamment à faire bande à part, quoiqu'ils fussent réduits à de grandes extrêmités par le défaut de vivres, & par le froid qui étoit excessif, la terre étant toute couverte de neige & de glace.

Presque en même temps une affaire beaucoup plus sérieuse acheva d'aigrir les esprits, qui n'étoient déjà que trop portés au mécontentement & à la révolte. Il y avoit parmi nos Officiers subalternes un nommé Cozens, homme inquiet & grand querelleur. Il avoit déjà eu des prises très-vives avec différentes personnes, & entre autres avec le Chirurgien. Il arriva qu'en distribuant les rations, le Munitionnaire retint un jour celle d'un des gens de l'équipage. Cozens, qui vouloit toujours se mêler où il n'avoit que faire, courut au Munitionnaire, &

lui en demanda la raiſon avec beaucoup d'emportement. Celui-ci connoiſſant l'humeur du perſonnage, avec qui il avoit déjà eu querelle, ſe mit à crier après lui, l'accuſant de vouloir exciter une révolte, & lui déchargea bruſquement un coup de piſtolet, qui l'auroit infailliblement tué, ſi le Tonnelier qui étoit préſent n'avoit pas détourné le coup.

Le Lieutenant accourut au bruit, & voyant la diſpute très-échauffée entre Cozens & le Munitionnaire, il courut en avertir le Capitaine. Mr. Cheap, qui ſavoit que tout étoit à craindre de la part d'un homme tel que Cozens, vint à lui le piſtolet à la main & en criant: „ Où eſt - il ce maraut ? „ Cozens à ces paroles quitte le Munitionnaire, & vient ſe préſenter inſolemment au Capitaine. Mr. Cheap croyant qu'il en vouloit à ſa perſonne, lui lâche ſon piſtolet au milieu du viſage, & Cozens tombe baigné dans ſon ſang & ſans parole. Comme il donnoit encore quelque ſigne de vie, le Capitaine le fit tranſporter dans la tente des malades, où il fut panſé par le garçon Chirurgien. La balle étoit reſtée au deſſous de l'œil. Avant d'en faire l'extraction, le garçon Chirurgien demanda que quelqu'un au fait de ces matieres fût préſent à l'opération. Le Chirurgien major refuſa de s'y trouver, parce qu'ayant eu peu de temps auparavant une querelle avec le malade, il ne vouloit pas qu'on pût lui attribuer en aucune maniere les ſuites de l'opération. On s'adreſſa au Médecin des troupes de terre, qui promit d'abord & qui refuſa enſuite, prétendant qu'il déplairoit au Capitaine. On remarqua en effet que Mr. Cheap étoit ſi irrité contre ce miſérable, qu'on étoit ſûr d'être mal

reçu

reçu de lui dès que l'on paroiſſoit compatir à ſon infortune. C'étoit là dans lui l'effet du reſſentiment qu'il avoit conſervé des paroles outrageantes que Cozens dans une autre occaſion avoit eu la hardieſſe de lui dire en face, & pour leſquelles le Capitaine alors le fit mettre aux arrêts.

L'opération fut faite très-adroitement par le garçon Chirurgien. La plaie étoit en bon état, & le malade en voie de guériſon. Il deſira d'être tranſporté dans la tente où il logeoit précédemment avec le Canonnier & le Charpentier, & où il auroit été moins incommodément que dans la tente des malades. Les Srs. Bulkelei & Cummins en demanderent pour lui la permiſſion au Capitaine; mais Mr. Cheap, par un ſentiment d'inhumanité trop réfléchi pour être excuſable, répondit avec émotion : „ Point de grace pour ce faquin : s'il „ en réchappe, je le menerai priſonnier au chef d'eſcadre, „ pour le faire pendre.

Ce procédé du Capitaine ne contribua pas peu à lui faire perdre l'affection des gens de l'équipage, & ils s'en plaignirent hautement. Cozens, qui avant ſon malheur étoit univerſellement déteſté, devint l'objet de la compaſſion générale. Sa mort, qui ſurvint quatorze jours après ſa bleſſure, fut attribuée à l'air humide & mal-ſain de l'endroit où le Capitaine avoit eu la cruauté de le retenir par pure vengeance. Les murmures devinrent plus aigres que jamais. Cozens, diſoit-on, étoit à la vérité un brouillon achevé; mais falloit-il pour cela le tuer brutalement? Ce coup de piſtolet déchargé à la tête d'un homme, ſans autre forme de procès, eſt

un aſſaſſinat des plus noirs. Il ne ſera pas aiſé au Capitaine de ſe tirer d'une affaire auſſi odieuſe ; & il l'éprouvera à ſes dépens s'il retourne jamais en Angleterre.

Au milieu de tous ces troubles qui nous agitoient, nous ne perdions pas de vue le ſoin de nous procurer des vivres dans une iſle qui nous en fourniſſoit très-peu. Toute la farine & toutes les viandes ſalées que nous tirâmes du vaiſſeau, avec tout ce qu'il y avoit de vins & de liqueurs, étoient pour nous des reſſources dont il falloit uſer avec ménagement, ignorant le temps que nous ſerions obligés de ſéjourner dans cette iſle déſerte. Nous étions alors réduits au nombre de cent, indépendamment des neuf déſerteurs, dont la ſubſiſtance n'étoit plus à notre charge ; tout le reſte étoit mort ou dans la route ou depuis le naufrage, nous avions perdu en tout cinquante-quatre hommes. Notre nombre diminué de la ſorte ne laiſſoit pas d'être encore fort grand, vu la difficulté d'augmenter le dépôt de nos proviſions, qui ſe conſommoient tous les jours.

Nous reçûmes à diverſes fois la viſite de quelques Indiens du pays, qui nous apporterent quelques moutons, du poiſſon, des oies ſauvages, & des moules excellents ; mais tout cela n'étoit pas capable de nous garantir de la diſette qui nous menaçoit. La premiere fois que ces Indiens parurent devant notre habitation, nous remarquâmes qu'ils faiſoient de grands ſignes de croix, pour nous donner à entendre qu'ils étoient Chrétiens. Ils n'oſoient mener leurs canots à terre. Pour les y engager, nous leur fîmes toutes les démonſtrations capables de leur

persuader qu'ils recevroient de nous le meilleur traitement. Ils se rendirent à nos desirs & aborderent. Le Capitaine les accueillit avec beaucoup d'amitié, il leur fit présent à chacun d'un chapeau & d'un habit de Soldat; ce qui parut leur faire un extrême plaisir. Nous les régalâmes de notre mieux, & nous leur fîmes boire de nos liqueurs, qu'ils trouverent excellentes. Nous faisions notre possible pour nous faire entendre à ces bonnes gens, & en tirer des lumieres qui nous missent au fait du pays; mais comme nous ne nous parlions que par signes, nous en reçûmes fort peu d'éclaircissements.

L'accueil que nous leur avions fait les engagea à revenir souvent. Une fois entr'autres ils vinrent au nombre de cinquante, avec leurs femmes & leurs enfants. Leurs canots étoient remplis de veaux marins, de moutons & de coquillages, qu'ils nous apportoient en présent. Ils tirerent leurs canots à terre, & s'y construisirent des cabanes couvertes d'écorces d'arbres & de peaux de veau marin. Ce procédé nous fit juger qu'ils avoient dessein de demeurer avec nous; ils demeurerent en effet près de trois semaines. Ces Indiens sont d'un naturel fort doux; leur taille est médiocre; ils ont le teint basané, le nez plat, les yeux fort enfoncés dans la tête. Ils vivent continuellement dans la fumée, étant dans l'habitude d'entretenir incessamment du feu, même dans leurs canots. Ils n'ont aucune sorte de vêtement; & quoiqu'il fît alors un froid des plus rigoureux, ils étoient tout nuds, à l'exception d'un vieux morceau de drap que les hommes & les femmes portent attaché à la ceinture, & qu'ils font revenir par dessus l'épau-

le : les garçons & les filles n'ont pas même ce morceau de drap, & font nuds comme la main. Nous avions beau les habiller ; à chaque fois qu'ils revenoient, c'étoit toujours dans leur premier équipage. Une des chofes qui les étonna davantage, ce fut un miroir que nous leur montrâmes : il féroit difficile d'exprimer l'efpece de furprife dont ils furent frappés en y voyant leur image. Rien n'étoit plus réjouiffant que leurs geftes & leurs contorfions devant ce miroir. Tant que nous le leur laiffâmes confidérer, il ne leur fut pas poffible de s'occuper d'autre chofe.

Parmi ces Indiens la condition des femmes eft affez mauvaife ; elles font chargées de tout le travail ; c'eft elles qui vont à la pêche, tandis que leurs maris paffent leur temps ou à couper du bois ou à fe repofer auprès du feu. Nous fûmes témoins de l'étonnante maniere de pêcher de ces femmes indiennes. Elles vont dans leurs canots à une certaine diftance en mer ; elles plongent tenant avec les dents un petit panier ; elles demeurent fous l'eau des temps incroyables, elles ramaffent dans le fond tout ce qu'elles peuvent trouver ; & lorfque leur panier eft plein, elles reviennent. Nous leur vîmes faire ce petit manege plus d'une fois : nous admirions leur dextérité à plonger, & nous ne pouvions comprendre comment elles pouvoient demeurer dans l'eau fi long-temps, à moins que d'être tout-à-fait amphibies. Ces Indiens vraifemblablement ne nous auroient pas quittés fi-tôt ; mais quelques uns de nos gens ayant voulu s'amufer à cajoler leurs femmes, ils en furent irrités, ils lancerent à l'eau leurs canots, & nous ne les revîmes plus.

Leur départ nous priva des fruits de leur pêche, qui nous aidoient à ſubſiſter, & qui nous mettoient en état d'uſer avec économie de nos proviſions. On alloit tous les jours au vaiſſeau, & tous les jours on en retiroit de nouveaux ſecours de vivres; mais avec le temps la violence des marées acheva de briſer ce bâtiment, & dès la mi-Juillet nous n'en vîmes plus que les débris flottants çà & là ſur les eaux. Tous les ſecours que nous en tirions étant ainſi épuiſés, ce fut une néceſſité pour nous de ménager notre magaſin plus que nous n'avions fait encore. Il devint le plus précieux de nos tréſors; & pour le garder avec plus de ſûreté, le Capitaine voulut qu'il y eût jour & nuit une ſentinelle; & tous les Officiers ſans exception, tant du premier que du ſecond rang, furent obligés d'y paſſer à tour de rôle.

Cette précaution étoit ſage, elle n'empêcha pourtant pas que le magaſin ne fût volé à diverſes repriſes. On en enlevoit tantôt de la farine & du bœuf, tantôt des liqueurs & du vin. Les gens de l'équipage réduits à une ration très-modique, & n'ayant d'ailleurs pour tout ſupplément que quelques herbes cueillies ſur les rochers, ou quelques coquillages trouvés dans le ſable après le reflux, enrageoient de ces rapines, & auroient bien voulu en découvrir les auteurs. Le pillage du magaſin ſe renouvellant de jour en jour, ils demanderent que les proviſions fuſſent tirées du lieu où on les gardoit, & qu'on les tranſportât dans la tente du Canonnier, où elles ſeroient plus en ſûreté. Ils menaçoient, les armes à la main, d'en venir à quelque violence, ſi on ne mettoit pas ordre à un brigandage

ſi pernicieux. On vint à bout de les appaiſer en leur promettant un renouvellement de ſoins & de vigilance. On découvrit preſque en même temps les vrais auteurs du dernier larcin qui avoit excité tant de murmures. Mr. Cheap réſolut d'en faire une juſtice exemplaire, & il n'héſita pas de dire que ce crime étoit de nature à mériter la mort.

Ces ſcélérats étoient dépendants pour la diſcipline de Mr. Pemberſton, Capitaine des troupes de débarquement : Mr. Cheap le pria d'aſſembler ſans délai le conſeil de guerre; ce qu'il fit, avec réſolution de juger les coupables ſelon toute la rigueur des ordonnances. Le conſeil de guerre aſſemblé, on fit lecture des ordonnances, & on trouva qu'il n'y avoit point peine de mort, mais ſeulement punition corporelle pour le crime en queſtion. Il fut propoſé de tranſporter les coupables dans une iſle voiſine, & de les y abandonner à leur mauvais ſort; de publier en outre une déclaration portant que quiconque commettroit déſormais la même faute, de quelque rang & de quelque qualité qu'il pût être, recevroit le même châtiment. Cet avis ne paſſa point, & à la grande pluralité des voix les coupables furent condamnés à recevoir chacun ſix cents coups de fouet, & à être réduits à la demi-ration. Ils reçurent deux jours de ſuite chacun deux cents coups de fouet; une fauſſe compaſſion engagea leurs Officiers à leur épargner les deux cents derniers coups. Pour appaiſer les plaintes que cette indulgence excita parmi les gens de l'équipage, Mr. Cheap fit retrancher à ces voleurs la demi-ration qui leur avoit été conſervée, & ordonna qu'ils ſe tireroient d'affaire comme ils pourroient.

Cette févérité ne fit pas cesser les larcins ; le magasin fut encore volé jusqu'à trois fois, & volé sans ménagement. Ces nouvelles déprédations produisirent parmi nos gens une vraie rage. Il étoit bien triste en effet pour des malheureux qui depuis quelque temps étoient réduits à quatre onces de farine par jour, & dont le meilleur mets consistoit le plus souvent en quelques plantes marines frites dans du suif de chandelle ; il étoit triste de voir, malgré leur économie, disparoître des provisions dont l'épuisement leur ôteroit bientôt tout moyen de subsister dans l'isle, & toute ressource pour en partir. On découvrit heureusement les nouveaux voleurs, & on revint à leur égard au premier avis qui avoit été proposé d'abord, c'est-à-dire qu'on les retint en prison jusqu'à ce qu'on eut occasion de les transporter dans une isle voisine, où on les laissa sans secours.

Les mauvais temps qui continuoient sans interruption depuis notre naufrage, la rigueur du froid toujours accompagné de pluie, de neige ou de grêle, nous faisoient souffrir de grandes incommodités dans nos premiers logements faits à la hâte. Le Sr. Cummins notre Charpentier vint à bout de nous construire une grande & belle maison de bois distribuée en quatorze appartements bien dégagés & fort commodes. Nous meublâmes ce petit palais assez proprement, nous servant pour cela des ballots de drap & de toile que nous avions trouvés sur le vaisseau. Nous en tapissâmes tous les dedans & le dehors même. Nous employâmes de très-beau camelot à faire des rideaux pour les fenêtres qui étoient sans vitres, & des portieres pour les portes. Cette maison, où nous nous trouvâmes

logés non ſeulement avec commodité, mais avec une ſorte de magnificence, ne ſouffrit point du tremblement de terre que nous eſſuyâmes le 25 Août. Dans le même jour la terre fut ébranlée par quatre différentes ſecouſſes, dont trois furent terribles; cependant notre habitation n'en fut pas endommagée, rien même ne fut bouleverſé à notre voiſinage.

La diſette des vivres devenoit toujours plus grande, nous étions comme des loups affamés courant par-tout après un peu de nourriture; heureux lorſqu'après avoir fatigué toute la journée nous rapportions quelques méchantes herbes pour les mêler avec notre farine & un peu de ſuif. Il y eut des jours ſi froids & ſi rigoureux, que mourant de faim nous n'avions pas le courage de ſortir de nos logements pour aller chercher de quoi vivre. Campés ſur un triſte rivage, habitant un pays ſauvage & ingrat, éloignés de notre patrie de pluſieurs milliers de lieues, ne pouvant y retourner qu'à travers mille dangers, déchirés par des troubles domeſtiques, dévorés d'appréhenſion des maux à venir, notre vie étoit un déſeſpoir continuel.

Il s'agiſſoit de mettre fin à nos miſeres. Toute notre eſpérance après Dieu étoit en notre grande barque, dont nous réſolûmes de profiter pour nous tirer de cette iſle inhabitable. Elle étoit beaucoup trop petite pour contenir le nombre que nous étions. Nous demandâmes à notre Charpentier s'il n'imaginoit aucun moyen de l'aggrandir. Après y avoir bien réfléchi, cet habile ouvrier ne déſeſpéra pas d'en venir à bout. Il aſſembla avec diligence tous les bois qui lui étoient néceſſaires, il commença par couper ce bâtiment en deux, ſe propoſant de l'alonger

l'alonger vers la quille de onze à douze pieds; il travailla près de deux mois à perfectionner son ouvrage; son zele & son génie parurent également dans le prompt succès de son travail.

Nos gens n'eurent pas plutôt vu qu'on leur préparoit cette ressource, qu'ils se mirent tous à raisonner sur la route qu'on devoit prendre. Le Capitaine, toujours constant dans la résolution de suivre autant qu'il le pourroit les ordres qu'il avoit reçus de notre chef d'escadre, vouloit aller par le Nord. Le Canonnier, à force de lire & de relire les voyages du Chevalier Narborough, se persuada qu'il étoit plus sûr de prendre la route du Sud. Cette opposition de sentiments produisit parmi nous un schisme dont les effets furent poussés bien loin; & comme il en résulta deux partis pleins d'une animosité mutuelle, les uns se déclarant pour le Capitaine, les autres pour le Canonnier, il est nécessaire de faire connoître plus particuliérement le caractere de ces deux chefs.

Mr. Cheap, Officier exact & intrépide, étoit un de ces hommes rigides qui veulent le devoir, sans considérer les difficultés, & sans se mettre en peine des murmures. Il sentoit l'autorité de sa place, & ne croyoit pas que ce fût à lui à prendre conseil des autres, mais aux autres à recevoir l'ordre de lui. Il avoit le commandement haut, le naturel vif & colere; la résistance loin de l'arrêter le rendoit plus ardent à poursuivre l'exécution de ses volontés; il agissoit alors en homme piqué, & auroit perdu la vie plutôt que de reculer. Ce caractere dur & altier lui avoit déjà fait perdre, comme nous l'avons vu, l'affection de la plus grande partie de son monde. Les cœurs n'étant

plus à lui, la crainte ſeule pouvoit lui conſerver encore du reſpect & de l'obéiſſance : l'un & l'autre devoit donc lui manquer, dès qu'un parti formé contre lui perſuaderoit qu'il n'étoit plus à craindre ; & c'eſt ce qui arriva.

Le Sr. Bulkelei, Navigateur habile & appliqué, étoit un de ces gens qui réfléchiſſent aux conſéquences d'un projet, qui en condamnent la hardieſſe lorſqu'elle n'eſt pas accompagnée de ſûreté, & qui penſent que dans les conjonctures difficiles on doit paſſer par deſſus les regles ordinaires. Il avoit aſſez d'inſinuation dans l'eſprit pour entraîner les autres dans ſon opinion, & aſſez de fermeté dans l'ame pour ſoutenir un ſentiment qu'il croyoit juſte contre toutes les oppoſitions de pure autorité. Il étoit eſtimé de tous les Officiers, & aimé de tous les gens de l'équipage. Il avoit toujours paru un des plus zélés & des plus actifs pour le bien commun. L'opinion que l'on avoit de ſes lumieres & de la droiture de ſes intentions lui aſſuroit la confiance générale. Auſſi à peine eut-il propoſé ſon idée, & développé les raiſons qui le faiſoient incliner pour la route du Sud, que preſque tout le monde fut de ſon avis.

Ce conſentement preſque unanime ne fit que le confirmer dans la perſuaſion que ſon avis étoit le meilleur ; & tout de ſuite il propoſa d'en dreſſer un mémoire raiſonné ſigné de tous ceux qui étoient pour la route du Sud, & de le préſenter au Capitaine, afin d'avoir ſon conſentement. Sa propoſition fut très-applaudie ; on le chargea de dreſſer le mémoire, & tous s'empreſſerent de le ſigner, à l'exception de cinq ou ſix, qui par attachement pour Mr. Cheap refuſerent de ſe joindre aux autres.

Ce mémoire fut comme une déclaration de guerre entre le parti du Capitaine & le parti du Canonnier. On verra désormais ce subalterne agir en défenseur de la cause commune, porter des paroles en Négociateur, faire des dispositions en maître, & l'emporter de force sur son Commandant.

Le mémoire fut présenté par le Canonnier lui-même au Capitaine, qui demanda du temps pour faire ses réflexions. Etonné du grand nombre de signatures, il vit bien qu'il risqueroit trop à faire un éclat. Il se flatta qu'en temporisant, ce premier feu pourroit se dissiper; & qu'âlors, en tâchant de gagner quelques uns du parti contraire, il se mettroit en état d'être obéi. Il ne pensoit pas qu'il avoit à faire à gens dont l'obstination étoit au dessus de ses artifices. Le Canonnier sur-tout n'étoit pas homme à se laisser amuser, ni à souffrir qu'on amusât les autres. Dès le lendemain Mr. Cheap le fit appeller avec les principaux Officiers. „ J'ai fait, Messieurs, leur dit-il, mes réflexions sur „ le contenu de votre mémoire. Il m'a occupé l'esprit au point „ que je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit. Il me sem- „ ble que vous avez pris votre résolution d'une maniere un „ peu précipitée. Vous voulez que nous prenions la route „ des détroits de Magellan; mais faites-vous attention „ que nous en sommes éloignés de plus de 160 lieues, & „ que nous avons le vent contraire? Songez-vous au long „ trajet que nous aurons à faire après avoir passé les dé- „ troits, ayant toujours le vent en face, & par une route où „ il n'y a point d'eau à espérer? „ Le Sr. Bulkelei répondit que selon le calcul des meilleurs Navigateurs nous n'étions

pas à plus de 90 lieues du détroit ; que l'alongement de notre barque nous mettoit en état de porter avec nous une provision d'eau suffisante pour un mois ; que d'ailleurs en faisant route au Nord nous avions 100 lieues à faire pour atteindre l'isle de Juan Fernandès, où il y avoit cent à parier contre un que nous ne trouverions ni Mr. Anson, ni aucun des vaisseaux de l'escadre. Le Capitaine repliqua que nous pourrions sur les côtes du Chili nous rendre maîtres de quelque vaisseau marchand espagnol, sur lequel nous trouverions de l'eau & des vivres, & avec lequel nous irions passer le détroit de Magellan. Le Canonnier lui représenta l'impossibilité de nous rendre maîtres d'un vaisseau ennemi, n'ayant pour toutes armes que nos fusils, sur-tout dans un temps où l'arrivée de notre escadre dans ces mers étoit un avertissement pour tous les vaisseaux espagnols de se bien armer & d'être sur leurs gardes : il ajouta que si malheureusement notre barque venoit à être endommagée par quelque coup de canon, nous ne pourrions jamais réparer la breche, à raison du peu d'épaisseur de ce bâtiment. Alors le Capitaine dit : „ Messieurs, je consens à tout ce que l'on voudra ; je suis prêt à prendre la „ route qu'on jugera la plus convenable. Je vous prie seulement de considérer que nous aurons toujours le vent contraire de l'autre côté de la terre ferme, & que nous avons „ plus de 700 lieues à faire pour arriver à la riviere de la „ Plata. „ Le Canonnier répondit que c'étoit aux Navigateurs à décider le plus ou le moins de longueur de cette route ; qu'au moins nous aurions l'avantage de trouver chemin fai-

ſant de l'eau & des proviſions. Le Capitaine oppoſa le danger de rencontrer quelque vaiſſeau ennemi dans le détroit. Le Sr. Bulkelei rejetta cette penſée comme une vaine terreur, aſſurant que les ſeuls bâtiments que nous puſſions rencontrer dans le détroit étoient quelques canots d'Indiens dont nous nous emparerions aiſément. On parut alors convenir de part & d'autre, & on entra dans le détail des meſures à prendre pour ſuivre la route du détroit jusqu'au Breſil. Dans le courant de la converſation on rappella au Capitaine la faute qu'il avoit faite de s'opiniâtrer à ſuivre trop littéralement les ordres qu'il avoit reçus d'abord, ordres qui ne pouvoient jamais être ſi abſolus qu'ils ne fuſſent ſujets à interprétation dans des circonſtances pareilles à celles où nous nous trouvions. „ Quoi „ qu'il en ſoit, Meſſieurs, dit encore Mr. Cheap, je ſuis dé- „ terminé à partager votre ſort, & à ſuivre la route que vous „ propoſez ; mais je voudrois que vous fiſſiez vos réflexions „ un peu plus à loiſir : rien ne preſſe, il ſera temps de nous „ décider lorſque tout ſera prêt pour le départ. „ Le Canonnier inſiſta ſur la néceſſité d'une déciſion prompte, pour calmer les inquiétudes de l'équipage, & pour encourager le Charpentier, dont nos incertitudes avoient ſuſpendu le travail. Le Capitaine répondit qu'il tiendroit conſeil avec ſes Officiers, & qu'on auroit la liberté d'y propoſer tout ce qu'on voudroit. Le Sr. Bulkelei dit alors qu'une des principales choſes qu'il avoit à propoſer, c'eſt qu'une fois que nous ſerions en mer, il ne ſeroit point permis à lui Capitaine de faire courſe, de mouiller l'ancre, ni de changer de route ſans le con-

ſentement de ſes Officiers. A ces mots le Capitaine eut peine à ſe contenir, mais faiſant réflexion que toute vivacité de ſa part ne ſerviroit qu'à aigrir les eſprits davantage : „ Meſſieurs, „ leur dit-il d'un ton chagrin, j'ai été juſqu'ici votre Com- „ mandant, & je ne vois pas par quelle raiſon je ceſſerois „ de l'être déſormais. „ Le Sr. Bulkelei lui répondit : „ Mon- „ ſieur, nous avons toujours obéi exactement à vos ordres, „ & tant que vous voudrez bien vous laiſſer gouverner par la „ raiſon, notre zele pour vous ſervir ſera à toute épreuve. „ Mr. Cheap proteſta „ qu'il l'avoit toujours regardé, lui & le „ Charpentier, comme des gens affectionnés à leur devoir, „ & dignes de ſa confiance. J'eſpere, ajouta-t-il, qu'à l'ave- „ nir votre conduite ne démentira point l'opinion que j'ai „ toujours eue de votre fidélité. „

Ainſi finit cette premiere conférence ; on ſe ſépara peu contents les uns des autres. Le Capitaine avoit trop laiſſé appercevoir ſon oppoſition à la route du Sud pour ne pas inſpirer de la défiance, & il avoit trop engagé ſa parole pour eſpérer des ménagements au cas qu'il voulût la retirer. Dès le lendemain les Navigateurs furent employés à régler ſelon les directions du Chevalier Narborough les hauteurs, les poſitions, les diſtances des lieux le long des côtes, pour en évaluer le véritable éloignement. Ce travail contribua encore plus à réunir tous les vœux pour la route du Sud. Le ſurlendemain le Sr. Bulkelei, avec ſon fidele adjoint le ſieur Cummins Charpentier, ſe rendirent dans la matinée chez le Lieutenant pour l'informer que ceux de leur parti étoient prêts à produire leurs

motifs, & qu'ils demandoient pour cela qu'on tînt conseil le jour même dans l'après midi. Mr. Cheap instruit de cette demande fit appeller ces Messieurs, & leur répéta fort au long toutes les raisons qu'il leur avoit dites la surveille; il entra même dans un fort grand détail des obstacles & des difficultés qu'on pouvoit rencontrer après le passage du détroit. Toutes ses objections furent réfutées, sinon avec assez de lumieres pour satisfaire, du moins avec assez de force pour obliger le Capitaine à n'y pas trop insister. Il se contenta de demander un délai de 24 heures. Après ce terme expiré il assembla son conseil. Tous d'une voix unanime opinerent pour la route du Sud, comme la plus sûre; & il fut décidé que si le vent n'étoit pas contraire lorsque le soleil auroit passé la ligne, on prendroit cette route.

Mr. Cheap vivement offensé d'une opposition si unanime à ses vues, dissimula & feignit de s'accorder au sentiment commun. Cependant il ne négligea aucune manœuvre secrete pour diviser une cabale si unie. Il fit si bien par lui & par ses émissaires qu'il vint à bout d'attirer à son parti plusieurs de ceux qui lui avoient été le plus contraires. La division se mit dans l'équipage, les uns voulant la route du Nord, les autres tenant toujours ferme pour la route du Sud. Les sieurs Bulkelei & Cummins craignant les suites d'une discorde qu'ils jugeoient être l'ouvrage de la séduction du Capitaine, s'adresserent au Lieutenant pour savoir de lui le parti que l'on devoit prendre. Cet Officier conseilla de dresser un nouveau mémoire, énonçant la résolution prise d'aller par le détroit, dont chacun garderoit

une copie pour sa décharge en Angleterre ; de presser le Capitaine de signer ledit mémoire, afin de terminer par là les contestations. Il ajouta que supposé que le Capitaine refusât de signer, le plus court moyen étoit de le faire arrêter en conséquence du meurtre commis en la personne du sieur Cozens ; qu'alors lui Lieutenant prendroit le commandement, & qu'il n'y auroit plus de dispute.

Cette proposition, dont la témérité en toute autre rencontre auroit paru révoltante, ne parut alors souffrir aucune difficulté. Le Lieutenant Mr. Beans se chargea de présenter au Capitaine le mémoire à signer ; & les autres se chargerent de disposer toutes choses à un soulevement contre le Capitaine en cas de refus. Pour cela il falloit lui donner le change, & diminuer l'extrême défiance que lui avoient inspiré les procédés factieux de ces Messieurs. C'est à quoi ils travaillerent en faisant à Mr. Cheap des protestations de fidélité & de zele dont il parut touché. Il falloit encore gagner les gens de l'équipage, & se les attacher de maniere à leur persuader tout ce qu'on voudroit. Pour y réussir, le sieur Bulkelei fit beaucoup valoir la menace que lui avoit fait un Officier de le tuer de sa propre main s'il continuoit à se mêler de cette affaire. On le regarda dès-lors dans son parti comme un homme précieux dont dépendoit le salut commun ; & son empire devint si grand qu'on étoit prêt à prendre les armes au moindre signe qu'il en donneroit.

Au temps marqué pour présenter le mémoire, il se rendit avec quelques autres chez le Capitaine, où il trouva le Lieutenant.

nant. Il commença par expoſer avec force le trouble qui régnoit parmi l'équipage depuis qu'on s'étoit apperçu qu'il y avoit des cabales pour empêcher de prendre la route du Sud. Il accumula les raiſons les plus propres à perſuader la néceſſité de s'en tenir à cette route. Mr. Cheap l'écouta avec tranquillité, & lui dit que les craintes dont il lui faiſoit part étoient bien vaines ; qu'il avoit déjà aſſuré plus d'une fois que la route du Nord ou toute autre lui étoit indifférente, n'ayant d'autre deſſein que de contribuer à la ſûreté de tout le corps. C'étoit là le moment où Mr. Beans auroit dû préſenter le mémoire ; mais ce Lieutenant, toujours fort courageux à former des projets & à donner des paroles en l'abſence du Capitaine, devenoit la timidité même lorſque le Capitaine étoit préſent ; de ſorte qu'il reſta immobile & ne dit pas un ſeul mot. Le ſieur Bulkelei ſuppléa à ſon lâche ſilence en tirant de ſa poche une copie du mémoire qu'il préſenta au Capitaine, en le ſommant au nom de la compagnie de le ſigner. Mr. Cheap piqué au vif, éclata en reproches & en invectives, ne voulut rien entendre, & rompit la conférence aſſez bruſquement.

Ces Meſſieurs fort mécontents réſolurent de conſulter Mr. Pemberſton, Capitaine des troupes de terre. Ils allerent le trouver dans ſa tente ; & après lui avoir expoſé ce qui venoit de ſe paſſer chez le Commandant, ils le prierent de vouloir bien ſe mettre à leur tête, lui promettant la plus entiere dépendance & la plus exacte ſoumiſſion. Cet Officier, qui ſentoit la conſéquence d'une pareille entrepriſe, ſe défendit modeſtement d'accepter l'offre qu'on lui faiſoit, en diſant que s'il étoit que-

ftion de dépofer Mr. Cheap, c'étoit à Mr. Beans fon Lieutenant de prendre fa place. Il ajouta en même temps que quelques mefures qu'ils puffent prendre pour le bien & la confervation de tout le corps, ils pouvoient compter fur fa protection, même aux dépens de fa vie. Ces dernieres paroles produifirent parmi les gens de l'équipage une telle extravagance de joie, qu'ils fe mirent tous à crier : Partons pour l'Angleterre, partons, partons.

Mr. Cheap ne faifoit que de fe mettre au lit, il fe leva au bruit de ces clameurs pour en demander le fujet. Il fit appeller fes Officiers, qui lui déclarerent nettement que puifqu'il refufoit de figner le mémoire, on avoit réfolu de lui ôter le commandement, pour le donner à fon Lieutenant. Que l'on fe figure la fituation d'un homme tel que Mr. Cheap entendant une déclaration fi outrageante. Il eut la force de fe poffeder ; & fe tournant vers le Lieutenant, il lui dit d'un ton haut & ferme : „ Quel eft l'homme affez hardi pour entreprendre de „ m'ôter le commandement ? eft-ce vous, Monfieur ? „ Cette apoftrophe févere déconcerta le pauvre Lieutenant au point qu'à peine put-il répondre en tremblant, non, Monfieur ; & que ceux qui étoient préfents ne purent s'empêcher de rire de fon embarras.

Le Sr. Bulkelei arriva fur ces entrefaites ; mais voyant que le Capitaine avoit un piftolet à fes côtés, il fe retira en difant qu'il ne jugeoit pas à propos de s'expofer aux voies de fait de Mr. Cheap. Ce n'eft pas que Bulkelei ne fût muni luimême de deux bons piftolets, & qu'il n'eût à fa fuite nom-

bre de gens armés de fusils ; mais connoissant la vivacité intrépide du Capitaine, il craignit de sa part quelque coup de désespoir qui auroit pu le forcer, pour défendre sa propre vie, d'attenter à celle de son Commandant. Mr. Cheap soupçonnant le motif de la retraite du Canonnier, fit écarter son pistolet & s'avança pour parler à cette troupe de gens. Il les conjura au nom de Dieu de cesser tous leurs tumultes, leur protestant qu'ils seroient satisfaits. Ce ne fut qu'un cri de la part de ces mutins pour dire que l'on mît en réserve les provisions nécessaires pour le voyage, & qu'on leur abandonnât l'excédent, afin qu'ils le partageassent entre eux sur le champ. Le Capitaine fit voir en cette occasion une modération qui devroit toujours accompagner l'autorité, & qui contribue infiniment à la maintenir. Il leur représenta avec dignité les inconvénients du partage qu'ils demandoient, leur disant que c'étoit vouloir vivre aujourd'hui & s'exposer à mourir demain. Mais il eût été plus facile de calmer le courroux d'une mer agitée, que de faire entendre raison à ces mutins. Ils persisterent dans leur demande avec une opiniâtreté qui fit craindre des désordres plus grands. Ces gens en vouloient sur-tout à l'eau-de-vie, & les excès qui devoient résulter du trop grand usage de cette boisson étoient le principal danger qu'on vouloit prévenir. On ne parvint à faire cesser leurs cris qu'en leur promettant qu'à l'avenir on distribueroit à chacun une pinte d'eau-de-vie par jour. Cette indulgence étoit pernicieuse, puisqu'une distribution pareille devoit absorber la provision entiere en moins de trois semaines. Il fallut en venir là

pour calmer la fureur de ces brutaux, qui ne consentirent à se retirer chez eux qu'à cette condition.

Le calme parut rétabli parmi les gens de l'équipage. Mais les passions de ce peuple turbulent ne tarderent pas d'exciter de nouveaux orages. De fâcheux incidents survinrent l'un après l'autre, & amenerent par degrés le coup d'éclat dont je vais parler.

Nous étions à la fin de Septembre, & il est difficile d'éprouver des temps aussi incommodes & un froid plus rigoureux que ceux que nous avions eu constamment depuis quatre mois que nous habitions l'isle le Wager ; car c'est ainsi que nous l'appellions, du nom de notre vaisseau échoué. Nous touchions à la belle saison, dont le retour nous fut alors annoncé par une suite de plusieurs jours assez beaux : notre grande barque étoit presque finie, & nous espérions être bientôt en état de partir. Le Capitaine, pour nous convaincre que ses intentions n'étoient pas opposées à nos desirs, donna ordre au Canonnier de s'embarquer sur la chaloupe avec quatre autres, & d'aller croiser durant une semaine le long de la côte méridionale, afin d'en prendre une exacte connoissance. Ils furent plusieurs jours en mer : à leur retour ils rapporterent qu'ils avoient trouvé à peu de distance de notre baie, que nous nommions la baie de Cheap, du nom de notre Capitaine, un bon port, & qui seroit une excellente retraite pour notre barque ; qu'ils y avoient abordé pour y passer la nuit, & qu'ils avoient trouvé sur le rivage une chienne prête à mettre bas, dont ils avoient fait un repas délicieux ; qu'ensuite ayant poussé leur

courſe plus loin vers le midi, ils avoient trouvé une côte extrêmement dangereuſe, au bout de laquelle ils avoient découvert un endroit fort commode pour ſe mettre à l'abri; qu'ils avoient reconnu à une quantité d'oſſements de veau marin laiſſés ſur le rivage, que cet endroit étoit fréquenté par les Indiens; & qu'ayant mis pied à terre, ils avoient tué en moins de rien un bon nombre d'oies & de canards ſauvages, dont ils s'étoient parfaitement régalés : qu'étant partis de là, ils avoient découvert une belle baie ſablonneuſe, où le mouillage eſt excellent; qu'ils y étoient entrés, & qu'ils avoient trouvé à terre une grande abondance de gibier : que de là ayant voulu parcourir la campagne, ils avoient abouti à une ſeconde baie large de 12 lieues, & profonde de 18, au delà de laquelle ils avoient apperçu diſtinctement cette côte garnie de pois verds, dont le Chevalier Narborough parle dans ſes mémoires.

Toutes ces découvertes nous ſemblerent d'un fort bon augure. Il n'étoit plus queſtion que de ſavoir quelle forme de gouvernement on établiroit ſur notre nouveau bâtiment, pour y maintenir la ſubordination. On demanda au Capitaine de s'expliquer à ce ſujet, il répondit qu'il y penſeroit; & le lendemain le Lieutenant vint nous donner avis que Monſieur Cheap prétendoit ne rien relâcher de ſon autorité, & que ſon deſſein étoit de nous commander comme ci-devant ſelon toute l'exactitude des réglements & des loix de la Marine. Cette nouvelle excita de grands murmures parmi nous. On diſoit, & avec quelque apparence de raiſon, que les circon-

ſtances de notre état actuel mettoient dans la néceſſité d'agir d'une maniere différente de l'ordinaire ; que c'étoit une chimere de vouloir faire uſage déſormais des loix de la Marine ; que ſûrement on n'y auroit aucun égard ; non que par là on prétendît les mépriſer, mais parce que l'état des choſes demandoit une diſcipline toute oppoſée : que la ſûreté commune vouloit que l'on mît à l'autorité du Capitaine des bornes qu'elle n'avoit point avant le naufrage ; que tous nos malheurs étoient venus de ce que cet Officier avoit négligé les conſeils de ſes ſubalternes ; & que ſi on lui laiſſoit la liberté de gouverner arbitrairement comme par le paſſé, on tomberoit dans des inconvénients encore plus grands.

Mr. Cheap n'ignoroit aucun de ces diſcours, que l'on tenoit tout publiquement ; il n'en fut pas moins ardent à perſuader par ſa conduite qu'il étoit réſolu d'agir d'autorité comme il avoit toujours fait. Le Sr. Bulkelei ayant examiné la quantité de poudre qui reſtoit dans notre magaſin, en trouva 23 demi-barrils ; notre grande barque n'en pouvoit contenir tout au plus que ſix : il jugea donc qu'il convenoit de jeter à la mer les poudres ſuperflues, afin de profiter des barrils vuides pour emporter une plus grande proviſion d'eau. On propoſa la choſe au Capitaine, qui charmé d'avoir cette occaſion de faire ſentir qu'il vouloit être le maître, défendit à qui que ce pût être de ſe défaire du moindre grain de poudre, & d'aucune autre choſe, ſans une permiſſion expreſſe de ſa part. Ce nouveau trait de rigueur acheva de ſoulever les eſprits contre cet Officier ; on conçut contre lui une haine ſi

furieuse, qu'elle détermina à passer par dessus tous les égards qu'on lui devoit.

Tandis que l'équipage étoit à exhaler sa mauvaise humeur, Mr. Pemberston se présenta, & après avoir parlé fort au long de la mauvaise administration du Capitaine, dont nous avions tous souffert, il dit : „ Enfants, je vous demande main „ forte pour mettre aux arrêts le Sr. Cheap, en punition du „ meurtre commis par lui contre Cozens. La proposition „ que je vous fais ne procede d'aucune animosité contre ce „ gentilhomme, c'est simplement pour m'acquitter de mon „ devoir : & afin qu'à mon retour en Angleterre on ne me „ rende pas responsable de ce crime, vous en serez vous- „ mêmes réputés complices, si vous refusez de m'obéir. „ La proposition fut reçue avec acclamation, & on s'engagea d'aller dès le lendemain surprendre Mr. Cheap dans son lit. Il est étonnant que le Capitaine n'ait eu aucun avis d'une conspiration si éclatante & si publique ; du moins il ne prit aucune mesure pour s'en défendre. Peut-être aussi qu'il en fut instruit, & que ne pouvant croire qu'on en vînt jamais à cette extrêmité, il jugea que ce n'étoit qu'une menace indigne de son attention, & qui ne méritoit que son mépris.

Ce fut donc le vendredi au matin, 9 Octobre, que cet odieux complot s'exécuta. Une troupe de Matelots entre brusquement dans la tente de Mr. Cheap, qui étoit couché ; ils se jettent sur lui, se saisissent de ses armes, s'emparent de tous ses effets. „ Que faites-vous là, s'écrie le Capitaine ? Où sont „ mes Officiers ? „ Le Canonnier entre aussi-tôt avec quelques

autres. „ Messieurs, leur dit le Capitaine, pensez-vous à ce que „ vous faites ? " Oui, Monsieur, lui répondirent-ils ; nous exécu- „ tons les ordres de Mr. Pemberston, qui nous a demandé main „ forte pour vous arrêter prisonnier à cause du meurtre de Co- „ zens ; & en cela nous agissons en vrais sujets de la grande „ Bretagne. „ Qu'y a-t-il de commun, repliqua vivement le „ Capitaine, entre Mr. Pemberston & moi ? Est-il votre Com- „ mandant, ou ne le suis-je plus ? Tenez, voilà mes in- „ structions & mes pouvoirs ; lisez. " Il demanda encore ses Officiers : ils parurent, & lui répéterent ce que le Canonnier venoit de lui dire. Comme il se récrioit beaucoup sur ce que Mr. Pemberston n'avoit aucune autorité sur sa personne, on lui dit qu'il s'étoit attiré le malheur qui lui arrivoit par le peu d'intérêt qu'il avoit paru prendre à la conservation de son équipage. „ Qu'on appelle, dit-il, mon Lieutenant. " Mr. Beans se présenta. „ Eh bien, Monsieur, lui dit le Capitai- „ ne, qu'est-ce que tout ceci ? Ce sera vous qui en répondrez. „ Mais après tout que prétendez-vous faire de moi ? „ Le Lieutenant lui dit qu'on avoit résolu de lui donner pour prison la tente du Munitionnaire. Il demanda par grace qu'on le laissât dans la sienne. Les Officiers eurent la dureté de le lui refuser, & voulurent absolument qu'il fût transporté chez le Munitionnaire, parce que sa tente étoit attenante au logement de Mr. Hamilton, qu'on vouloit aussi arrêter, & qu'ainsi il ne faudroit qu'une sentinelle pour les garder tous deux.

Mr. Cheap fut donc conduit les mains liées & en chemise dans sa prison. A peine y fut-il arrivé, que le Bosseman vint brutalement

talement lui faire insulte, pour se venger des coups de canne qu'il en avoit autrefois reçus. Il l'outragea de paroles, & eut même l'insolence de le frapper en lui disant : „ C'étoit autrefois „ votre tour, mais morbleu c'est à présent le mien." Mr. Cheap lui dit pour toute réponse : „ Retirez-vous, vous êtes un lâ- „ che & un misérable de maltraiter un gentilhomme prison- „ nier." Quelque temps après il déclara à ses Officiers que son intention n'avoit jamais été de prendre la route du Sud ; qu'il avoit trop d'honneur pour tourner ainsi le dos à l'ennemi ; qu'il étoit inutile qu'on songeât à le mener prisonnier en Angleterre, qu'il se feroit plutôt tuer. „ Oui, ajouta-t-il, j'aimerois mieux me „ couper la gorge avec le premier de vous qui voudra se „ battre avec moi ; mais je crains bien qu'il n'y en ait aucun qui „ veuille me prendre au mot."

On fut bien étonné d'entendre dire au Capitaine qu'il n'avoit jamais eu l'intention de prendre la route du Sud, tandis qu'il avoit donné plusieurs fois sa parole d'honneur qu'il prendroit cette route ou telle autre qu'on voudroit. Cette contradiction mit à découvert la mauvaise volonté qu'on lui attribuoit, & fit qu'on s'applaudit encore davantage de lui avoir ôté sa liberté. Le lendemain il fit appeller le Lieutenant & le Canonnier, pour les prier d'aller trouver Mr. Pemberston de sa part, & de lui demander quelles étoient ses intentions au sujet de son prisonnier ; „ car, ajouta-t-il „ fiérement, je m'apperçois que mon sort dépendra de la vo- „ lonté de ce héros." Il les chargea de lui rendre exactement sa réponse, ce qu'ils lui promirent. Au sortir de là le Lieu-

tenant dit à Bulkelei que ce n'étoit pas la peine d'aller importuner Mr. Pemberston pour pareille chose, qu'on avoit déjà suffisamment expliqué au Capitaine les résolutions prises à son sujet. Le Canonnier répondit qu'il ne falloit donc pas promettre, & que pour lui il vouloit absolument s'acquitter de la commission. Il alla en effet tout seul chez Mr. Pemberston, & il en eut cette réponse: „ Dites à Mr. Cheap que „ mon dessein est de l'emmener prisonnier en Angleterre, & que „ c'est mon devoir d'en user ainsi. „ Bulkelei revint tout de suite rapporter cette réponse au Capitaine; qui le voyant seul, lui demanda où étoit donc Mr. Beans, & s'ils n'étoient pas allés ensemble chez Mr. Pemberston. Bulkelei lui dit que le Lieutenant avoit refusé de l'y accompagner. Alors le Capitaine se répandit en invectives contre la perfidie de ce gredin, (c'est le terme dont il se servit) & parut plus aigri de son mauvais procédé que de la dure décision de Mr. Pemberston.

L'après midi du même jour Mr. Cheap fit appeller encore le Canonnier & le Lieutenant; & après avoir reproché à ce dernier son peu de droiture, il leur dit : „ Messieurs, je ne „ crois pas que vous veniez jamais à bout de me ramener „ en Angleterre, le chagrin que je ressens du traitement „ que vous me faites me fera certainement mourir en chemin. Je ne saurois comprendre au reste ce que vous prétendez gagner en prenant la route du Sud, vous y trouverez d'innombrables obstacles à surmonter; au lieu que par „ la route du Nord vous avez l'isle de Chiloé, qui n'est pas „ à plus de 90 lieues d'ici, où nous ne manquerions pas de

„ faire quelque bonne prise, & où nous pourrions même avoir
„ le bonheur de rencontrer le chef d'escadre." Cette idée
du Capitaine étoit beaucoup plus fondée qu'on ne le pen-
soit, puisque dans ce temps-là le chef d'escadre étoit occupé
à croiser & à faire des prises sur la côte du Chili; mais les au-
tres ne pouvoient pas deviner. Bulkelei lui répondit donc :
„ Monsieur, vous nous avez dit que nous pourrons quelque
„ jour rendre compte de ce qui est arrivé. Quant à moi, je
„ vous déclare que si j'avois commis un crime pour lequel je
„ dusse être pendu en Angleterre, j'aimerois mieux en cou-
„ rir le risque, que de m'en aller par la route du Nord, qui ne
„ peut que faire succéder à la triste vie que nous menons ici un
„ sort plus malheureux encore, en nous exposant à être faits
„ prisonniers par les Espagnols." On disputa quelque temps avec
feu; mais, comme il arrive toujours dans les disputes, chacun
demeura plus obstiné qu'auparavant dans son opinion; & Mr.
Cheap finit par leur dire; „ Messieurs, je vous souhaite toute
„ sorte de bonheur."

Le lendemain il fit déclarer à ses subalternes devenus ses
maîtres, qu'on le tueroit plutôt que de le faire consentir à se
laisser mener prisonnier; qu'ainsi il demandoit pour toute grace
qu'on voulût bien le laisser dans l'isle, où il se tireroit d'affaire
comme il pourroit. La chose fut proposée à tout le corps de
l'équipage, & Bulkelei ne manqua pas de faire sentir qu'il
étoit de conséquence pour tous d'acquiescer à cette demande,
non seulement parce que le refus auroit quelque chose de bien
déraisonnable & de bien inhumain, mais encore pour s'évi-

ter des embarras qu'il étoit essentiel de prévoir. „ Car, ajou-
„ ta-t-il, si nous abandonnons ici le Capitaine, nous n'avons
„ aucune punition à craindre; au lieu que si nous l'emme-
„ nons chargé de fers, on pourra nous faire un crime de
„ cette entreprise; &, à vous parler franchement, je doute
„ que l'autorité de Mr. Pemberston suffise pour nous obtenir
„ la décharge d'un tel délit. „ Il n'eut pas achevé de parler,
que tous les Matelots se mirent à crier : "Partons, partons pour
„ l'Angleterre ; laissons-le tout seul, & que le Diable l'empor-
„ te. „ Mr. Hamilton & le Chirurgien demanderent à rester
avec Mr. Cheap. Leur proposition fut d'abord assez mal
accueillie ; mais un des Matelots cria : „ Abandonnons ces
„ deux benêts; s'ils veulent aller au Diable, que ça nous fait-
„ il ? „ Il fut délibéré qu'on accorderoit à ces trois Messieurs leur
part des provisions, & qu'on leur feroit offre de l'esquif,
pour leur faciliter les moyens de poursuivre leur route.

Toutes choses étant ainsi convenues, on déféra le com-
mandement à Monsieur Beans, Lieutenant, & on dressa cer-
tains articles concernant la discipline, dont voici la teneur.

D'autant que le Capitaine David Cheap, notre Commandant
sur le vaisseau de Sa Majesté le Wager, n'a jamais consulté au-
cun de ses Officiers pour la sûreté & la conservation dudit vaisseau;
& quoique depuis la perte dudit vaisseau, il ait été sollicité de
la maniere la plus respectueuse de prendre la route du Sud;
après nous avoir donné sur celà sa parole d'honneur, comme
nous étions sur notre départ, il a rejetté avec hauteur toutes
les propositions que nous lui avons faites tendantes au bien

public : ledit Capitaine Cheap étant actuellement prisonnier, & le commandement ayant été transféré à Mr. Beans, Lieutenant, nous avons dressé les articles suivants, du consentement & avec l'approbation dudit Lieutenant.

1°. Comme nous n'avons pas de place suffisante, ni les commodités nécessaires pour apprêter les vivres à bord de notre grande barque, nous avons distribué à chaque homme sa provision de vivres pour 12 jours, que l'on apprêtera avant de partir ; & en conséquence avons arrêté que quiconque, de quelque qualité ou condition qu'il puisse être, sera convaincu d'avoir privé par fraude son camarade de la moindre portion de ses vivres, sera mis à terre & abandonné.

2°. A l'égard de ceux qui doivent monter la berge & la chaloupe, nous avons jugé à propos de donner à chacun sa provision de vivres pour une semaine seulement, afin qu'ils ne puissent se séparer de la grande barque, ce qui nous exposeroit à de fâcheux accidents. En conséquence il leur est ordonné de se tenir toujours à une portée de fusil de nous ; & quiconque, Officier ou autre, entreprendra de se séparer ou de s'éloigner davantage, s'il en est convaincu, sera mis à terre & abandonné.

3°. Pour prévenir toute sorte de mutineries, querelles, ou violences, il est défendu à tous d'user de menaces ou d'insultes ; & quiconque manquera à son devoir à cet égard, sera mis à terre & abandonné.

4°. Il est arrêté que tout ce qu'on trouvera de gibier, oiseaux, poissons, & autres vivres, sera également partagé à

tous ; & il est défendu à qui que ce soit d'en soustraire la moindre partie, sous la même peine que dessus.

Ces articles furent signés par le Lieutenant & quarante-sept autres, tant Officiers que Matelots.

Le 12 Octobre, à la pointe du jour, on lança à l'eau notre grande barque, & elle fut nommée le Speedwel, ou l'heureux départ. Comme on étoit occupé à charger ce bâtiment des provisions & ustensiles nécessaires, le Capitaine fit appeller Mr. Beans & le Canonnier pour les prier de lui laisser les provisions dont nous pourrions nous passer ; il leur dit en même temps que l'humanité demandoit que l'on proposât aux déserteurs qui restoient dans l'isle s'ils vouloient s'embarquer avec le gros de l'équipage. On lui promit l'un & l'autre ; & dès le lendemain on envoya l'aide du Patron aux déserteurs, qui n'étoient plus que cinq ou six, quelques uns d'entr'eux ayant traversé le canal sur des canots d'Indiens, & étant parvenus au continent, d'où ils ne sont plus revenus. Les déserteurs furent très-reconnoissants de l'offre qu'on leur faisoit de les recevoir à bord ; mais étant déterminés à rester, ils demanderent seulement qu'on leut fît part du reste des provisions. Sur leur réponse on envoya à Mr. Cheap toutes les choses qu'on avoit mises en réserve pour lui, Mr. Hamilton, le Chirurgien, & les déserteurs, afin qu'il en fît la distribution comme il jugeroit à propos ; savoir, cinq demi-barrils de poudre, six grenades, un demi-muid de balles à mousquet, six fusils, deux paires de pistolets, douze pierres à fusil, six pierres à pistolet, plusieurs outils de Charpentier, deux

épées, un compas vertical, un quart de cercle, une paire de balances, quatorze pieces de bœuf, quatorze pieces de porc, & cent quatre-vingt-dix livres de farine.

Tout étant prêt le 13 pour mettre à la voile, le Canonnier se rendit auprès de Mr. Cheap pour lui dire un dernier adieu. Le Capitaine lui recommanda très-expressément, lorsqu'il seroit arrivé en Angleterre, d'y faire un rapport fidele & sans passion de tous les événements passés : il lui parla avec amitié, lui fit présent d'un de ses meilleurs habits; & après lui avoir touché la main d'une maniere affectueuse, il lui souhaita un bon & heureux voyage. Ainsi se quitterent ces deux hommes, qui se craignoient l'un l'autre, & qui avoient tant de raisons de se haïr.

Nous nous embarquâmes à 11 heures du matin au nombre de quatre-vingt-un hommes, cinquante-neuf sur la grande barque, douze dans la berge, & dix dans la chaloupe. L'après midi nous mîmes à la voile, le vent étant o. n. o. Mr. Cheap & ses deux amis étoient sur le rivage. Ils nous firent les trois acclamations usitées chez les Marins, & tout notre équipage les leur rendit. Comme nous sortions de la baie de Cheap, la voile de notre mât de misaine se fendit; nous eûmes bien de la peine à éviter les rochers qui bordent la côte, & nous nous y serions brisés infailliblement sans le secours de la berge & de nos rames. Ce premier péril fut léger en comparaison de beaucoup d'autres qu'il nous fallut essuyer dans la route. Nous avançâmes le long d'une côte stérile jusques à une baie sablonneuse, où l'ancrage nous parut bon,

& où nous entrâmes pour y paſſer la nuit. Notre bâtiment étoit ſi étroit qu'à peine pouvoit-il nous contenir; nous y étions ſi preſſés, que la plus mauvaiſe priſon auroit eu pour nous moins d'incommodité. Pluſieurs de nos gens prirent le parti d'aller à terre pour y être plus à leur aiſe. Le lendemain après midi le beau temps nous invita à lever l'ancre : mais nous ne fîmes que croiſer çà & là pour eſſayer notre bâtiment, & nous revînmes paſſer la nuit au même endroit que la veille. Le jour d'après, à la pointe du jour, cinq coups de mouſquet furent notre ſignal de partance. Le vent étoit fort & les vagues hautes, notre bâtiment par ſa conſtruction étoit dur à la manœuvre; nous n'avançâmes pas beaucoup, & nous fûmes contraints de relâcher dans une petite baie, où nous nous mîmes à couvert de quelques rochers qui briſoient les flots & nous en garantiſſoient.

L'envie d'avoir de quoi réparer nos voiles nous engagea à dépêcher notre berge à la baie de Cheap, pour y prendre du canevas, que nous y avions laiſſé en abondance. On choiſit neuf perſonnes de l'équipage pour exécuter cette commiſſion: ils partirent, & ne revinrent plus. Sans doute que les incommodités de notre bâtiment & de plus ſérieuſes réflexions ſur la périlleuſe route que nous allions entreprendre les déterminerent à nous quitter pour aller rejoindre le Capitaine Cheap. Nous attendîmes pluſieurs jours vainement le retour de notre berge; & nous profitâmes de cet intervalle pour envoyer la chaloupe de côté & d'autre pêcher du poiſſon & des coquillages, dont elle nous rapporta une grande quantité.

Tandis

Tandis que nous étions occupés à jouir des fruits de notre pêche, MM. Byron & Campbell, deux de ceux qui étoient partis dans la berge, vinrent à nous par terre, & nous ayant assuré que la berge alloit revenir, ils nous demanderent si nous ne serions pas disposés à leur céder leur part des provisions au cas qu'ils voulussent rester avec Mr. Cheap. On leur répondit affirmativement que non, & que si dès le lendemain la berge n'étoit pas renvoyée, on armeroit la chaloupe pour l'aller reprendre de force. Ils se retirerent fort mécontents. Le lendemain le Canonnier se mit dans la chaloupe avec huit autres, ils allerent à l'endroit où devoit être la berge; mais ne l'ayant point trouvée, ils furent obligés de renoncer au dessein de la ramener. Cette aventure nous fut à tous très-sensible. Nous pouvions nous consoler de la désertion de nos camarades, mais rien ne pouvoit nous dédommager de la perte de notre berge, n'ayant plus pour toute ressource, dans la nécessité où nous étions d'aller à terre souvent, que notre chaloupe, que le moindre accident pouvoit nous enlever. Ces tristes considérations ne nous empêcherent pas de nous mettre en route. Durant plusieurs jours la mer fut si grosse que nous craignions sans cesse d'être submergés. Le peu de concert qui régnoit parmi nous rendoit notre situation encore plus fâcheuse. Les uns abattus par le découragement & le désespoir, refusoient de se prêter aux manœuvres les plus nécessaires; les autres livrés à une humeur inquiete & turbulente, à tout instant étoient prêts à se mutiner; joint à cela que l'humidité de nos habits & la transpiration de tant de corps entassés

les uns sur les autres répandoient autour de nous une infection insupportable.

Nous fûmes ainsi long-temps à lutter contre les flots, sans avancer beaucoup ; ne pouvant alarguer en mer, & la nécessité nous contraignant d'aller à terre pour y chercher de quoi ne pas mourir de faim. Nous eûmes beaucoup de peine à dépasser toutes les petites isles qui sont au sud de l'isle le Wager : nous apperçûmes enfin le vrai continent ; mais cette nouvelle côte, plus dangereuse que toutes les précédentes, ne nous offroit qu'un amas de rochers à fleur d'eau, contre lesquels la marée venoit se briser avec un horrible fracas. Nous avions continuellement la mort devant les yeux, n'osant nous hazarder de tenir la mer, & ne pouvant sans le plus grand risque tenter d'aller à terre. Cependant nous n'avions pour toute nourriture que quatre onces de farine par jour ; & le besoin d'y suppléer par notre industrie nous força de passer par dessus toutes les difficultés pour nous introduire successivement dans tous les havres où nous espérions trouver de l'abri & des vivres. Nous vîmes le long de cette côte diverses cabanes d'Indiens, mais toutes inhabitées.

Le 2 Novembre nous nous trouvâmes par nos observations à 50 degrés de latitude sud. C'étoit avoir fait bien peu de chemin, l'isle le Wager, d'où nous étions partis trois semaines auparavant, étant à 47 degrés même latitude. Le lendemain notre chaloupe eut sa voile de traverse déchirée par les vents : nous offrîmes à nos camarades qui étoient dessus de les remorquer, mais ils ne voulurent point l'accepter. Nous

mîmes bas les voiles pendant quelque temps pour les attendre, ils ne se presserent point d'avancer. Comme nous avions le vent en pouppe & une forte marée, nous leur fîmes signe de diriger leur course après nous, & de s'approcher aussi près qu'ils le pourroient : mais au lieu de suivre nos directions, ils déclinerent. L'intérêt que nous avions à conserver ce petit bâtiment nous fit faire de grands efforts pour ne pas nous en séparer ; mais comme il avoit perdu l'avantage du vent, & que nous aurions risqué infiniment à décliner après lui, nous n'allâmes pas plus avant, & nous le perdîmes de vue. Sur les onze heures du matin la chaloupe reparut à nos yeux & s'approcha de fort près. Nous leur criâmes de se saisir d'un des gros cables à remorquer : ils répondirent que la chaloupe n'étoit pas en état de se faire remorquer, à cause de la forte marée ; & qu'il faudroit que nous fussions plus près du rivage. On leur repliqua que l'eau au large étoit moins agitée que sur les bords, & que nous courions risque de nous engouffrer si nous approchions de la côte. Ils n'eurent aucun égard à nos raisons. A deux heures après midi nous vîmes la chaloupe qui nous précédoit à quatre milles de distance : nous fîmes course pour la rattraper ; mais un temps sombre & embrumé nous la fit perdre entiérement de vue.

Le reste de la journée nous fûmes incessamment environnés de rochers, de bancs de sable & de brisants, avec un vent frais & violent, & une marée telle que les plus âgés de nos Matelots n'avoient jamais vu un spectacle si formidable. Enfin la Providence nous conduisit comme par la main dans

un assez bon havre, où nous nous trouvâmes en sûreté. La perte de notre chaloupe nous occupoit si vivement, par la difficulté que nous aurions désormais d'aller chercher des vivres à terre, que la plupart de nos gens dégoûtés de la vie, se montroient indifférents pour les choses les plus essentielles à leur conservation.

Nous fûmes retenus deux jours dans ce havre par la violence des vents. On ajouta à nos quatre onces de farine une piece de bœuf par semaine pour deux hommes. Nous n'avions rien d'ailleurs, la côte étant tout-à-fait stérile, & la mer étant impraticable pour la pêche. Le six nous nous remîmes en mer, malgré le mauvais temps. Quelle fut notre joie lorsque nous apperçûmes la chaloupe qui venoit à nous! Sur le soir nous jetâmes l'ancre, le vent ayant un peu calmé, & la chaloupe fut attachée à la pouppe de notre bâtiment. Il n'y étoit resté que deux hommes, tous les autres étant allés à terre pour chercher des vivres. Dans la nuit un de ces hommes monta dans notre barque; vers les deux heures du matin un coup de vent détacha & emporta la chaloupe. Le misérable qui étoit dedans se mit à pousser des cris effroyables, demandant du secours: il nous fut impossible de lui en donner. La chaloupe disparut, & nous ne l'avons plus revue: sans doute qu'elle alla échouer & se perdre parmi les rochers.

Cette perte affligea vivement tous ceux d'entre nous qui étoient capables de réflexion. Les autres, qui étoient sans contredit le très-grand nombre, ne pouvant soutenir le poids de tant de maux réunis, ne faisoient que se mutiner, &

on n'en pouvoit tirer aucun ſervice. Cette conduite donnoit tant de déplaiſir au Lieutenant & au Canonnier, qui avoit après lui la principale autorité, qu'ils menacerent d'abandonner la barque & de ſe retirer où ils pourroient, aimant mieux mourir ailleurs de miſere, que de demeurer expoſés à tous les dégoûts qu'on leur faiſoit ſouffrir.

Ces menaces ne produiſirent aucun effet. Le huit l'équipage demanda qu'on lui diſtribuât des vivres. On leur repréſenta l'inconvénient qu'il y auroit d'entamer ainſi d'avance nos proviſions, & que ſi nous n'uſions pas d'économie, nous nous mettrions en danger évident de mourir de faim. Ils ſe moquerent de cette repréſentation, voulant à toute force qu'on leur donnât des vivres. Il y en eut même qui pouſſerent la choſe encore plus loin. Ces gens, au nombre de onze, demanderent qu'on les mît à terre en leur donnant leur part des proviſions. On voulut ſavoir ce qui les engageoit à une déſertion ſi dangereuſe dans la partie la plus déſerte de l'univers. Ils répondirent qu'ils eſpéroient retrouver la chaloupe; que s'ils ne la trouvoient pas, ils ſe conſtruiroient un canot pour retourner par la route du Nord; qu'au ſurplus ils riſquoient peu de choſe, leur ſituation ne pouvant jamais être plus malheureuſe qu'elle l'avoit été ſur notre bâtiment. Quand nous vîmes que leur réſolution étoit ſérieuſe, nous les mîmes à terre; nous leur donnâmes autant que nous pûmes les choſes néceſſaires; & ils nous laiſſerent un certificat ſigné d'eux tous par lequel ils atteſtoient qu'ils avoient été débarqués de leur choix, & non par aucune force.

Quoiqu'il nous fût bien douloureux d'abandonner ainſi pluſieurs de nos camarades, nous nous en conſolâmes par la vue des commodités qui nous en revenoient. Pour eux ils avoient grande raiſon de ſe ſouſtraire aux maux qui nous accabloient. Leur projet n'étoit rien moins que chimérique, & s'ils avoient le bonheur d'y réuſſir, leur condition devenoit beaucoup plus aſſurée que la nôtre. Nous n'étions donc plus que ſoixante, & c'étoit beaucoup trop pour un ſi petit bâtiment. Nous continuâmes notre courſe à travers les rochers & les briſants dont cette côte eſt toute remplie, & par un temps des plus fâcheux, l'été ne différant de l'hiver dans ce climat que par la longueur des jours. Le dix, ſelon le compte du ſieur Bulkelei, nous étions à la hauteur du cap Victoria, & peu de temps après nous nous trouvâmes à l'embouchure du détroit de Magellan. La multitude des rochers & des briſants, la marée d'une violence ſupérieure à tout ce que nous avions vu, tout concouroit à augmenter nos alarmes : nous fûmes toute la journée entre la vie & la mort. Sur les cinq heures du ſoir notre barque pencha ſi conſidérablement, que nous déſeſpérâmes de pouvoir jamais la relever. Nous étions pour lors environnés de rochers; il ſurvint un ouragan des plus furieux, le temps ſe mit à la pluie, & devint ſi ſombre que nous ne voyions pas à la diſtance de deux fois la longueur de notre bâtiment. Dans cette extrêmité nous nous mîmes tous à implorer avec larmes l'aſſiſtance du Seigneur. Nous nous croyions perdus ſans reſſource, lorſque tout-à-coup le temps s'éclaircit heureuſement, & après avoir fait courſe pendant une bonne lieue

à travers les rochers & les briſants, nous arrivâmes à un bon havre, où nous trouvâmes l'eau auſſi tranquille que celle d'un étang.

Le onze nous eûmes beaucoup de pluie & peu de vent. Dans l'après midi étant aſſez près du rivage, nous apperçûmes deux Indiens couchés ſur le ventre, & qui nous regardoient de deſſus un rocher eſcarpé. Nous leur fîmes ſigne de deſcendre. Ils ſe leverent en criant : Orza, orza. Deux de nos gens allerent à terre pour les joindre. Auſſi-tôt les Indiens ſe mirent à courir criant toujours, orza, orza, & regardant derriere eux pour voir ſi on les ſuivoit. Nos gens les ſuivoient en effet ; mais lorſqu'ils virent les Indiens ſe jeter dans un bois, ils ne jugerent pas à propos de s'y engager, & revinrent à bord. Le lendemain nous apperçûmes de nouveau nos deux Indiens, qui nous faiſoient ſigne d'aller à eux. Le Canonnier avec quatre autres prirent terre pour les ſuivre. Les Indiens firent auſſi-tôt le même manege que la veille, courant toujours & appellant nos gens, qui les ſuivirent juſqu'à un endroit où ils trouverent quatre autres Indiens dans un canot. Les deux guides entrerent vîte dans ce canot, & s'étant un peu éloignés du rivage, ils firent entendre par ſignes qu'ils avoient beſoin de vêtements : nos gens leur firent comprendre de même qu'ils avoient beſoin de vivres. Ces Indiens n'avoient qu'un vieux chien tout galeux, qu'ils troquerent pour une paire de culottes de toile. Nos gens eurent bientôt tué le chien, & en firent un excellent repas. Ils trouverent enſuite quantité de très-bons moules qu'ils nous apporterent, & qui nous furent

d'un grand ſecours, étant réduits depuis huit jours à nos quatre onces de farine.

Le 14 nous découvrîmes un cap à l'oueſt, que le Canonnier prétendit être le cap Pilar; & le lendemain un autre, qu'il aſſura être le cap Munday: de façon qu'à ce compte nous étions dès-lors dans le détroit. Nous ſouffrions toujours plus de la diſette de vivres. La faim qui nous preſſoit engagea pluſieurs de nos gens à troquer leurs meilleures nippes contre de la farine. Ceux des Matelots qui étoient en état de s'en paſſer vendoient aux autres leur portion. Cette précieuſe denrée fut d'abord appréciée 12 ſchellings la livre, & peu de temps après la livre ſe vendit juſqu'à une guinée. Un jeune enfant âgé de 16 ans mourut deſſéché comme un ſquelette par défaut de nourriture. L'aventure du jeune Thomas Caple âgé de 16 ans fut encore plus déplorable. Ce pauvre enfant avoit entre les mains d'un de nos gens une vingtaine de guinées, une montre & un gobelet d'argent. Mourant de faim, nous le vîmes tout en pleurs conjurer celui qui avoit ce dépôt de lui donner de quoi acheter des vivres. Celui-ci eut la cruauté de le refuſer conſtamment, diſant qu'il gardoit cet argent pour lui avoir des habits & du linge, lorſqu'on ſeroit arrivé au Breſil. „ Hélas! diſoit ce malheureux enfant, je ne verrai jamais le Breſil; je me meurs, & c'eſt la faim qui me tue.
„ Pour l'amour de Jeſus-Chriſt, ayez pitié de moi. Donnez-
„ moi ſeulement le gobelet, pour que j'aie quelque cho-
„ ſe à manger. Un peu de farine me ſera quelque choſe
„ de plus cher que tous les beaux habits du monde. "

Mais

Mais ni les prieres ni les larmes ne purent fléchir le barbare détenteur de ses effets, de sorte que l'instant d'après l'enfant expira.

Ces traits d'inhumanité représentent au naturel les horreurs de notre situation. Chacun de nous craignant pour soi, gardoit précieusement tout ce qui pouvoit assurer sa nourriture, & auroit vu mourir de sang froid tout l'équipage, plutôt que de faire aux autres la plus petite libéralité. Dès qu'on pouvoit attraper un peu de farine, on se jetoit dessus avec avidité, & on la dévoroit toute crue. Tous les jours il nous mouroit quelqu'un faute d'aliments. Ces malheureux avant d'expirer entroient dans le délire; ils donnoient dans leurs paroles & dans leurs actions les marques d'une gaïeté folle, qui faisoit pitié. Nous portions presque envie à leur sort, les voyant délivrés par la mort des tourments qu'une famine extrême, une puanteur insupportable, & la vermine qui nous couvroit, nous faisoient endurer.

Nous étions déjà assez avant dans le détroit, lorsqu'il s'éleva parmi nous une contestation très-vive sur la route que nous tenions; Mr. Beans prétendant que nous n'étions point dans le détroit même, mais dans une lagune de mer qui est au nord du détroit; le Canonnier au contraire soutenant avec beaucoup de force que nous ne pouvions être que dans le détroit de Magellan. L'opinion de ce dernier méritoit plus de confiance; car outre qu'il étoit le plus intelligent de la troupe, il n'y avoit gueres que lui qui fût attentif à faire les observations & les calculs nécessaires en pareil cas. Mr. Beans

I

n'avoit pour lui que ſa préſomption & ſon entêtement. Mais parce que nous ne découvrîmes pas aſſez tôt les iſſues & les indices des terres marquées dans les Mémoires du Chevalier Narborough, l'équipage perdit patience, & d'une voix unanime il fut décidé qu'on revireroit de bord. La violence du vent nous contraignit de relâcher dans un enſoncement ſur le rivage au nord. Nous y trouvâmes un aſſez bon mouillage, mais nulle reſſource pour la vie, nulle eſpece de rafraîchiſſement. Nous voulûmes nous éloigner de ces ſtériles bords; mais durant pluſieurs jours le vent ayant été contraire, toutes nos manœuvres furent inutiles, & il fallut reſter. Dans cet intervalle nous fûmes contraints de couper en morceaux une vieille peau de veau marin qui traînoit depuis plus de quinze jours ſur le tillac, & qui étoit plus ſeche que le cuir le plus vieux; nous la fîmes griller & nous la mangeâmes.

Nous employâmes quinze jours à rebrouſſer chemin, & quoiqu'à tout moment nous euſſions recours à nos rames, à peine durant tout ce temps-là pûmes-nous faire ſept à huit lieues, notre bâtiment par ſa longueur ſe refuſant à la manœuvre, & ne pouvant gagner l'avantage du vent. Enfin le 5 Décembre nous apperçûmes pour la ſeconde fois le cap Pilar, ayant vis-à-vis de lui au ſud-oueſt le cap Deſeada. Mr. Beans appellé par le Canonnier pour les reconnoître, fut enfin entiérement perſuadé que nous avions la premiere fois enfilé la vraie route, & témoigna un regret extrême de ſon erreur, qui avoit inutilement multiplié nos embarras & nos peines.

Quand à cette occaſion il auroit éprouvé quelques effets

de la mauvaiſe humeur de l'équipage, la choſe eût été toute naturelle; mais un autre objet nous occupoit tous plus vivement, la joie de nous ſavoir enfin arrivés au détroit qui fixoit tous nos deſirs. Cette joie nous fut à tous ſi ſenſible, qu'elle nous fit oublier en un inſtant tous nos malheurs paſſés, & nous reprîmes notre route avec un courage extraordinaire. Le lendemain nous trouvant vis-à-vis le promontoire Quad, nous apperçûmes de la fumée ſur le rivage oppoſé, & auſſitôt après nous vîmes à l'entrée d'une petite baie quelques Indiens qui nous crierent de toutes leurs forces : *bona*, *bona*. Ces cris nous parurent un ſigne d'amitié : quelques uns de nos gens allerent à terre, dont les Indiens furent très-ſatisfaits. Nous eûmes d'eux en échange de quelques marchandiſes de peu de valeur, deux chiens, trois ou quatre oies ſauvages, & quelques pieces de veau marin deſſéché.

Dans la diſette où nous étions de tout aliment, nous regardâmes ce ſervice comme le plus eſſentiel qu'il fût poſſible de nous rendre. Nous mangeâmes de tous ces mets avec délices; les chiens ſur-tout nous parurent d'un auſſi bon goût que les meilleurs moutons que nous euſſions mangés en Angleterre. Ces Indiens ſont de taille médiocre, leur teint eſt olivâtre, ils ont les cheveux d'un beau noir, & ils les portent fort courts. Leur viſage eſt rond, ils ont le nez & les yeux petits; mais les plus belles dents du monde, unies, polies, ſerrées, & d'une blancheur incomparable. Ils portent ſur la tête un tour de plumes blanches qui leur ſied parfaitement bien. Leurs vêtements ſont faits de peau de veau marin, & d'un au-

tre animal qu'on nomme *guianacoës*, dont je parlerai bientôt. Ceux que nous vîmes avoient leurs femmes avec eux ; mais dès que nous fûmes à portée, elles se sauverent à toutes jambes dans les bois, de sorte qu'il ne nous fut pas possible de reconnoître si leur figure avoit quelque agrément.

L'envie d'abréger notre route ne nous permit pas de nous arrêter beaucoup avec ces Indiens ; nous les quittâmes pour sortir au plutôt du détroit. Le souvenir du passé nous rendoit très-attentifs à prévenir toute méprise nouvelle. Le vent nous étoit devenu favorable, & nous parcourions sans péril des côtes où nous trouvâmes de très-bonne eau, d'excellents coquillages, quantité de mouettes & autres oiseaux de mer. Nous prîmes de leurs œufs, nous les mêlâmes avec de la farine, & nous en fîmes un magnifique poudding à l'angloise.

Le neuf nous étions déjà par delà l'isle de Sainte Elisabeth : nous découvrîmes bientôt un magnifique pays, où quantité de guianacoës paissoient par troupes de dix & de douze. Cet animal est de la taille de nos plus grands cerfs, il a le cou fort long, les jambes menues & le pied fourchu. Sa tête ressemble tout-à-fait à celle du mouton, & il la porte avec grace. Sa queue est touffue & d'un roux très-éclatant. Son corps est garni de laine rouge sur le dos, blanche sur les côtés & sous le ventre. Cet animal est extrêmement agile, il a la vue perçante, & fuit dès qu'on veut l'approcher. Notre intention étoit d'aller à terre pour en attraper quelqu'un, mais le vent ne nous le permit pas. Deux jours après, nous trouvant dans

une baie affez commode, nous courûmes un très-grand rifque. Notre bâtiment heurta par deux fois, le reflux étant fi fort qu'en un quart d'heure nous nous trouvâmes à fec. Heureufement notre barque ne fut point endommagée : il fallut attendre le flux pour la tirer à l'eau ; & dès que nous fûmes à flot, nous profitâmes d'un vent frais qui fe leva, & qui nous mena en peu de temps à la hauteur du cap de la Vierge Marie.

Nous voilà enfin parvenus au débouquement de ce formidable détroit qui nous avoit retenus un mois entier, & où il nous avoit fallu diriger habilement notre courfe à travers une multitude de pointes & de tournants, dans une étendue de cent feize lieues. Nous avons reconnu par notre expérience l'exactitude des directions données par le Chevalier Narborough dans la defcription qu'il a faite de ce détroit : defcription à laquelle il eft impoffible de trouver la moindre chofe à corriger ou à ajouter. Je crois qu'en cette matiere nous pouvons paffer pour bons juges, puifque nous nous en fommes bien trouvés, malgré tous nos défavantages.

Après que nous eûmes dépaffé le cap de la Vierge Marie, nous apperçûmes fur le rivage des hommes à cheval qui coururent vers nous, faifant figne avec leurs chapeaux comme s'ils avoient voulu nous parler. Nous nous approchâmes, & nous vîmes que ceux-ci étoient accompagnés de beaucoup d'autres gens à pied qui menoient avec eux quantité de bétail. Nous les jugeâmes européens à leur habillement & à leur contenance. Nous jetâmes l'ancre à un mille du rivage, mais

la force de la marée ne nous laissa pas la liberté d'aller à terre. Comme toute cette côte est fort unie, ces gens alloient & venoient faisant voltiger en l'air des mouchoirs blancs, & nous donnant à entendre par leurs signes qu'il y avoit à une lieue de là vers le nord une baie où nous pourrions aborder. Nous voulûmes obéir à leurs signes, mais la violence du vent contraire nous fit dériver au sud; nous alarguâmes en mer, ensuite nous tînmes ferme contre le vent, qui ayant tout-à-coup tourné avec force à l'ouest, nous obligea de partir de là, sans que nous ayions pu savoir si ces gens-là n'avoient pas été jetés sur cette côte par un naufrage, ou s'ils étoient des naturels du pays, habitants le long de la riviere de Gallegos.

Le quatorze, selon nos observations, nous étions à 49° 10′ de latitude sud, & à 74° 5′ de longitude ouest. Le lendemain nous arrivâmes à l'isle des pengouïns, qui n'est qu'à un mille du rivage. Cette isle étoit toute couverte de veaux marins & de pengouïns. Tant de voyageurs ont parlé de cet oiseau, qui est assez commun sur différentes côtes, que je me dispenserai d'en faire ici la description. Nous arrêtâmes peu de temps à cette isle, pour arriver plutôt au port desiré, où nous nous proposions de séjourner. L'entrée de ce port est très-remarquable par un roc de quarante pieds de haut qui est du côté du sud, à un mille en avant dans les terres, & qui ressemble à une borne faite de main d'homme. Notre premier soin en arrivant au port desiré fut d'aller faire un tour à l'isle des veaux marins, qui est à une lieue de là. En moins d'une demi-heure nous tuâmes une si grande quantité de ces ani-

maux, qu'après en avoir pris autant que nous pouvions en emporter, nous fûmes obligés d'en abandonner la plus grande partie. Soit que cette nourriture ait par elle-même quelque qualité nuisible, soit que la trop grande abondance ne pût trouver une facile digestion dans des estomacs affoiblis, ceux de nos gens qui en mangerent avec trop d'avidité furent saisis de fievres violentes accompagnées de maux de tête. Nous trouvâmes sur cette côte un bon nombre de briques gravées de différents caracteres. Sur une de ces briques étoient écrits très-lisiblement ces mots : *Captᵉ. Straiton 16 canons 1687.* qui, selon toute apparence, désignoient un ancien naufrage. Nous découvrîmes aussi le puits Peckett, dont parle le Chevalier Narborough, dont la source est si petite qu'elle ne donne que cent vingt pintes d'eau par jour. Comme le puits étoit plein, nous en eûmes bientôt tiré de quoi remplir nos tonneaux vuides.

L'esprit d'indocilité qui avoit semé parmi nous de si funestes dissensions se ranima dans cet endroit, & renouvella les troubles qui nous avoient déjà tant agités, & dont nous avions plus d'intérêt que jamais de nous défendre. Il s'agissoit toujours de la distribution de la farine. Il ne nous en restoit qu'une seule tonne, provision bien légere pour la longue course que nous avions à faire jusqu'au Bresil. Les veaux marins & les oiseaux sauvages que nous avions alors en abondance pouvoient nous suffire; il étoit donc bien naturel de réserver notre farine pour les temps où tous les autres secours pouvoient nous manquer. Des raisons si intéressantes ne firent aucune impre-

ſſion ſur notre équipage mutin ; il vouloit de la farine, il fallut lui en donner. La ration fut fixée à une demi-livre par tête. Alors les gens occupés à la manœuvre prétendirent qu'ils devoient avoir double ration, & qu'il n'étoit pas juſte de les traiter à l'égalité de ceux qui ne manœuvroient point. Le débat fut très-long & très-vif. On ne voulut jamais conſentir à cette inégalité de partage, les intéreſſés ſe plaignant que c'étoit les ſacrifier au luxe immodéré de leurs camarades : & la choſe ne paſſa point. Le mot de luxe ſemble ici bien déplacé ; mais notre ſituation étoit telle qu'un peu plus de farine accordée aux uns devenoit pour les autres un luxe auſſi odieux que celui des plus riches financiers l'eſt relativement au ſimple peuple.

Nous partîmes le vingt-ſix du port deſiré, & le jour même nous doublâmes le cap Blanco, dont nous vérifiâmes la longitude à 71° oueſt. Le jour ſuivant nous eûmes un temps favorable à tous égards ; mais l'eſprit mutin de nos gens ſe fit ſentir plus qu'à l'ordinaire. Les murmures éclaterent avec tant de force, qu'il fallut de néceſſité en venir à la répartition du reſte de notre farine, ſur le pied de trois livres & demie par tête. La conſommation en fut faite en bien peu de temps. Il ne nous reſta donc pour toute ſubſiſtance que le veau marin que nous avions emporté du port deſiré, & qui commençoit à ſe gâter faute de ſel. Il falloit des gens auſſi affamés que nous l'étions pour s'accommoder de ce poiſſon à demi pourri. Quelque infecte qu'en fût l'odeur, nous le mangions, ou plutôt nous le dévorions. La ſaleté & la puanteur nous étoient devenues familieres.

milieres. L'excessive mal-propreté de nos habits, & la vermine qui nous couvroit, nous avoient accoutumés aux ordures les plus dégoûtantes.

Nous fûmes jusqu'au dix Janvier réduits à ne manger que de cet horrible mets. Notre Munitionnaire en mourut, son corps étant devenu pire qu'un squelette. Je crois que c'est le premier Munitionnaire des vaisseaux du Roi qui ait jamais péri par la faim. De quarante-trois personnes que nous étions encore sur le bâtiment, il n'y en avoit pas vingt qui eussent le courage de manger de ce poisson tout pourri, qui étoit pourtant notre unique nourriture. Nous n'étions gueres mieux fournis d'eau, n'en ayant plus que 320 pintes. Nous étions presque tous comme des gens à l'agonie, & ceux qui passoient pour être le plus en santé, étoient si exténués, qu'ils n'avoient pas la force de tenir dix minutes de suite sur leurs jambes. Enfin la terre, que nous n'avions pas vue depuis quatorze jours, se montra à nos yeux, & son aspect nous ranima un peu en nous donnant de l'espérance. Ce ne fut que le douze que nous pûmes approcher du rivage d'assez près pour nous donner la facilité d'aller à terre. Nous avions devant nous un beau & grand pays plein de chevaux sauvages & de gros chiens, qui couroient par troupes dans la campagne. Ces beautés ravissantes ne servoient qu'à exciter nos desirs sans les satisfaire. Nous n'avions plus rien à manger; notre provision d'eau étoit réduite à un seul tonneau. Cependant nous ne pouvions aborder à la côte; il régnoit le long de cette plage des lames de mer & des vagues si grosses, que l'abordage

Nous vîmes de loin nos compagnons infortunés se saisir de ce poinçon que la marée avoit poussé sur le rivage, le défoncer, & après la lecture de notre lettre se jeter à genoux poussant des cris qui sembloient tenir du désespoir. Nous avions tous le cœur serré; nous tâchions pourtant de nous adoucir la douleur de cet abandon, en disant que nos gens étoient dans un pays bien pourvu de vivres, qu'ils y trouveroient infailliblement des habitants, & que peut-être ils seroient beaucoup moins à plaindre que nous. Les quatre jours suivants nous avançâmes fort peu. Le dix-huit ayant examiné notre provision d'eau, nous vîmes qu'il ne nous en restoit que quatre-vingt pintes pour trente-trois hommes que nous étions. Nous nous réduisîmes à une pinte par jour, & cette économie ne pouvoit pas nous mener bien loin. Notre bonheur nous conduisit à terre le lendemain, précisément lorsque l'eau venoit de nous manquer. A peine eûmes-nous jeté l'ancre, que plusieurs de nos gens se mirent à la nage pour aller chercher de l'eau. Ils en trouverent d'excellente; ils en remplirent deux tonnes qu'ils nous envoyerent sur le champ.

Comme nous mourions de soif, nous ne pûmes jamais nous contenir; nous bûmes de cette eau avec si peu de modération que nous en fûmes malades la plupart. Nos gens qui étoient à terre faillirent en crever; il y en eut un qui en fut si incommodé, que voulant revenir à bord, les forces lui manquerent & il se noya. Le vingt les sieurs Bulkelei & Cummins allerent à terre, & ils y firent rencontre de quelques habitants du pays montés sur de bons chevaux. Comme nous étions

alors au nord de la riviere de la Plata, ils crurent que ces gens étoient portugais; & Bulkelei, qui parloit leur langue assez passablement, lia conversation avec eux. Ils lui apprirent que la guerre duroit toujours entre les Anglois & les Espagnols; que ces derniers avoient actuellement deux vaisseaux de guerre, l'un de cinquante, l'autre de soixante canons, qui croisoient à la hauteur du cap Sainte Marie; qu'il n'y avoit pas plus de six semaines qu'un autre de leurs vaisseaux, de soixante-onze canons, avoit été brisé contre la côte, & que tous ceux qui le montoient avoient été perdus. Ils ajouterent que pour eux ils étoient castillans, que leur métier étoit la pêche; qu'ils saloient le poisson, le faisoient sécher, & l'alloient vendre à Buenos-aïrès. Bulkelei leur demanda comment ils avoient fait pour venir demeurer sur les terres du Roi de Portugal. Ils répondirent qu'ils n'étoient pas les seuls, & qu'il y avoit actuellement dans ces cantons bien des habitations appartenantes aux Espagnols.

Ces Pêcheurs inviterent nos gens de venir à leur habitation : ils les firent monter en croupe; & lorsqu'ils furent arrivés, ils leur firent manger d'excellent bœuf & de bon pain blanc. Nos deux Messieurs songerent à nous dans leur abondance. Ils voulurent nous acheter de ce bon pain, qu'on leur fit extrêmement cher, puisqu'on leur demanda quatre guinées pour vingt-six pains de la grosseur de ceux qui se vendent deux sols en Angleterre. L'envie de nous régaler les détermina à en donner tout ce qu'on leur demandoit. Ces Espagnols firent encore beaucoup valoir la chose, en disant que si l'on ve-

noit à ſavoir qu'ils euſſent donné à des Anglois un ſeul morceau de pain, ils ſeroient tous pendus. Un des principaux de la troupe s'offrit à nous tuer autant d'oies & de canards ſauvages que nous en voudrions, pourvu qu'on lui donnât de la poudre & un fuſil. Cummins envoya chercher le ſien, & le lui remit. Mais comme ce chaſſeur ne revint pas au temps dont on étoit convenu, cette infidélité fit craindre à nos gens quelque trahiſon de la part de ces Eſpagnols; ils revinrent précipitamment, s'embarquerent, & firent mettre à la voile pour Rio Grande.

Nous naviguâmes ſept jours de ſuite ſans pouvoir prendre terre. Dès le vingt-ſix nous n'avions plus ni veau marin ni autre choſe à manger : nous perdîmes trois hommes, qui moururent de faim. Le vingt-ſept au ſoir nos obſervations nous donnerent 32° 40′ de latitude ſud : nous nous crûmes fort près de Rio Grande ; & en effet le 28 Janvier, ſur les ſix heures du matin, nous découvrîmes l'embouchure de cette grande riviere. Cette vue nous cauſa les plus grands excès de joie que puiſſent éprouver des hommes qui s'étant vus long-temps à deux doigts de la mort, ſe ſentent rendus à la vie.

Il y a dans cette embouchure une barre de ſable très-dangereuſe, & pluſieurs bas fonds difficiles à paſſer. Le Sr. Bulkelei nous ſervit de Pilote, & nous conduiſit très-habilement juſqu'à l'entrée de la ville, où nous jetâmes l'ancre. Auſſi-tôt on dépêcha vers nous un bateau avec un Sergent & un Soldat, qui étoient chargés d'amener quelqu'un de notre compagnie pour rendre compte au Gouverneur, & lui apprendre qui

nous étions, d'où nous venions, & quel étoit notre dessein en abordant à Rio Grande. Le Sergent & le Soldat monterent sur notre bâtiment, & parurent très-effrayés de n'y voir qu'une troupe de gens horriblement décharnés, & d'une mal-propreté tout-à-fait hideuse. Ils jeterent sur nous des regards qui exprimoient l'horreur & la compassion que notre état leur inspiroit.

Messieurs Beans, Pemberston, Bulkelei & Cummins allerent à terre pour se présenter au Gouverneur. Ils furent reçus de la maniere la plus gracieuse par le Commandant, les Officiers & tous les habitants; on les logea dans une des plus jolies maisons de la ville, où on les traita avec beaucoup d'hospitalité. On nous envoya à nous qui étions restés à bord quatre quartiers de bœuf & deux sacs de pain: il y avoit long-temps que nous n'avions fait si bonne chere. L'après midi le Gouverneur revint de la campagne: il accueillit très-favorablement nos députés; il les questionna long-temps sur les diverses particularités de notre voyage. Il demanda au Sr. Bulkelei, qu'on lui avoit présenté comme notre Pilote, si nous avions à bord quelque bonne carte du pays; & ayant appris que non, il témoigna une extrême surprise de ce que sans le secours d'aucune carte nous nous étions hazardés à franchir la barre du fleuve. Bulkelei lui répondit que notre bâtiment navigeoit dans une eau peu profonde, qu'il avoit toujours été la sonde en main, & que la nécessité lui avoit donné cette force & cette industrie qui triomphent de tous les obstacles. Le Gouverneur voulut qu'il lui rapportât jour par jour la route que nous avions tenue depuis

le débouquement du détroit. Satisfait de ses réponses, il embrassa nos quatre députés, se réjouissant de nous voir délivrés comme par miracle de tant de dangers; il promit de faire fournir pour notre rafraîchissement les meilleurs vivres du pays; il voulut absolument que Mr. Beans & Mr. Pemberston acceptassent un logement dans son palais, & il chargea son Commandant de faire ensorte que rien ne manquât aux autres Officiers & aux gens de l'équipage. Il dit ensuite à nos Messieurs que le Severn & la Perle, deux vaisseaux de notre escadre, étoient actuellement à Rio Janeïro en très-mauvais état; qu'ils s'étoient séparés du reste de l'escadre dès le temps que nous arrivâmes au cap Noir, qu'ensuite ils avoient fait course vers le Bresil; & qu'ils avoient envoyé demander des hommes pour remonter leur équipage, ne pouvant en recevoir d'Angleterre qu'à l'arrivée de la flotte, qui n'étoit attendue qu'à la fin de Mai ou au commencement de Juin. Le Gouverneur finit par assurer nos députés qu'il nous feroit partir par le premier vaisseau qui arriveroit dans ce port, & leur renouvella toutes les assurances de son affection.

La curiosité attira un peuple innombrable pour voir de près notre bâtiment le Speedwel, & considérer des malheureux échappés comme par miracle à la fureur des eaux. Hommes, femmes, enfants, chacun s'empressoit de venir à bord; & nous nous faisions un plaisir de nous prêter aux avides regards de cette foule bruyante. Le lendemain le Gouverneur, le Commandant, & le Commissaire des guerres, nous honorerent de leur visite. Ils furent étrangement surpris de la petitesse de

notre

notre bâtiment, & ne pouvoient comprendre comment trente personnes avoient pu y trouver place. Leur étonnement augmenta lorsque nous leur dîmes que nous y avions été d'abord plus de soixante, mais que les incommodités du voyage & le défaut de vivres nous avoient diminués de plus de moitié. Ils remarquerent que du côté de la pouppe l'avancement hors du tillac n'avoit guere plus de quatre pouces de largeur, & ils nous demanderent comment celui qui présidoit au gouvernail pouvoit y tenir sans tomber dans l'eau. Nous leur montrâmes ce que la nécessité nous avoit inspiré à ce sujet. Ils se convainquirent par là que les besoins extrêmes donnent une industrie qui supplée à tout.

Le Gouverneur après avoir tout examiné, nous dit obligeamment que nos infortunes nous rendoient beaucoup plus chers à son cœur que si nous étions arrivés chargés de trésors. Il nous promit ses soins pour que rien ne nous manquât durant notre séjour, & pour nous faire conduire à Rio Janeïro par le premier vaisseau qui arriveroit : il ajouta que si nous venions à avoir besoin de quelque chose, nous n'avions qu'à nous adresser au Commandant, qui étoit chargé de nous fournir tout ce qui seroit nécessaire. Nous demeurâmes pénétrés de respect & de reconnoissance. Nous aurions bien voulu lui témoigner un retour proportionné à ses bontés, mais tout ce que nous pûmes imaginer pour lui exprimer la vivacité de nos sentiments, fut de faire la manœuvre de notre bâtiment en sa présence, & d'accompagner son départ de trois acclamations.

Les vivres que nous avions en abondance eurent bientôt rendu la force à nos corps & le calme à nos esprits ; en peu de temps nous ne fûmes plus les mêmes hommes. Depuis le naufrage de notre vaisseau, arrivé neuf mois auparavant, nous n'avions pas encore été si à notre aise. Le bonheur de notre situation présente nous invitoit à rappeller nos cruelles aventures ; nous aimions à nous en entretenir ; nous osions même en plaisanter : tant l'éloignement du péril change les idées.

Il y avoit trois jours que nous étions à Rio Grande, sans nous être encore apperçus des troubles dont cette place étoit agitée. Nous apprîmes que presque tous ceux que nous avions pris pour des Officiers étoient des gens de la soldatesque élevés à ce grade par violence dans une révolte de la garnison. L'occasion de cette révolte avoit été le mauvais traitement que l'on faisoit aux Soldats, qui depuis long-temps n'avoient reçu leur paie, qui manquoient de vivres, & étoient presque sans habits. Ils avoient eu beau se plaindre, on ne les avoit pas écoutés. Après avoir inutilement tenté toutes les voies de représentation, le désespoir leur inspira la pensée d'en venir à des voies de fait, les regardant comme l'unique remede à leurs maux. Ils en vouloient principalement au Gouverneur ; non qu'ils eussent aucune vexation directe à lui reprocher ; mais ils prétendoient qu'au lieu de réprimer comme il l'auroit dû ceux qui les opprimoient, il les avoit encouragés à le faire.

Le Gouverneur informé de cette cabale en craignit & en voulut prévenir les suites. Il eût été trop dangereux d'en venir à la force ouverte ; il eut recours à la ruse, pour détourner au

moins ſur d'autres l'orage qui étoit prêt à fondre ſur lui. Il eut ſoin, dans toutes les occaſions où il pouvoit être obſervé & entendu par les Soldats, d'affecter dans ſes diſcours beaucoup de chagrin de leur ſituation, & encore plus d'envie d'en adoucir les rigueurs. Il fit répandre par des émiſſaires affidés, qu'il voyoit avec douleur qu'on l'accuſoit de n'avoir point à cœur les intérêts de ſa garniſon, & de lui refuſer le néceſſaire pour en tirer avantage; tandis qu'il étoit plus clair que le jour que ceux qui donnoient de lui ces fâcheuſes impreſſions ne le faiſoient que pour jeter un voile ſur leurs rapines; qu'il craignoit que ces accuſations injuſtes n'euſſent aliéné de lui nombre d'honnêtes gens; qu'il étoit vrai pourtant qu'il avoit tenté tous les moyens de mettre fin à leurs miſeres, & qu'il n'auroit point de repos qu'il ne les vît ſatisfaits. En leur parlant de la ſorte, on déſignoit adroitement ceux des Officiers qui devoient paſſer pour les vrais coupables.

Ces diſcours furent répétés ſi ſouvent, & appuyés d'une maniere ſi naturelle, que les Soldats commencerent à rougir de leur erreur, & à ſe perſuader qu'ils avoient les obligations les plus eſſentielles à celui qu'ils avoient regardé juſques-là comme leur ennemi; & parce que la multitude eſt toujours extrême, la rage dont ils étoient poſſédés contre leur Gouverneur ſe changea tout-à-coup en confiance, en zele & en admiration. La haine des Soldats, qui n'avoit fait que changer d'objet, éclata bientôt contre les Officiers dont on leur avoit donné de la défiance. Non contents de les accabler de reproches injurieux, ils les dépoſerent tous, & choiſirent parmi leurs cama-

rades des sujets pour mettre à leur place. Ces Soldats devenus Officiers prirent si promptement les airs & les manieres de leur nouvel état, que lorsque nous arrivâmes, nous n'eûmes aucun lieu d'en faire la différence.

Cette révolution, quand nous l'apprîmes, nous parut très-indifférente à nos intérêts : & elle l'auroit été sans doute si la place avoit été fournie de vivres; mais il n'y en avoit dans le magasin qu'une quantité suffisante tout au plus pour six semaines. Les Soldats voyoient donc très-impatiemment que nous fussions venus partager le peu de pain qui leur restoit. Leurs murmures engagerent le Gouverneur, qui ne vouloit pas les chagriner, à nous faire retrancher les provisions, de sorte que nous fûmes plusieurs jours sans pain, & avec si peu d'autre nourriture, qu'à peine pouvions-nous vivre. Lorsque nous voulûmes nous en plaindre, on nous montra le magasin; & nous le trouvâmes si dépourvu, que nous n'eûmes rien à répliquer. On nous promit cependant de nous distribuer les mêmes rations qu'aux Soldats de la garnison, jusqu'à ce que l'arrivée du vaisseau qu'on attendoit permît d'y ajouter quelque chose. Il fallut bien nous contenter de cet arrangement; & nous n'aurions pu raisonnablement en exiger davantage.

Le fâcheux état où nous nous trouvions, & la crainte d'en augmenter les rigueurs par un plus long séjour, nous déterminerent à solliciter notre départ. Notre Lieutenant, qui étoit logé chez le Gouverneur, avoit paru nous oublier depuis notre premier débarquement. Il n'étoit pas descendu une seule fois au port pour s'informer de nos nouvelles; cependant nous

ne pouvions rien résoudre sans lui. Le Canonnier, toujours plein de zele pour le service de la compagnie, alla le trouver au Gouvernement, & lui représenta la nécessité où nous étions de sortir d'une place affamée, & de nous rendre incessamment à Rio Janeïro, pour y offrir notre assistance à nos camarades du Severn & de la Perle. Mr. Beans répondit que le Gouverneur, à qui il en avoit parlé, disoit ne pouvoir nous faire partir qu'à l'arrivée de quelque vaisseau, ne voulant pas nous exposer au risque de faire route sur un bâtiment aussi chétif que le nôtre. Bulkelei repliqua que les risques de notre séjour étoient encore plus grands, puisque s'il arrivoit quelque malheur au vaisseau que l'on attendoit, nous étions réduits à mourir de faim. Mr. Beans le renvoya en lui promettant d'en informer le Gouverneur.

Nous attendîmes deux jours sa réponse, qui ne vint point. Bulkelei, qui voyoit nos inquiétudes, résolut de faire une seconde tentative pour obtenir à quelque prix que ce fût notre transport à Rio Janeïro. Il se rendit donc une seconde fois chez le Lieutenant, & lui proposa de demander un passeport & des chevaux pour lui & deux autres, afin qu'ils pussent aller par terre jusqu'à Sainte Catherine, d'où ils passeroient aisément jusqu'à Rio Janeïro. „ De cette façon, ajouta-t-il, „ nous serons en état d'aller offrir notre secours aux vaisseaux „ de Sa Majesté, & nous trouverons plus aisément les moyens „ de tirer d'ici nos infortunés camarades. Au reste, Monsieur, „ vous ne sauriez sans manquer à votre devoir, refuser d'em„ ployer tout ce que vous avez d'accès auprès du Gouverneur

„ pour nous obtenir cette grace. J'ose même vous dire que si
„ vous aviez bien réfléchi aux engagements de votre charge,
„ vous n'auriez pas attendu d'y être excité ; & aussi-tôt après
„ notre arrivée vous auriez dépêché un exprès par terre à Rio
„ Janeïro, pour informer nos amis de notre situation, & les
„ prier de nous envoyer un bâtiment. „ Mr. Beans répondit que si la chose avoit été possible, il y auroit été lui-même, quand même il lui en auroit dû coûter 50 livres sterlings ; mais qu'on l'avoit assuré que la route par terre étoit impraticable. Bulkelei lui représenta que cette route étoit pratiquée assez souvent par les Portugais ; qu'à la vérité le voyage étoit pénible & fatiguant, mais que sa difficulté ne pouvoit jamais égaler celles que nous avions vaincues ; que nous étions à Rio Grande aux frais du Roi, dans l'inaction & sans faire aucun service ; qu'en différant nous risquions de manquer les deux vaisseaux qui étoient à Janeïro, & peut-être même de perdre l'occasion de la flotte qui y étoit attendue. Il conclut par le prier instamment d'engager le Gouverneur à nous faire donner des guides & des chevaux. Mr. Beans promit qu'il en parleroit pendant le dîner, & qu'on auroit sa réponse sans faute dans l'après-midi.

Cette réponse ne vint point ; & dès le lendemain Bulkelei écrivit au Lieutenant une lettre fort vive, où après lui avoir reproché son manque de parole, il lui exposoit la situation de son équipage qui depuis quelques jours étoit sans pain, lui faisant entendre qu'on l'accusoit d'en être la cause, & qu'il répondroit quelque jour de sa négligence à procurer notre dé-

part pour le ſervice de Sa Majeſté. Cette lettre fit ſon effet. Le Lieutenant monta à cheval, & vint pour la premiere fois à notre quartier. Nous le reçûmes froidement, & de maniere à lui faire ſentir que ſa longue abſence étoit auſſi déplacée que choquante. Il nous mena chez le Commandant, qui promit de nous faire donner bonne proviſion de bœuf & de poiſſon, ajoutant que pour du pain il lui étoit impoſſible de nous en fournir.

Nous étions déjà au ſix de Mars, & quoique le vent eût été très-favorable depuis trois ſemaines, aucun vaiſſeau ne paroiſſoit, & la proviſion de vivres touchoit à ſa fin. Dans l'impatience où nous étions tous de ſortir d'un endroit ſi dépourvu, Bulkelei & deux autres allerent ſe préſenter au Gouverneur, pour lui demander un guide & la permiſſion de partir. L'un & l'autre leur fut accordé de bonne grace. Mr. Pemberſton, qui étoit préſent, déclara qu'il étoit réſolu de ſe joindre à eux pour faire le voyage par terre. Le Gouverneur fit ce qu'il put pour l'en détourner, en lui exagérant la difficulté des chemins. Mais ce généreux Officier perſiſta dans ſa réſolution, diſant que ſon devoir l'obligeoit à aller rejoindre ſa compagnie qui étoit ſur le vaiſſeau le Severn. Le Gouverneur conſentit à tout, en les aſſurant que, malgré l'épuiſement de ſon magaſin, il avoit tant d'égard pour la nation angloiſe, qu'il partageroit avec nous juſques à ſon dernier ſou.

Il fut donc arrêté que nos braves aventuriers partiroient inceſſamment; & Bulkelei ſe mit à parcourir le voiſinage pour trouver cinq ou ſix hommes qui vouluſſent en payant l'accom-

pagner jusqu'à Sainte Catherine. Durant son absence on reçut nouvelle que quatre vaisseaux étoient arrivés à Sainte Catherine, & qu'ils venoient de mettre à la voile pour Rio Grande. Cette nouvelle rompit le voyage projetté; & ce fut un grand bonheur que nos gens n'eussent pas encore trouvé les facilités de partir.

Les vaisseaux annoncés arriverent le dix-neuf, & nous apprirent que le Severn & la Perle étoient partis pour les Barbades. Ces vaisseaux chargés de provisions & de quelque argent avoient pris en passant le Gouverneur de Sainte Catherine, & lui avoient remis les ordres de la Cour, qui le nommoient pour venir en personne à Rio Grande publier l'amnistie accordée par le Roi de Portugal à tous les complices de la derniere révolte qui voudroient rentrer dans leur devoir. La chose s'exécuta avec solemnité & appareil. Le lendemain sur les dix heures du matin on fit mettre toute la garnison sous les armes. Le Gouverneur de Sainte Catherine parut. Il débuta par faire l'éloge des grandes qualités, & particuliérement de la bonté & clémence de son souverain maître le Roi de Portugal; ensuite il lut à haute voix l'amnistie. Cette lecture fut suivie des acclamations de tous les Soldats. Alors le Gouverneur annonça qu'il apportoit le tiers du paiement de leurs arrérages; que le reste de la somme étoit en chemin; que l'argent dont il étoit porteur leur seroit compté sur le champ s'ils vouloient le recevoir. A ces paroles ils se mirent tous à crier : Tout ou rien. Le tumulte fut grand parmi eux; les uns menaçoient de passer au service d'Espagne; les autres disoient hautement qu'ils

n'obéiroient

n'obéiroient qu'autant qu'ils ſeroient payés. Le Commandant, pour qui la garniſon avoit beaucoup de déférence parce qu'il étoit un des intrus, tâcha d'appaiſer cette émotion en leur parlant comme il convenoit. Ils ſe calmerent en effet, & lui répondirent : „ Vous êtes notre Commandant ; c'eſt à vous „ de décider ce que nous devons faire. Quelque parti que „ vous preniez, nous l'appuierons au péril de nos vies. „

Le Commandant, qui connoiſſoit la valeur de ces ſortes de proteſtations, & qui n'avoit point envie de ſe perdre pour complaire à ces fanfarons, dont le zele ne pouvoit être ni bien conſtant ni de grande reſſource, déclara que ſon avis étoit d'accepter avec reconnoiſſance le pardon que le Roi leur offroit; & tout de ſuite renonçant au commandement, il prit un mouſquet & ſe mit en rang. Cet exemple fut ſuivi de tous les Officiers poſtiches, & en un inſtant la ſubordination fut rétablie. Il ſemble qu'on auroit dû punir ceux dont les malverſations avoient occaſioné la révolte; mais une ſage politique empêche toujours de donner cette ſatisfaction aux rebelles, de peur que dans de nouveaux mécontentements ils ne regardent la rebellion comme une reſſource à laquelle il eſt avantageux de recourir.

Nous ſûmes qu'un des vaiſſeaux arrivés devoit repartir le vingt-ſept; nous courûmes auſſi-tôt chez Mr. Beans pour qu'il nous permît de profiter d'une occaſion ſi favorable. Il nous répondit qu'il comptoit partir lui-même ſur ce vaiſſeau : qu'il y auroit bien aſſez de place pour le tranſport des Officiers; mais que pour les gens de l'équipage, il falloit qu'ils atten-

res de farine. Le 31 nous passâmes la barre du fleuve, & nous trouvâmes au delà un havre très-commode, où nous nous arrêtâmes pour prendre le vent. Le pays tout autour est une vaste plaine arrosée de plusieurs petites rivieres qui donnent beaucoup de poisson ; on y trouve d'excellents melons ; il y a de grands pâturages où l'on éleve quantité de bétail ; & je ne me souviens pas d'avoir jamais mangé nulle part de si bon lait. Le 8 Avril nous mouillâmes dans le port de Saint Sebastien. L'ancrage y est admirable pour les plus grands vaisseaux, qui y sont fort en sûreté. Le terroir de cette petite ville est le plus agréable que nous ayions vu dans l'Amérique. Les oranges, les limons, & toute sorte de bons fruits, y sont extrêmement communs, & il y a abondance de poisson & de gibier.

Nous arrivâmes le douze à Rio Janeïro. Le lendemain le Gouverneur nous envoya tous chercher. Nous lui fîmes le récit de nos malheureuses aventures. Il l'écouta avec de grands témoignages de compassion ; & nous promit que nous recevrions de sa part toute l'assistance que nous pouvions desirer. Il y avoit dans cette ville un Chirurgien hollandois qui parloit parfaitement bien l'anglois. Le Gouverneur le fit appeller & lui commit le soin de nos affaires avec le titre & l'autorité de Consul. Il lui donna ses ordres pour nous chercher un logement, & régla qu'outre la chandelle & le bois on nous donneroit à chacun huit vingtains par jour pour notre entretien.

Notre Consul exécuta soigneusement les ordres du Gou-

verneur. Il nous logea dans une belle & grande maison, il nous envoya tous les ustensiles nécessaires; & pour nous donner le temps de nous mettre en ménage, la ville fit le premier jour les frais de notre dîner & de notre souper, où l'on nous régala splendidement. Notre situation ne pouvoit être plus agréable; il ne tenoit qu'à nous d'en jouir: mais ce calme heureux fut bientôt troublé par les nouvelles divisions qui nous agiterent. Le Gouverneur nous avoit recommandé sur toutes choses de vivre en paix, & d'éviter tous les démêlés capables de donner de l'inquiétude à un peuple qui nous recevoit avec tant d'hospitalité. Nous ne tardâmes pas à justifier la nécessité de cet avis.

Nous avions avec nous le Bosseman, cet homme dont nous ne connoissions que trop l'insupportable caractere. Depuis notre départ de l'isle le Wager il avoit toujours été à la table des Matelots. A Rio Janeïro nous fîmes la faute de permettre qu'il fût de chambrée avec nous. Dès ce moment il trancha de l'Officier plus que tous les autres, & peu s'en falloit qu'il ne se donnât avec nous-mêmes les airs d'un vrai Commandant. Son humeur fâcheuse & arrogante mit le désordre parmi nous. Deux jours après notre arrivée le Consul se rendit avec quelques uns de nos gens à la Tréforerie, pour y recevoir notre argent. Le Payeur requit qu'un des principaux donnât une reconnoissance par écrit de ce paiement. Le Consul s'adressa au Chirurgien, qui étoit présent, & le pria de signer la quittance. Notre fier Bosseman, piqué de ce qu'on ne paroissoit pas le regarder comme le plus distingué de la troupe, se fâcha

tout de bon, & commença à se signaler par toute sorte de propos insolents. Le Consul qui ne comprenoit pas ce que cela vouloit dire, remit l'argent au Chirurgien pour en faire la répartition ; celui-ci s'en excusa en disant que le Bosseman ne le trouvoit pas bon, & qu'il étoit homme à faire tapage pour cette bagatelle : de sorte que le Consul se chargea d'en être lui-même le payeur.

Lorsqu'il fut question de venir au fait, le Consul nous déclara que quoique le Gouverneur nous eût réglés à huit vingtains par tête, son intention étoit que l'on distinguât les Officiers des simples Matelots, parce que ces derniers pouvoient se procurer des secours par leur travail, au lieu que les autres n'avoient pas cette ressource; qu'ainsi on donneroit six vingtains aux Matelots, & dix aux Officiers. Cette distinction excita la mauvaise humeur du Bosseman, & il soutint avec colere que le traitement devoit être égal. Comme nous vîmes qu'il s'échauffoit; pour éviter un éclat, nous demandâmes qu'on ne nous distinguât pas des autres. Le Consul répondit d'un ton assuré que l'argent seroit distribué selon les intentions du Gouverneur; & que ceux qui ne seroient pas contents de l'argent qu'on leur offroit n'avoient qu'à le laisser.

A peine le Consul nous eut-il quittés, que le Bosseman se mit à nous insulter de la maniere la plus outrageante. Il nous traita de voleurs & de pirates, & nous prodigua tous les surnoms injurieux dont il put s'aviser. Il n'y avoit pas moyen de vivre avec ce furieux; nous le chassâmes de la chambre que nous occupions, & il fut obligé d'aller loger avec les Mate-

lots. Sa colere n'en devint que plus grande ; pour l'assouvir il profita d'un moment que nous étions sortis ; il força les serrures de notre chambre, & mit en pieces quelques uns de nos effets. A notre retour nous vîmes ce désordre ; & tandis que nous étions à nous en entretenir, arrivent deux amis du Bosseman pour nous chercher querelle ; ils se jettent sur Bulkelei & moi, & nous voilà aux mains. Le Charpentier appelle la garde ; on vient ; un de nos agresseurs se sauve, & le second nommé East est arrêté. Bulkelei demanda que ce misérable fût incontinent mené en prison. L'Officier de garde répondit que selon les loix du pays, l'accusé ne pouvoit être emprisonné que le plaignant ne le fût aussi. Bulkelei accepta volontiers la condition ; ils furent donc traduits tous deux dans les prisons du Gouvernement. Un moment après le Gouverneur instruit de la querelle ordonna que Bulkelei fût mis en liberté, & qu'East demeurât prisonnier jusqu'à nouvel ordre.

Bulkelei de retour au logis me trouva aux prises avec le Bosseman & deux autres coquins. Dès qu'il parut, ces scélérats se jeterent sur lui avec furie : la bataille menaçoit de devenir sanglante, lorsqu'on vint au secours, & les querelleurs se sauverent. Nous jugeâmes qu'il n'étoit pas de notre sûreté de demeurer exposés plus long-temps à de pareilles insultes. Nous nous adressâmes à notre Consul, pour le prier d'interposer son autorité. Il vint à notre quartier, & nous ayant tous fait assembler, il nous représenta avec la plus grande force combien il étoit scandaleux qu'un petit nombre de gens de même pays, camarades depuis si long-temps, ne

puſſent pas avoir la paix entre eux. Il nous fit ſentir que cette conduite ne pouvoit que nous attirer la haine & le mépris des Breſiliens, que nous avions tant d'intérêt de ménager. Le Boſſeman, que ce reproche regardoit plus particuliérement que tout autre, loin de profiter de la correction, s'emporta de nouveau avec la derniere fureur ; de ſorte que ne pouvant avoir de lui aucune raiſon, nous demandâmes qu'il nous fût permis de prendre un logement ailleurs.

Le Conſul nous conduiſit, ſept que nous étions, dans un village à demi-lieue de la ville, où nous louâmes une maiſon à nos dépens à raiſon de dix ſchellings par mois. Nous nous flattions d'être tranquilles déſormais. Le lendemain deux émiſſaires du Boſſeman vinrent nous rendre viſite dans notre retraite, nous demandant avec beaucoup d'inſolence les motifs que nous avions de nous ſéparer des autres. Ces miſérables méritoient qu'on les fît repentir ſur le champ de leur témérité. Nous prîmes le parti de nous modérer ; Bulkelei leur parla avec douceur & ſageſſe, & ils ſe retirerent. Quoique nous ne fuſſions pas gens à ſouffrir impunément des affronts, nous étions forcés de diſſimuler beaucoup de choſes, étant dans un pays où il y a quantité de coupe-jarrets, qui ſe louent à très-bas prix, & Rio Janeïro étant la ville du monde où l'on aſſaſſine les gens à meilleur marché.

La nuit vers les dix heures trois hommes vinrent à notre porte faiſant grand bruit, & demandant qu'on leur ouvrît. Nous nous en excuſâmes ſur ce que l'heure étoit indue, ajoutant que ſi l'on avoit à faire à nous, on pouvoit revenir de

jour.

jour. Ces gens-là se mirent à jurer & à menacer qu'avant qu'il fût jour ils nous auroient chassés de notre retraite. Nous crûmes qu'ils alloient chercher main forte pour nous assiéger dans notre maison. N'ayant pas de quoi nous défendre, nous prîmes le parti de gagner la campagne, & d'y passer en sûreté le reste de la nuit. Dès qu'il fut jour nous nous rendîmes chez le Consul, à qui nous racontâmes l'alarme que nous venions d'avoir. Il nous choisit une autre maison au milieu du village ; il instruisit les voisins des mauvaises intentions de notre Bosseman, & leur recommanda de nous défendre contre tous ceux qui voudroient nous faire insulte. Par ce nouvel arrangement nous fûmes en repos & en sûreté.

Quelques jours après le Consul nous fit appeller, pour nous dire qu'il savoit de bonne part que la vie de trois d'entre nous étoit en danger, & qu'il n'étoit point de perfidie dont notre Bosseman ne fût capable ; qu'ainsi il tâcheroit de les faire partir par un vaisseau qui étoit actuellement au port chargé pour Bahia & Lisbonne. Les trois qu'il nous nomma étoient Bulkelei, Cummins & moi. Notre généreux Consul parla au Capitaine du vaisseau, qui consentit à nous prendre, à condition que nous aurions un passe-port du Gouverneur, & que pour le paiement de notre passage nous ferions la manœuvre sur le bâtiment. Nous nous y engageâmes de grand cœur, pour nous épargner des frais qui nous auroient été fort à charge. Le Gouverneur nous accorda le passe-port le plus favorable ; & le jour du départ fut fixé au 20 de Mai.

Le vaisseau qui devoit nous transporter étoit un bâtiment

bresilien de vingt-huit canons, nommé le saint Tubes. Le jour de l'embarquement, lorsque nous nous présentâmes pour monter à bord, un Seigneur espagnol, qui étoit sur le vaisseau simple passager, dit en nous voyant qu'il ne prétendoit pas qu'aucun Anglois fût embarqué avec lui, & qu'il ne consentiroit jamais à voyager en si mauvaise compagnie. Le Capitaine, qui étoit un très-galant homme, lui répondit :
„ Monsieur, je respecte beaucoup vos qualités, mais je
„ suis bien aise de vous dire que personne n'a droit de
„ commander ici que moi. Je suis sur mon bord, & j'y
„ recevrai qui bon me semblera, sans que qui que ce soit
„ puisse y trouver à redire. „ L'Espagnol ne repliqua pas, & nous entrâmes. Durant le voyage nous eûmes occasion de lier conversation avec ce fier ennemi de la nation angloise. Nous lui racontâmes nos tristes aventures; il en fut si touché qu'il devint notre meilleur ami. Il nous dit que ce n'étoit pas notre faute si les Rois d'Espagne & d'Angleterre étoient en guerre ensemble; que nous étions actuellement sur un vaisseau neutre, qu'ainsi loin de nous traiter en ennemis, il nous rendroit tous les services dont il étoit capable. Il en vint même jusqu'à louer la bravoure des Anglois, les nommant les Soldats de la mer. Tout le reste du temps il nous fit mille caresses, nous envoyant presque tous les jours des mets & des vins de sa table. Nous reconnûmes à ce procédé le vrai caractere des Espagnols, qui s'annoncent d'abord pour les plus fiers de tous les hommes; & qui une fois qu'ils ont tant fait que de s'humaniser, surpassent toutes les autres nations en noblesse & en générosité de sentiments.

Le 7 Juin nous mouillâmes au port de Bahia, autrement dit la baie de tous les Saints, ville capitale de tout le Bresil. Nous trouvâmes ici un Viceroi tout françois d'inclination, qui nous traita aussi mal que les Gouverneurs de Rio Grande & de Rio Janeïro nous avoient bien traités. Lorsque nous comparûmes devant lui, il nous reçut froidement & séchement. Il lut notre passe-port, & nous dit qu'il n'y avoit pas d'autre vaisseau prêt à partir pour l'Europe que celui sur lequel nous étions venus; & qu'il nous laissoit les maîtres d'en profiter. Nous prîmes la liberté de lui exposer nos besoins & nos miseres, en le conjurant de vouloir bien nous accorder pour notre entretien les mêmes secours que nous avions eus à Rio Grande & à Rio Janeïro. Il nous refusa très-durement. Désespérés de ce refus, nous lui dîmes en gémissant qu'il auroit donc mieux valu pour nous d'être prisonniers du Roi d'Espagne, qui nous auroit au moins donné du pain, que de nous voir ainsi exposés à mourir de faim dans un pays ami. Tout ce que nous pûmes dire fut sans effet.

Le Capitaine du saint Tubes instruit de cette dureté du Viceroi, se joignit à nous pour lui faire de nouvelles remontrances. Il lui répéta tout ce que nous lui avions déjà dit pour l'émouvoir à compassion; il en vint même jusqu'à s'engager à nous fournir l'argent qui nous étoit nécessaire, si le Viceroi vouloit signer un billet pour le faire rembourser par le Consul général de Lisbonne. Le Viceroi répondit qu'il n'avoit reçu aucun ordre concernant les Anglois; que les lettres du Roi de Portugal le chargeoient uniquement de secourir les Fran-

çois ; & que s'il nous donnoit quelque argent, il faudroit qu'il le tirât de sa poche. Le Capitaine lui repliqua que nous étions des Officiers malheureux que le naufrage avoit laissés sans ressource ; que nous ne demandions pas grand'chose, seulement le nécessaire pour subsister : il le pria de nous accorder au moins quatre vingtains par jour, qui n'étoient que la moitié de ce que nous avions eu à Janeïro. Toutes ses instances ne purent ébranler la barbare résolution du Viceroi, qui persista à dire qu'il n'avoit rien à nous donner.

Jamais en pays ennemi nous n'aurions été traités d'une maniere si inhumaine. La connoissance de nos malheurs avoit de quoi attendrir les cœurs les plus sauvages. Il est étrange qu'on puisse pousser l'antipathie contre une nation, jusqu'à renoncer à son égard aux sentiments naturels les plus inviolables. Nous fûmes réduits à chercher notre subsistance dans le travail de nos mains. Nous gagnions si peu que nous ne pouvions faire qu'un repas par jour ; encore ne consistoit-il qu'en un peu de pois & de farine. Il restoit à Bulkelei une montre d'argent qu'il voulut vendre pour nous tirer de cette grande misere. Notre Capitaine du saint Tubes, qui savoit notre état, en eut pitié ; il consentit à nous avancer tout l'argent dont nous pouvions avoir besoin, sur un billet signé de nous tous payable par le Consul général de la nation angloise à Lisbonne.

Peu de temps après notre arrivée à Bahia nous apprîmes qu'un vaisseau de guerre anglois avoit abordé à Rio Janeïro avec trois autres bâtiments fournis d'hommes & de

vivres; pour remonter & ravitailler le Severn & la Perle, qui étoient partis cinq mois auparavant pour les Barbades, & que tous nos gens, qui étoient alors réunis à Rio Janeïro, s'étoient embarqués sur ces bâtiments faisant route vers nos colonies de l'Amérique. Nous fûmes très-fâchés de ne nous être pas trouvés à portée de profiter d'une occasion si favorable; & nous vîmes avec beaucoup de regret que la trop grande envie de prendre les devants n'avoit servi qu'à retarder notre retour en Angleterre.

Bahia est située dans le fond d'une baie spacieuse & riante, entrecoupée de plusieurs belles isles qui produisent quantité de coton. En entrant on apperçoit du côté de l'est la pointe de Gloria, où il y a une grande fortification avec une tour au milieu. Au fond de la baie on trouve un vaste port où l'ancrage est excellent pour les plus grands vaisseaux. La ville est bien fortifiée du côté de terre & du côté de mer. Elle est grande, riche, bien peuplée, & magnifiquement bâtie. Elle a l'incommodité d'être placée sur le penchant d'une montagne dont la pente est fort roide; de sorte que les rues sont de vrais précipices, & qu'on est obligé de se servir de machines pour transporter les marchandises au port. Les maisons, au nombre de trois mille, sont toutes de brique ou de pierre. Les églises sont superbes. La Cathédrale est un grand vaisseau extraordinairement enrichi de sculpture & de dorure, & la sacristie est pleine d'ornements d'un grand prix. Au devant de la porte principale de cette église il y a une très-belle place, d'où l'on découvre tout le port: ce qui forme un point de vue admirable.

A côté de la Cathédrale eſt un hôpital richement fondé. L'égliſe des Jéſuites eſt toute bâtie de marbre d'Europe, & elle a des ornements d'un prix ineſtimable. Il y a des Religieux de preſque tous les Ordres qui ont tous de grandes & belles maiſons. Les édifices publics ſe font remarquer par leur vaſte étendue, & la magnificence de leur conſtruction; entre autres le palais du Viceroi, qui eſt d'une rare beauté.

Les habitants ſont extrêmement vains & fiers, aimant le faſte dans les parures, & dépenſant beaucoup pour tout ce qui eſt de repréſentation. Il leur eſt défendu de porter des galons d'or & d'argent ſur leurs habits; ils y ſuppléent par une quantité prodigieuſe de colifichets, chaînes, médailles, chapelets, colliers, boucles d'oreille, croix d'or & d'argent, dont ils ſont tous couverts. Dans l'intérieur de leurs maiſons ils brillent par la richeſſe & la ſomptuoſité des meubles. La ſituation de leur ville ne leur permettant pas l'uſage des carroſſes & des chaiſes, ils ſe font porter par leurs Negres dans des hamacs de coton, où ils ſont mollement couchés ſur des carreaux de velours, ayant tout autour d'eux des rideaux de damas, qu'ils ouvrent & qu'ils ferment à leur gré. On voit dans toutes les rues un contraſte habituel de pompe qui éblouit, & de miſere qui révolte. Si l'on eſt frappé du luxe des maîtres, on l'eſt encore davantage du ſort cruel d'une multitude d'eſclaves que l'on excede de fatigues, que l'on aſſomme de coups, que l'on trouve toujours nuds & baignés de ſueur, & dont la vie n'eſt jamais à l'épreuve du caprice & de la mauvaiſe humeur de leurs tyrans.

Tous les vivres ſont ici extrêmement chers, & principalement le poiſſon. Le voiſinage de la mer n'en empêche point la rareté, à cauſe d'une quantité de baleines qui infeſtent cette baie, & qui en écartent tout autre poiſſon. Ces baleines ſont beaucoup plus petites que celles du Groenland. On en prend un très-grand nombre, on les coupe par morceaux, & on en vend la chair au marché à raiſon d'un vingtain la livre. Cette chair reſſemble fort à celle du bœuf, mais le goût n'en eſt pas ſi bon. La culture des terres eſt ici fort négligée, le menu peuple ne s'occupant preſque que du trafic du tabac. Le peu de terrein qui eſt cultivé eſt habituellement en proie à des eſſaims de fourmis, qui dévorent tout, & dont ces gens-là ont la ſtupidité de ne pas ſavoir ſe garantir. Les liqueurs & les vins qu'on y apporte d'Europe ſont preſque toujours gâtés avant d'arriver; de ſorte que le peu qui échappe à la corruption eſt d'un prix exhorbitant.

Après avoir ſéjourné quatre mois à Bahia ſans aucun ſecours de la part des habitants, qui ſembloient s'accorder avec leur Viceroi pour nous faire mourir de faim, nous nous embarquâmes ſur le vaiſſeau le ſaint Tubes, & nous mîmes à la voile pour Lisbonne le onze Septembre, en compagnie d'un vaiſſeau de guerre portugais, & de deux bâtiments venus des Indes orientales. Comme le ſaint Tubes n'étoit pas auſſi bon voilier que les autres, nous les perdîmes de vue le ſecond jour. Nous eſſuyâmes de fort gros temps dans la traverſée; & quoique notre bâtiment fût vieux & très-mal en ordre, il ne nous arriva aucun mauvais accident. Le 23 Novembre nous

nous trouvâmes en latitude 39° 17′ au nord, & en longitude 6° oueſt. Ce jour-là même nous découvrîmes la roche de Liſbonne à ſeize lieues de diſtance. Sur les ſix heures du ſoir il s'éleva un vent orageux qui mit en pieces notre voile d'avant, & qui nous pouſſoit à terre avec grande violence. On crut le vaiſſeau perdu; & tout l'équipage en déſordre abandonna la manœuvre pour ſe jeter à genoux, criant, pleurant, invoquant tous les Saints du Paradis. Il n'y en avoit pas un ſeul qui ſongeât même à courir aux pompes, tandis que l'eau entroit de toutes parts dans le bâtiment.

Cette façon d'agir dans une extrêmité pareille eſt inconnue aux Matelots anglois. Quand le danger preſſe, tout le monde met la main à l'œuvre pour ſauver le vaiſſeau; & s'il arrive qu'on ſe mette à genoux pour prier, ce n'eſt que quand le danger eſt paſſé. Témoins de cette folle inaction de l'équipage, nous nous mîmes à conjurer ces inſenſés de laiſſer là leur dévotion, de courir aux pompes; leur diſant que notre ſalut conſiſtoit à tenir le vaiſſeau au deſſus de l'eau; & que ſi on ne ſe dépêchoit, il alloit couler à fond. Le Capitaine, qui nous entendit, fit ceſſer les prieres; Matelots, Officiers, paſſagers, tout le monde ſe mit aux pompes, & en peu de temps notre vaiſſeau fut rétabli. Le vent changea; & ce fut un grand bonheur, car en moins d'une heure de temps nous étions jetés ſur la côte ſans pouvoir nous en défendre. Notre heureuſe délivrance fut attribuée à l'interceſſion de notre Dame de la bonne mort, & on réſolut qu'auſſi-tôt après notre arrivée à Liſbonne on porteroit en proceſſion à ſon égliſe notre

voile

voile d'avant, accompagnée d'une offrande considérable qui fut levée à l'heure même sur tout l'équipage.

Le 28 Novembre nous entrâmes dans le port de Lisbonne. Le jour suivant tous ceux qui étoient sur le vaisseau allerent processionnellement & pieds nuds à l'église de notre Dame de la bonne mort, quoiqu'il fît très-grand froid, & qu'il y eût un bon mille de chemin à faire. Pour nous, qui en qualité d'Hérétiques, n'étions pas dignes de participer à une si bonne œuvre, nous nous rendîmes tout de suite au comptoir des Anglois. Bulkelei, qui étoit connu des Messieurs du bureau, dit en les abordant, que nous étions trois de ces malheureux Anglois qui avoient fait naufrage sur le vaisseau le Wager; que nous étions arrivés sur un bâtiment du Bresil; & que nous cherchions une occasion de retourner en Angleterre. Ces Messieurs répondirent que notre Lieutenant nous avoit dévancés, qu'il étoit parti par le paquebot, & qu'il avoit parlé de nous d'une maniere qui ne nous étoit point avantageuse. Bulkelei protesta de fausseté contre toutes les accusations dont cet Officier auroit pu nous noircir; ajoutant que s'il y avoit des reproches à faire à quelqu'un, Mr. Beans en méritoit plus que tout autre. En même temps il présenta son journal, où toutes choses étoient exposées avec exactitude & dans un grand détail. Ces Messieurs le lurent avec attention, & il ne leur en fallut pas davantage pour nous rendre leur estime. Nous ne pouvons que nous louer du traitement qu'ils nous ont fait tout le temps que nous avons été à Lisbonne.

Le 20 Décembre nous partîmes pour l'Angleterre ſur le vaiſſeau de Roi le Stirling-Caſtle, & nous arrivâmes à Spithead le 1 Janvier 1743. Le Capitaine ne voulut pas nous permettre d'aller à terre avant d'avoir eu pour cela l'agrément de Noſſeigneurs de l'Amirauté. Au bout de quinze jours vint ordre de leur part de nous mettre en liberté. Nous en profitâmes pour nous rendre tout de ſuite dans le ſein de nos familles, où l'on nous reçut avec les tranſports de joie qu'excite la préſence ineſpérée de gens que l'on aime & que l'on croyoit perdus. De là nous nous réunîmes à Londres, pour rendre compte de notre conduite aux Seigneurs de l'Amirauté. Nous les trouvâmes prévenus contre nous par les rapports infideles de Mr. Beans. Nous leur préſentâmes notre journal, qu'ils eûrent la bonté d'examiner; & la déciſion fut qu'aucun de nous ne toucheroit ſes appointements, & ne ſeroit employé déſormais au ſervice de Sa Majeſté. Cet arrêt rigoureux après tant de maux ſoufferts fut l'effet de l'opinion où l'on eſt dans tout Gouvernement que les fautes contre la ſubordination ne doivent jamais être pardonnées, & que quelque abus que l'on faſſe de l'autorité, il n'eſt point de raiſon qui autoriſe à en ſecouer le joug.

On doit ſe ſouvenir qu'il eſt dit dans la relation précédente qu'on fut contraint par la violence des vents d'abandonner ſur un rivage inconnu ſept ou huit de ceux qui avoient eu l'intrépidité de ſe mettre à la nage pour aller chercher de l'eau & des vivres, dont on avoit le beſoin le plus preſſant. Un de ces malheureux abandonnés a donné le détail ſuivant de leurs triſtes avetures.

SECONDE PARTIE.

JAMAIS consternation ne fut égale à la nôtre, lorsqu'après avoir espéré en vain que notre bâtiment s'approcheroit pour nous prendre, nous le vîmes tout-à-coup mettre à la voile, & peu de temps après disparoître. Nous venions de recevoir un tonneau rempli de petits ustensiles, d'armes à feu & de munitions, avec une lettre où l'on nous disoit que le bâtiment ne pouvoit rester plus long-temps près du rivage sans courir les plus grands risques, & que leur propre sûreté obligeoit nos gens d'alarguer en mer. Nous crûmes d'abord que ce n'étoit qu'en attendant un temps plus favorable. Nous fûmes quelques jours à supposer tous les accidents capables de leur servir d'excuse, & de nous faire illusion. Mais enfin le temps s'étant remis au beau, sans que nous vissions rien paroître sur cette grande étendue de mer vers laquelle nous portions incessamment d'avides regards, nous comprîmes que toute espérance étoit perdue. Accablés d'un abandon si barbare, le premier mouvement de notre chagrin nous porta à éclater en reproches amers contre nos compagnons cruels, qui dans la vue de s'épargner l'incommodité du nombre, nous laissoient exposés au plus affreux de tous les sorts. Du moins nous n'imaginions aucun autre motif qui eût pu les engager à nous faire une trahison pareille, après que nous avions eu le courage de nous sacrifier pour leur conservation. Nous nous trouvions

ſeuls dans un pays déſert & ſauvage, ſur une côte où les vaiſſeaux n'abordent jamais. Le lieu le plus voiſin d'où il pût nous venir du ſecours étoit Buenos-aïrès, ville ennemie & éloignée de plus de cent lieues. Nos corps épuiſés de fatigues & de ſouffrances, nous rendoient impoſſibles les efforts néceſſaires pour nous tirer d'une ſituation ſi déſeſpérée.

Après bien des réflexions ſur notre malheureux état, nous prîmes le parti de nous cantonner ſur le rivage en attendant que nous euſſions rétabli nos forces par la nourriture & le repos. Nous étions huit en tout, Gni Broadwater, Samuel Cooper, Benjamin Smith, John Duck, Joſ. Clinch, John Andrews, John Aller, & moi. Nous choisîmes pour notre retraite un terrein creux qui étoit fort près de la mer, où nous demeurâmes environ un mois n'ayant pour tout couvert que le Ciel. Une ſource que nous découvrîmes au voiſinage nous fournit l'eau néceſſaire; les veaux marins qui abondent ſur cette plage furent notre unique aliment; quelques taillis peu éloignés faciliterent nos proviſions de bois. Nous vécûmes dans une aiſance qui en ſoulageant les maux du paſſé, ne diminuoit point nos inquiétudes pour l'avenir. L'unique objet de nos deſirs étoit de pouvoir nous rendre à Buenos-aïrès; & quoique nous n'euſſions à eſpérer de la part des Eſpagnols que le ſort ordinaire de leurs priſonniers, nous nous eſtimions heureux de pouvoir acheter à ce prix notre délivrance.

Au bout d'un mois nous nous ſentîmes aſſez refaits & aſſez forts pour entreprendre le voyage. Nous commençâmes par

nous assurer une bonne provision de veau marin desséché. De la peau de ces animaux nous nous fîmes chacun un havresac pour porter nos vivres. Leurs vessies nous servirent de bouteilles pour y mettre notre eau. Nous prîmes nos fusils & nos munitions, & nous partîmes. Comme il n'y avoit aucune route tracée, dans la crainte de nous égarer, nous nous déterminâmes à suivre toujours les bords de la mer, nous persuadant que de la sorte nous ne pouvions manquer d'aboutir enfin à l'embouchure de la riviere de la Plata.

C'étoit environ la mi-Février, c'est-à-dire le temps de l'année le plus chaud dans ces climats. La sécheresse étoit extrême & le soleil brûlant. Nous fîmes vingt lieues les deux premiers jours sans rencontrer une goutte d'eau. A mesure que nous avancions, notre provision d'eau se consommoit; & nous la trouvâmes enfin si diminuée, que, toute réflexion faite, nous prîmes le parti de revenir sur nos pas, & d'attendre dans notre premiere retraite que les pluies survenues pussent nous faire espérer de trouver de l'eau en chemin.

Revenus à notre premier gîte après sept ou huit jours de marche pénible & inutile, nous songeâmes à nous y établir un peu plus commodément, à cause du long séjour que nous prévîmes que nous serions obligés d'y faire. Nous travaillâmes à nous arranger une cabane qui pût nous mettre à l'abri des injures de l'air. Nous l'appuyâmes contre un rocher près de la mer, & nous en fîmes un logement assez passable pour gens qui depuis long-temps n'avoient pas été à couvert. Nous fûmes ainsi l'espace de trois mois à nous nourrir de

veau marin & d'un autre animal qu'on nomme armadille. La seule diversité de nos mets consistoit en algue marine, que nous mangions en guise de pain.

Les veaux marins de ces cantons different en grandeur & en figure de ceux que j'ai vus ailleurs. Les mâles sont de la grosseur ordinaire d'un bon veau; ils ont le cou fort velu, & leur tête a beaucoup de ressemblance avec celle du lion. Les femelles ressemblent aussi à des lionnes quand on les voit en face, & elles ont le poil ras par tout le corps. Les uns & les autres sont marqués de différentes couleurs. Ils ont quatre pieds, dont les extrêmités se terminent en nageoires. Leur corps va en diminuant depuis les épaules jusqu'à la queue, comme c'est l'ordinaire des poissons. Le grand plaisir de ces amphibies est de venir se coucher & s'endormir sur le rivage. Notre maniere de les prendre étoit bien simple. Nous nous mettions entre eux & la mer pour leur couper la retraite, & nous les assommions ensuite à coups de pierre. Nous en avons tué qui avoient jusqu'à quatorze pieds de long; mais communément ils n'en ont pas plus de huit. La chair des jeunes veaux est aussi blanche que celle de l'agneau, & le goût en est fort bon. L'armadille est un animal gros comme un cochon de lait. Il a le corps renfermé dans une écaille épaisse qui lui couvre le dos, les côtés & le ventre. Il n'y a d'ouverture à cette cuirasse que pour la tête & les quatre jambes, qu'il alonge en dehors lorsqu'il veut marcher, & qu'il retire bien vîte au dedans dès qu'il sent le moindre danger. Demeurant alors immobile comme la tortue, on a beau le rouler &

le frapper, il ne donne aucun ſigne de mouvement. Sa tête eſt petite, & il a le nez comme celui d'un hériſſon. Ses pieds ſont armés de griffes aſſez fortes pour creuſer la terre, où il ſe tapit à la maniere des lapins. Sa chair eſt un excellent manger, & approche fort pour le goût de celle de la tortue.

Il ne nous arriva rien de particulier durant ces trois mois. Nous paſſions notre temps ſans incommodité, & auſſi gaiement qu'il étoit poſſible de le faire dans une ſituation comme la nôtre. Nous eûmes beau chercher quelques traces d'habitants; nous n'en pûmes découvrir aucune à pluſieurs milles à la ronde. Il n'y avoit pas moyen de fixer notre demeure dans un lieu ſi ſéparé du commerce des hommes. Nous n'oſions nous riſquer à pénétrer dans l'intérieur du pays, où le moindre de nos dangers eût été de ne pouvoir retrouver le chemin de notre cabane. Nous nous enhardîmes donc à tenter une ſeconde fois le voyage de Buenos-aïrès. Nous fîmes bonne proviſion de veau marin, d'armadille & d'eau douce; & nous nous mîmes en route vers la fin de Mai. Le troiſieme jour qui ſuivit notre départ, nous fûmes aſſaillis d'un orage violent accompagné de grands coups de tonnerre, qui dura toute la nuit. Il nous fallut eſſuyer en raſe campagne la pluie qui tomboit ſur nous par torrents. Nous n'avions pour tout vêtement qu'une méchante jaquette de peau de veau marin; de ſorte que trempés juſqu'aux os, nous étions tranſis & demi-morts de froid. Nos proviſions étoient déjà bien avancées, & nous n'avions encore rien rencontré qui pût nous donner eſpérance de les renouveller au beſoin. Dans cet embarras, nous délibérâmes ſi

nous irions plus avant. Il s'en fallut peu que cette délibération ne troublât l'intelligence parfaite qui avoit régné jusques-là parmi nous. Nos ſentiments furent diviſés. Les uns vouloient à toute force aller en avant, quoi qu'il en pût arriver. Les autres oppoſoient que le grand éloignement où nous étions encore de l'embouchure du fleuve, joint au défaut de vivres, nous ôtoit toute eſpérance de réuſſir. La conteſtation devint ſi vive que nous fûmes ſur le point de nous ſéparer. A la fin, l'intérêt que nous avions tous à demeurer unis l'emporta. Les plus téméraires ſe rendirent à l'opinion des plus prudents; & nous revînmes à notre ancien quartier.

Dès que nous y eûmes pris un peu de repos, nous nous accordâmes à faire entre nous un réglement capable d'obvier à toute ſorte de diſputes. Notre principal objet devoit être d'aſſurer notre ſubſiſtance. Nous nous partageâmes pour aller tour-à-tour à la recherche des vivres. Il fut décidé que quatre y iroient un jour, & les quatre autres le lendemain; & nous nous promîmes avec ſerment de ne nous jamais quitter, à moins que nous n'y fuſſions contraints par une force majeure.

Nous avions tué une ſi grande quantité de veaux marins qu'ils commençoient à devenir plus rares; & nous nous en étions nourris ſi long-temps que nous commencions nous-mêmes à nous en dégoûter. Le deſir de varier nos mets nous engagea à chaſſer de côté & d'autre dans la campagne. Nous rencontrâmes diverſes troupes de chiens ſauvages; mais il ne

nous

nous fut jamais possible de les approcher d'assez près pour en tuer aucun. Nous attrapâmes seulement quelques uns de leurs petits que nous mangeâmes avec délices. Nous vîmes aussi quelques cerfs ; mais ils avoient le pied trop léger pour que nous pussions les atteindre. Un jour en rodant çà & là nous apperçûmes une ventrée de jeunes chiens, qui dès qu'ils nous virent allerent se cacher dans des trous comme font les lapins. Nous les poursuivîmes, & à force de fouiller dans le sable, nous les trouvâmes. Cette découverte nous détermina à nous réunir tous pour aller fureter dans tous les terriers que nous avions remarqués aux environs. Nous vînmes à bout de faire capture de treize jeunes chiens, que nous emportâmes dans notre cabane, à dessein de les apprivoiser s'il étoit possible. Nous les nourrissions avec du bouillon de veau marin, y mêlant quelquefois de la viande hachée de cet animal. Avec le temps ils devinrent aussi dociles que des épagneuls anglois, & nous rendirent de très-grands services. Chacun de nous avoit sa petite meute. Ces chiens chassoient à merveille ; ils nous tuoient souvent des armadilles ; & même une fois ils nous forcerent un cerf.

Dans une de nos chasses nous fîmes rencontre d'un troupeau de cochons sauvages. Nos chiens se mirent à leurs trousses, & saisirent deux jeunes pourceaux. Nous courûmes à eux afin de les avoir en vie : heureusement ils étoient mâle & femelle, ce qui nous détermina à les garder pour les élever & avoir de leur race. Nous tuâmes aussi un des vieux cochons, ce qui nous procura plusieurs excellents repas. Nos petits cochons réussi-

rent fort bien, & furent apprivoisés en peu de temps. Ils nous accompagnoient à la chasse avec nos chiens; & la nuit chiens & cochons, tout se retiroit sous le même toît dans notre cabane.

Toutes ces commodités rendoient notre situation actuelle assez supportable. Les approches de l'hiver, dont la rigueur commençoit à se faire sentir, nous firent songer à rendre notre cabane plus propre qu'elle n'étoit à nous mettre à l'abri des mauvais temps. Nous l'avions construite d'abord de légers branchages, qui n'étoient rien moins qu'impénétrables au grand froid. Nous cherchâmes les bois les plus forts pour nous remparer d'une maniere plus avantageuse; & six de nos gens furent choisis pour assembler & mettre en œuvre ces matériaux, tandis que les deux autres alloient à la quête des vivres. Nous aurions eu besoin aussi de nous précautionner par d'abondantes provisions, contre la difficulté de trouver des subsistances durant la mauvaise saison; mais faute de sel il nous étoit impossible de conserver nos viandes. Si du moins nous avions eu assez de soleil pour les dessécher; mais les pluies étoient devenues si fréquentes que nous ne voyions briller cet astre que rarement & par intervalles fort courts.

Lorsque notre cabane fut en état, nous en célébrâmes l'achevement par un bon souper qui nous mena fort tard. Nous nous couchâmes qu'il étoit minuit. Deux heures après il s'éleva un orage si furieux, qu'une partie du rocher contre lequel notre cabane étoit appuyée se détacha & fondit sur nous. Réveillés en sursaut par l'effroyable fracas de sa chûte, nous

crûmes que nous allions tous être écrafés. Heureufement aucun de nous ne fe trouva bleffé, & notre cabane feule en fut abymée. Nous nous tirâmes comme nous pûmes de fes ruines pour paffer le refte de la nuit dans les horreurs, appréhendant fans ceffe un fecond accident plus funefte que le premier. Lorfque le jour parut, nous vîmes que le mal étoit moindre que notre imagination ne nous l'avoit repréfenté dans l'effroi des ténebres. Nous profitâmes du retour du beau temps pour aller chercher le bois néceffaire à la réparation de notre cabane.

Nous n'avions à nous tous qu'une feule hache. Tandis qu'un s'en fervoit pour couper, les autres affembloient les pieces & faifoient les charges. Comme nous étions occupés à ce travail, nous apperçûmes Jof. Clinch qui fortoit du bois hors d'haleine criant de toutes fes forces : „ Seigneur, ayez pitié „ de nous, il y a ici un tigre monftrueux. „ Cette parole nous caufa une grande frayeur. Nous n'avions point apporté nos armes, n'ayant aucun lieu de nous attendre à une fi fâcheufe rencontre. Nous nous mîmes donc tous à fuir de concert. Lorfque nous fûmes à une certaine diftance, nous nous retournâmes, & nous vîmes le tigre qui venoit droit à nous. Nous nous avifâmes de frapper des mains & de faire grand bruit pour l'épouvanter. Ce ftratagême nous réuffit : le tigre s'arrêta nous regardant fixément & d'un air étonné. Nous ne favions s'il falloit fuir ou refter : la crainte prévalut, & nous nous en vînmes à toutes jambes à notre cabane. Alors nous étant armés de nos fufils, nous allâmes à la rencontre du ti-

gre ; mais il avoit pris la fuite, & toutes nos diligences ne purent nous le faire découvrir. Nous nous contentâmes donc de charger notre bois, & de venir réparer notre cabane.

Environ trois ſemaines après étant à la chaſſe nous apperçûmes un lion couché auprès d'un terrier de chats ſauvages, où il nous parut guetter ſa proie. Nous nous ſerrâmes de fort près les uns les autres ayant nos fuſils en état de faire feu. Quand nous fûmes à portée, Clinch tira & manqua ſon coup. Le lion en fut ſi peu épouvanté qu'il ne changea pas même de ſituation. Mais un ſecond coup de fuſil qui ſuivit de près le premier adreſſa ſi juſte, que la balle bleſſa le lion à l'épaule & le fit tomber à la renverſe. Nous courûmes auſſi-tôt pour l'achever ; & nous l'aſſommâmes avec les os d'un cheval mort que nous trouvâmes auprès. Nous l'emportâmes dans notre cabane. Nous voulûmes apprêter ſon cœur & une partie de ſes côtes ; mais cette viande nous parut fade & inſipide.

Depuis quelque temps il ne ſe paſſoit point de jour que nous ne fiſſions rencontre de quelqu'un de ces dangereux animaux. Jour & nuit nous étions en danger d'en être dévorés. Les fréquentes alarmes qu'ils nous donnoient nous rendirent ce ſéjour ſi inſupportable, que nous reprîmes notre premier deſſein de gagner Buenos-aïrès à quelque prix que ce fût. Nous commençâmes par nous faire des ſouliers & des capotes de peau de veau marin ; enſuite nous ſongeâmes à faire des proviſions qui puſſent nous ſuffire pour le voyage, quand même il devroit durer un mois. Pour cela nous nous ſépa-

râmes en deux bandes ; quatre furent chargés de faire une grande chasse dans la circonférence de notre habitation, quatre autres d'aller sur le rivage attaquer les veaux marins. Je fus du nombre des derniers avec Cooper, Andrews & Duck. Nous ne portâmes point nos armes, parce que, comme je l'ai déjà dit, les veaux marins ne nous dépensoient point de poudre, & nous ne faisions que les assommer à coups de pierre. Il nous fallut toute la journée pour en tuer trois.

Comme nous revenions sur la brune, étant à une portée de fusil de notre cabane, nous vîmes nos chiens fort occupés autour de je ne sais quoi. J'avançai sans y faire beaucoup d'attention, imaginant que ces chiens étoient après quelque charogne. Arrivé dans notre cabane, quel fut mon saisissement de voir qu'on avoit tout pillé & emporté ! Je revins en grande hâte à mes camarades, qui s'étoient arrêtés auprès de nos chiens. Quand ils me virent courir : „ qu'y a-t-il donc ? „ me crierent-ils. Je leur répondis que notre cabane étoit renversée, & qu'on avoit tout enlevé. „ Hélas ! me dirent-ils, voi„ ci quelque chose de bien plus cruel, deux de nos camara„ des égorgés, le pauvre Broadwater & le pauvre Smith. „ Ce spectacle me parut affreux : l'un d'eux avoit la gorge coupée, & l'autre un coup de poignard dans le sein. Ils étoient encore tout chauds, ce qui nous fit juger que leurs meurtriers n'étoient pas loin. Craignant pour nous-mêmes un pareil sort, nous fîmes un tour vers notre cabane pour examiner les choses de plus près ; nous ne trouvâmes ni poudre, ni balles, ni mousquets ; tout jusqu'à nos moindres ustensiles avoit

été emporté; & il ne nous restoit pas même de quoi faire du feu. Il est aisé de comprendre notre douleur & notre embarras. C'étoit pour nous un égal péril de rester dans un lieu si fatal, ou de nous hazarder d'aller plus loin. Nous voulûmes d'abord aller passer la nuit ailleurs ; mais la difficulté de trouver du couvert nous obligea de rester dans notre infortunée cabane, au risque de tout ce qui en pourroit arriver.

Nous passâmes cette cruelle nuit dans la terreur & les alarmes. Dès qu'il fut jour notre premier soin fut de chercher nos deux autres camarades Jos. Clinch & John Aller; mais nous n'avons jamais pu savoir ce qu'ils étoient devenus. Nous doutâmes quelque temps si cet horrible désastre n'auroit point été l'effet d'une querelle survenue entre eux ; mais en considérant les blessures des morts, dont l'un avoit le cou coupé, & l'autre un coup de poignard, il nous fut aisé de nous convaincre que ce meurtre avoit été commis par des étrangers, puisqu'aucun de nous n'avoit ni poignard ni sabre, & que nous n'avions pas même de couteau. Nous conjecturâmes que des Indiens étoient venus à notre habitation, qu'ils avoient massacré ceux qui avoient voulu faire résistance, & emmené les autres prisonniers. Nous fûmes surpris seulement de ne trouver aucun Indien tué ni blessé; car il n'étoit pas à présumer que nos gens ayant des armes, n'eussent pas vendu chérement leur vie. Nous creusâmes avec nos mains une fosse de deux pieds de profondeur, & nous y enterrâmes ces pauvres corps, après les avoir tendrement arrosés de nos larmes.

Il ne nous étoit rien arrivé de si affreux depuis que nous

habitions ce malheureux pays. Il me feroit impossible d'exprimer toute l'horreur dont nous fûmes saisis, ayant perdu quatre de nos camarades sans savoir comment, nous voyant nous-mêmes sans armes, sans ustensiles, sans feu; en danger de tomber chaque jour entre les mains des meurtriers, ou de mourir bientôt de faim & de misere. Un changement si déplorable dans notre situation fut pour nous un nouveau motif de quitter au plutôt cette funeste contrée. A l'instant nous nous mîmes à déchirer par morceaux la chair toute crue de nos veaux marins, nous en remplîmes nos havresacs, & avec nos vessies pleines d'eau nous partîmes, menant avec nous nos deux cochons & tous nos chiens.

Notre dessein étoit de côtoyer toujours la mer, pour ne pas manquer l'embouchure de la riviere de la Plata; & une fois que nous y serions parvenus, nous nous proposions de suivre les bords du fleuve, jusqu'à ce que nous eussions rencontré quelque habitation. Ce plan très-beau en apparence trouva dans l'exécution des difficultés insurmontables. Tout le long de cette côte regnent des dunes de sable fort élevées qui rendent le chemin très-pénible. Nous marchâmes dix jours avant de trouver la fin de ces sables incommodes. Nous fîmes pourtant diverses rencontres qui ne nous furent pas indifférentes. Outre les coquillages dont ces bords sont assez bien fournis, & l'eau douce qui étoit restée en divers endroits après les pluies, nous trouvions souvent du poisson mort sur la côte; de maniere que les viandes crues ne nous manquerent pas, & que nous en eûmes de quoi régaler nos cochons & nos chiens.

Après dix jours de marche, nous aboutîmes enfin à l'embouchure d'une riviere que nous crûmes être celle qui faisoit l'objet de toutes nos espérances. Mais quand nous voulûmes remonter le long de ces bords, nous rencontrâmes une multitude de ruisseaux bourbeux qui nous barroient le passage. Nous en traversâmes quelques uns à la nage; ils étoient tous bordés de haies épaisses qu'il nous falloit franchir, & qui étoient un repaire de cousins qui fondoient sur nous par milliers, & dont nous faillîmes à être dévorés. Nous fîmes des efforts incroyables pour passer outre. Nous fatigâmes extrêmement une journée entiere sans avancer; nous étions sur un terrein marécageux où nous enfoncions quelquefois jusqu'aux épaules; & nous eûmes toutes les peines du monde de nous en tirer. Les obstacles se multiplierent à un point, que quoiqu'il nous fût infiniment douloureux de reculer, lorsque nous nous croyions au terme de toutes nos peines, notre plus court parti fut de rebrousser chemin, & de nous rendre à notre ancien quartier.

Tant de tentatives infructueuses nous firent renoncer pour toujours au projet d'aller à Buenos-aïrès par terre. Revenus à notre cabane nous n'osions plus nous écarter comme auparavant, n'ayant point d'armes pour nous défendre. Nos deux cochons nous nourrirent durant quinze jours. Nous fûmes obligés ensuite de tuer quelques uns de nos fideles chiens. Nous trouvâmes aux environs de notre cabane un cheval mort, dont nous mangions de temps en temps quelque morceau pour varier nos mets. Nous fûmes ainsi trois mois à ne vivre que

de

de viande crue : notre ſanté en fut beaucoup altérée ; mais cela valoit encore mieux que de mourir de faim.

De temps en temps nous nous hazardions à nous écarter un peu pour chercher des vivres moins mauvais ; & nous étions quelquefois aſſez heureux pour rapporter quelques armadilles, qui étoient pour nous un grand régal. Un jour que nous parcourions le pays, nous apperçûmes le tronc d'un gros arbre renverſé. Il nous vint en penſée qu'avec quelques peaux de veau marin & de cheval ſauvage, il ne nous ſeroit pas impoſſible d'en faire un canot qui pourroit nous conduire par mer juſqu'à Buenos-aïrès. Il nous falloit des outils, & nous n'en avions aucun. John Duck ſe reſſouvint que onze mois auparavant à notre premier voyage il avoit laiſſé ſon fuſil par les chemins attendu qu'il étoit en trop mauvais état pour en faire uſage. Nous jugeâmes que ſi nous pouvions retrouver ce fuſil, nous viendrions bien à bout d'en faire une eſpece de hache qui nous aideroit à conſtruire notre canot. Sur quoi nous partîmes ſans différer, & nous eûmes le bonheur de trouver le fuſil à vingt lieues de là. A notre retour nous prîmes le canon de ce fuſil que nous applanîmes à force de frapper deſſus avec des pierres. Nous le coupâmes enſuite par moitié dans ſa longueur. Nous réuſsîmes à donner un tranchant à l'une des moitiés à force de la frotter contre un rocher. La culaſſe nous ſervit à faire un manche tant bien que mal ; & nous agençâmes le tout de maniere à pouvoir nous en ſervir.

La Providence ne nous laiſſa pas le temps de tirer parti d'un outil ſi méchant. Un ſoir que j'étois reſté ſeul au logis,

mes trois camarades étant allés à la quête des provisions, quand je vis le moment de leur retour approcher, je voulus aller à leur rencontre. A peine eus-je fait quelques pas que j'apperçus une douzaine de chevaux qui venoient à moi au grand galop. Je m'arrêtai, & à mesure qu'ils approchoient, je reconnus à la couleur & à l'habillement des cavaliers qui les montoient que c'étoient des Indiens. Il n'y avoit plus moyen de fuir, & je me crus mort. Je repris mes sens un instant pour me disposer à attendre ma destinée avec toute la fermeté dont j'étois capable. Je me présentai aux Indiens, & me jetant à genoux je leur demandai humblement la vie. Dans le même moment j'entendis une voix qui me cria : „ Ne craignez „ rien, Isaac, nous sommes tous ici. „ C'étoient mes trois camarades, que les Indiens menoient en croupe. Je laisse à imaginer la douce impression que cette parole fit sur mon cœur. Je vis bien que puisque les autres n'avoient point eu de mal, je n'avois pas beaucoup à craindre.

Les Indiens mirent pied à terre. Une partie alla visiter notre cabane, les autres resterent auprès de nous le sabre haut en disposition de nous ôter la vie, à la moindre mine que nous aurions fait de leur résister. Lorsqu'ils eurent tout examiné, ils pousserent trois cris épouvantables, nous firent monter en croupe, & nous emmenerent à quelques milles de là sur les bords de la mer, où ils joignirent une douzaine d'autres Indiens, avec quatre cents chevaux dont ils avoient fait capture à la chasse. Nous fûmes traités fort humainement par tous ces Patagons. Ils tuerent un cheval, allumerent du feu,

& en firent rôtir une partie dont ils nous régalerent. Ce mets parut délicieux à gens comme nous réduits depuis plus de trois mois à ne vivre que de viande crue. Ils nous firent aussi présent de quelques vieux morceaux d'étoffe pour nous couvrir; car nous étions tout nus. J'appris alors de mes camarades le risque que j'avois couru d'être laissé tout seul. Ils me dirent que lorsqu'ils avoient été rencontrés par les Indiens, ceux-ci vouloient les emmener tout de suite à leur rendez-vous; & qu'ils avoient eu beaucoup de peine à leur faire comprendre par signes que j'étois resté dans une cabane peu éloignée; ce qui détermina les Indiens à venir m'enlever avec les trois autres. Je me félicitai beaucoup du bonheur qui m'avoit fait prendre prisonnier avec eux, ne pouvant rien m'arriver de pis que d'échapper à cet esclavage.

Le lendemain nous décampâmes pour nous enfoncer dans l'intérieur des terres, chassant devant nous cette grande troupe de chevaux. Nous marchâmes dix-neuf jours tirant vers le sud-ouest avant d'arriver au second rendez-vous, qui, à vue de pays, étoit éloigné du premier aux environs de quatre-vingt lieues. Nous nous arrêtâmes dans une vallée entre deux hautes montagnes, où il y avoit d'excellents pâturages pour les chevaux, & diverses petites rivieres; mais presque point de bois, excepté quelques taillis clairs & peu étendus. Il y avoit dans cette vallée une douzaine de cabanes occupées par un autre parti d'Indiens, qui y avoient leurs femmes & leurs enfants. Ces bonnes gens parurent dans une admiration singuliere de voir des hommes blancs. Nous étions les premiers

qu'ils euſſent vus de leur vie; encore après tant de diſgraces n'avions-nous pas le teint bien frais. Nous ſéjournâmes un mois dans ce hameau; & nous y fûmes vendus & achetés je ne ſais combien de fois. Une paire d'éperons, un baſſin de cuivre, quelques plumes d'autruche, & autres bagatelles ſemblables, voilà à quel prix on nous mettoit. Quelquefois on nous jouoit, ou bien on nous tiroit au ſort, de maniere que nous changions de maître pluſieurs fois en un même jour.

Pendant ce temps-là différents partis d'Indiens vinrent nous joindre, de retour des courſes diverſes pour leſquelles ils avoient été détachés. Chaque parti amenoit les chevaux dont il avoit fait capture. Le chef ou Cacique les examinoit & les marquoit. Le nombre des chevaux pris monta à plus de quinze cents; & la plupart n'étoient pas inférieurs aux chevaux d'Europe de la meilleure race. Tout étant arrangé pour le départ, nos Indiens employerent un jour entier à ſe régaler; après quoi nous nous mîmes en chemin tous enſemble avec nos 1500 chevaux, pour nous rendre à la ville principale où leur Roi fait ſa réſidence. Nous employâmes quatre mois à faire ce voyage. Ces Indiens ont une maniere de voyager fort avantageuſe. Ils portent avec eux leurs cabanes, & tous les uſtenſiles du ménage. Ces cabanes ſont faciles à porter, ne conſiſtant qu'en quelques piquets, dont une partie ſe met debout, & le reſte en travers de l'un à l'autre, & le tout eſt couvert de peaux de cheval: de ſorte que ces cabanes ſont tout auſſi commodes que nos tentes pour le tranſport, & qu'elles mettent bien plus à l'abri de la pluie & du froid.

Nous marchions le jour & nous campions la nuit. La chair de cheval étoit notre unique nourriture. Les uns la mangeoient toute crue, les autres la faisoient griller ou rôtir. L'eau ne nous manqua jamais, nos Indiens étant parfaitement au fait de tous les petits ruisseaux qui sont sur la route, & qu'un étranger auroit beaucoup de peine à trouver. Je jugeai par la longueur du chemin que la ville principale n'étoit pas à moins de quatre cents lieues de notre ancien quartier. Quand nous fûmes sur le point d'y arriver, les maîtres à qui nous étions échus par le dernier achat se détournerent pour nous emmener tout de suite chez eux, dans une bourgade qui étoit à quatre-vingt lieues par delà. Cette résolution de leur part nous causa un extrême chagrin, nous voyant condamnés à errer avec ces barbares dans un pays perdu, d'où il ne nous seroit plus possible d'avoir aucune communication avec l'Europe. Heureusement pour nous les autres Indiens qui entrerent dans la ville, donnerent avis de la capture qu'on avoit faite de quatre hommes blancs. Le Roi, qui en fut instruit, dépêcha aussi-tôt un parti de gens à cheval avec ordre de courir après nous à toute bride, & de nous revendiquer comme lui appartenants.

Nous fûmes donc conduits dans cette capitale qu'on nous avoit tant vantée. Nous trouvâmes qu'elle consistoit en une trentaine de cabanes semblables à toutes les autres, c'est-à-dire petites, basses, & de forme irréguliere; éloignées entre elles de trois pieds au plus, & n'ayant pour toute séparation qu'une petite palissade à hauteur d'appui, dont chacune

étoit environnée. Le moment vint de comparoître devant Sa Majefté patagone. Nous fûmes introduits dans fa cabane, qui ne valoit pas mieux que les autres. Nous trouvâmes ce Monarque affis négligemment fur la fimple terre, ayant d'un côté un javelot, de l'autre un arc & des fleches. Toute fa parure confiftoit en un tablier d'étoffe qu'il avoit pendu à la ceinture, & un bonnet de plumes d'autruche qui lui fervoit de diadême. Cet extérieur convenoit très-bien à la puiffance d'un Prince qui domine fur de fi vaftes Etats, & qui commande à fi peu de fujets; car dans cette grande étendue de pays il faut faire cent lieues avant de rencontrer une habitation de dix ou douze Patagons, & les habitants de la capitale ne vont pas au delà de quatre-vingt. Cela ne nous empêcha pas de rendre nos hommages à leur Roi fort refpectueufement. Il les reçut avec affez de dignité tenant à la bouche une longue pipe faite de rofeau. Il nous entretint en mauvais efpagnol. Les Indiens de ce canton parlent tous un peu cette langue, parce que quoiqu'ils foient grands ennemis des Efpagnols, lorfqu'ils font en paix avec eux, ils vont trafiquer à Buenos-aïrès. Nous favions nous-mêmes fuffifamment d'efpagnol pour nous faire entendre: il nous fut donc facile de répondre aux diverfes queftions que nous fit le Roi des Patagons.

Il nous demanda de quel pays nous étions, & par quel hafard nous étions venus dans ces contrées. Nous lui dîmes que nous étions Anglois; que nous avions fait naufrage dans la mer du Sud fur un vaiffeau deftiné à combattre les Efpagnols nos ennemis; que nous avions été abandonnés au nombre de

huit dans un lieu déſert du continent ; qu'un ſoir revenant de la chaſſe nous avions trouvé deux de nos camarades égorgés, deux autres enlevés, notre cabane abattue & pillée ; & que nous ſoupçonnions que le mal avoit été fait par quelqu'un de ſes ſujets. Le Prince avant de nous répondre fit appeller trois ou quatre de ſes gens, avec leſquels il s'entretint fort ſérieuſement dans ſa langue naturelle ; après quoi il nous aſſura avec bonté qu'il feroit faire une exacte recherche parmi tous les partis d'Indiens qui avoient été en courſe de ce côté-là, afin de découvrir ceux qui nous avoient cauſé le dommage dont nous nous plaignions, & de les obliger à réparer le tort qu'ils nous avoient fait.

Il nous demanda enſuite ſi dans notre pays les hommes étoient de grande taille ; nous l'aſſurâmes fort qu'oui. Il nous témoigna qu'il apprenoit avec une extrême joie que nous étions ennemis des Eſpagnols. Il parla avec une grande vivacité de reſſentiment contre les entrepriſes de cette nation, diſant qu'elle leur avoit enlevé leur pays contre toute ſorte de droit. Pour rendre ſa réception plus honnête, il commanda que l'on tuât un cheval, & qu'on en apprêtât la chair pour nous régaler. Il eut même la complaiſance de nous loger la premiere nuit dans ſa propre cabane, en attendant qu'on nous en eût conſtruit une, ce qui fut exécuté le lendemain.

Nous demeurâmes huit mois dans cette prétendue ville. Nous y eſſuyâmes un hiver fort rude, ayant eu ſouvent juſqu'à ſix pieds de neige. Notre ſervice ſe bornoit à aller chercher l'eau & le bois, & à écorcher les chevaux que l'on tuoit.

Quoique nous fussions sur le pied d'esclaves, on nous traitoit avec beaucoup de douceur ; & jamais il ne fut permis à personne de nous faire insulte.

Le pays qu'habitent ces Indiens, & tout le continent des Patagons, abondent en pâturages & en chevaux. Le mouton y est assez commun, & il y a du gibier de toute espece; mais un goût de préférence pour la chair de cheval leur fait négliger tout le reste. Le cheval est presque l'unique viande dont ils usent dans leurs repas. Le climat est extrêmement sain; & si la terre étoit cultivée, il y a toute apparence qu'elle produiroit d'aussi bons fruits que par-tout ailleurs. Il y a beaucoup de bois; cependant peu ou presque point de bois de charpente; tout se réduit à des taillis qui viennent naturellement sur les hauteurs & en divers endroits des vallées. Près de la mer on ne voit qu'une côte sablonneuse & un pays fort nu.

Les Patagons, au moins ceux que nous avons vus, sont grands & bien faits; ils ont communément de cinq à six pieds de haut; leur teint est de couleur olivâtre ; ils ont le nez & les yeux petits. Leur naturel est fort doux; & ils vivent entre eux avec beaucoup d'union & de charité. Quoiqu'ils aient ce qu'ils nomment un Roi, ce Roi n'a pas plus de prérogatives qu'un chef ou Cacique ordinaire. Rien à l'extérieur qui le distingue, si ce n'est le tablier qu'il porte à la ceinture, & que les autres n'ont pas. Ses sujets sont avec lui comme avec leur égal; & il vit avec eux sans faste & sans cérémonie. Il est vrai qu'on lui rend une obéissance prompte lorsqu'il commande,

mande, & qu'il eſt exempt de toute eſpece de travail. Nous n'avons jamais remarqué qu'il ait fait punir perſonne, ſans doute parce qu'il n'en avoit pas l'occaſion; ne s'étant élevé aucune diſpute de conſéquence durant tout le temps que nous avons demeuré parmi eux.

Dans leurs feſtins ils ſont un peu ſujets à prendre querelle enſemble. Pour en prévenir les ſuites, leurs femmes ont grand ſoin dans ces occaſions de cacher leurs coutelas & toutes leurs armes. Dans ces feſtins le Roi eſt confondu avec ſes ſujets; & quand l'ivreſſe eſt de la partie, ils en viennent aux mains avec lui comme avec un autre. Ils font leur boiſſon d'une eſpece de fruit qui croît ſur des ronces, & qui reſſemble aſſez à nos framboiſes pour la couleur & pour le goût. Ils en cueillent une certaine quantité; enſuite ils font un creux en terre de quatre pieds en quarré; ils garniſſent le fond & les côtés de peaux de cheval; ils jettent leur fruit dans ce creux, & verſent de l'eau par deſſus; ils remuent fortement cette matiere avec de gros bâtons, & la laiſſent fermenter deux fois vingt-quatre heures. La liqueur étant ainſi préparée, ils viennent la pipe à la bouche ſe ranger pêle-mêle hommes & femmes à l'entour de ce creux. Ils boivent tant que la liqueur dure en chantant à leur façon, c'eſt-à-dire, en criaillant & hurlant; car il eſt difficile de rien imaginer d'auſſi rude & d'auſſi déſagréable que leur chant. Si l'ivreſſe les gagne, pour l'ordinaire on ſe bat; mais il n'y a jamais de ſang répandu; & tout eſt oublié dès que l'ivreſſe eſt paſſée.

Ces Indiens n'ont proprement aucune demeure fixe. Lorſque

leurs chevaux ont consommé les pâturages d'un canton, ils transportent leurs cabanes & leurs effets dans un autre. Cette transmigration s'exécute fort lestement, & se fait plusieurs fois dans l'année. Leurs habitations sont dispersées dans une grande étendue de pays. Chaque bourgade est composée d'un très-petit nombre de cabanes; la ville où réside leur Roi est toujours la plus nombreuse, quoiqu'elle soit bien inférieure à nos plus médiocres villages. Ils ont quelque foible notion de la Divinité. Ils rendent une façon de culte à la lune & au soleil. Le jour de la nouvelle lune est chez eux un jour de solemnité. Ce jour-là ils s'assemblent en corps, & font une espece de procession autour de leurs cabanes. Celui qui marche à la tête porte un cerceau garni de sonnettes de cuivre & de plumes d'autruche. Il fait pirouetter de temps en temps ce cerceau; & à ce signal toute la troupe pousse de grands cris. Cette cérémonie dure environ une demi-heure.

On fait usage du même cerceau auprès des mourants, & voici ce qui se pratique en pareil cas. On fait tendre un morceau d'étoffe blanche vis-à-vis le malade; ensuite un de ses plus proches parents prend le cerceau & vient lui faire sa visite. Après quelques minutes de conversation, il sort, & fait plusieurs fois le tour de la cabane, en agitant le cerceau, & en prononçant diverses paroles sur différents tons. Lorsque le malade est mort, on l'ensevelit bien vîte dans une peau de cheval avec tous les effets qui lui appartenoient, arcs, fleches, &c. on le porte tout de suite à quelque distance de l'habitation; & on le jette dans une fosse toute ronde qu'on

a creusée exprès, & que l'on comble aussi-tôt. S'ils mettent peu d'appareil à leurs obseques, ils ont un deuil des plus séveres & des plus gênants. Tous les parents, tous les amis du mort sont obligés de le garder durant trois mois. Pendant tout ce temps-là ils doivent rester seuls, & ne parler absolument à qui que ce soit. On a soin de leur envoyer leur nourriture, afin qu'aucun besoin ne les mette dans le cas d'interrompre leur retraite. Tous ces peuples ont la superstition de craindre les spectres & les revenants, & dès-lors ils sont sujets à en voir beaucoup. Pas un d'eux n'oseroit sortir de nuit sans être accompagné. Souvent la peur leur fait faire des extravagances qui sont fort incommodes pour leurs voisins. Une nuit entre autres nous entendîmes tout-à-coup un grand tapage comme de plusieurs tambours à la fois. Nous crûmes nous autres Anglois que c'étoit quelque ennemi qui venoit nous attaquer; point du tout, c'étoient deux ou trois de nos bons Indiens qui occupés de l'idée du revenant frappoient à grands coups sur les peaux de cheval dont leur cabane étoit entourée, pour chasser loin d'eux cet esprit importun qui les fatiguoit.

La polygamie est inconnue chez les Patagons : ils n'ont qu'une femme, & vivent avec elle en grande amitié. Lorsqu'une femme est en couche, l'entrée de sa cabane est interdite à tout le monde; & personne n'oseroit en approcher, jusqu'à ce que la femme sorte elle-même portant son enfant dans ses bras. Aussi-tôt on enveloppe l'enfant avec une peau de mouton; on le couche sur une espece de civiere dont le fond est garni de la même peau; on lui lie les bras & les jambes

avec des courroies contre le bois de la civiere, afin qu'il ne puisse pas tomber; on suspend cette machine par les quatre coins, & on lui donne un balancement qui facilite le sommeil de l'enfant. Il faut que cette maniere d'emmaillotter ait des avantages; car il est inoui qu'on trouve parmi eux un homme contrefait. Le seul défaut qu'on leur remarque, c'est d'avoir tous le derriere de la tête fort plat; & il ne peut venir que de cet usage de tenir les enfants couchés sur le dos sans autre oreiller que le bois de la civiere.

Les femmes à la suite de leurs couches ne prennent que deux ou trois heures de repos; après quoi elles vont à l'ouvrage comme à l'ordinaire. Tous les matins elles menent leurs enfants à la riviere, & les y plongent tout nus, quelque temps qu'il fasse. Cette pratique leur endurcit la peau, & les rend si insensibles au froid, que dans le plus fort de l'hiver ils courent tout nus sur la neige & la glace. Tous ces Indiens, hommes & femmes, portent des colliers & des bracelets de grain garnis de grelots. Ils ont un ornement semblable au bas de la jambe, immédiatement au dessus du coudepied. Les femmes outre cela entrelassent dans leurs cheveux, qu'elles ont fort longs, des colifichets de même espece, qui leur donnent assez bonne grace. Ils achetent ces bagatelles des Espagnols lorsqu'ils sont en paix avec eux, & ils leur donnent en échange leurs pelleteries.

Les Patagons vont en course tous les printemps, & emploient tout l'été à chasser & à prendre des chevaux sauvages. Lorsque cet heureux temps fut venu, nous fîmes les plus vives instan-

ces pour obtenir qu'il nous fût permis de ſuivre les chaſſeurs. On eut d'abord quelque peine à nous accorder notre demande, ſous prétexte que nous devions être envoyés plus loin dans l'intérieur des terres. Nous nous adreſſâmes au Roi, & nous lui dîmes que les Anglois ne manquoient pas d'amis à Buenos-aïrès ; & que ſi l'on vouloit nous y conduire, il y auroit gens qui ſe feroient un plaiſir de nous racheter à quelque prix qu'on voulût nous mettre. Ce diſcours ne lui déplut pas, & il nous répondit que nous ſerions contents. Il fut donc décidé que nous partirions avec un parti d'Indiens qui devoient aller vers la côte orientale à cent milles au ſud de Buenos-aïrès. Le ſeul John Duck, qui pour ſon malheur avoit le teint trop indien, n'eut pas la liberté de nous ſuivre ; ayant été vendu à un maître qui l'emmena bien avant dans le pays, où vraiſemblablement il finira ſes jours.

Notre voyage fut long. Les dix ou douze premiers jours nous ne vécûmes que des chevaux que nous avions menés de ſurplus pour notre ſubſiſtance, n'ayant rencontré aucun cheval ſauvage ſur notre route ; mais bientôt après ces animaux ſe montrerent à nous par troupes, & la chaſſe commença. L'adreſſe des Indiens pour attraper ces chevaux eſt tout-à-fait ſurprenante. Ils s'y prennent de deux manieres différentes, que nous avons vu employées l'une après l'autre avec beaucoup de ſuccès. Ils excellent tous à bien manier un cheval. Quand ils veulent donc ſe rendre maîtres des chevaux ſauvages, voici leur premier ſtratagême. Ils courent après eux portant une longue courroie dont ils tiennent un bout de

la main gauche ; ils font un nœud coulant à l'autre bout qu'ils tiennent de la main droite. Lorſque le cavalier eſt parvenu à une juſte portée de l'animal qu'il veut ſaiſir, il lui jette le nœud coulant par deſſus la tête, & il eſt rare qu'il manque ſon coup. Leur ſeconde maniere eſt celle-ci. Ils ont une longue courroie aux deux bouts de laquelle ils attachent fortement une balle de fer du poids de deux livres ; ils tiennent l'une des balles dans la main, & font tourner l'autre très-rapidement comme on feroit avec une fronde. Ils s'approchent ainſi de la bête qu'ils veulent prendre, & lui lancent leur courroie aux jambes. Le poids de la balle fait que la courroie s'entortille fortement. En même temps le cavalier part d'un autre côté tenant avec force l'autre bout de la courroie dans la main. La bête qui a les jambes embarraſſées culbute : auſſi-tôt un autre Indien apoſté tout exprès, vient fondre ſur le cheval abattu ; il lui paſſe le licou & il l'arrête. Ces chevaux ſauvages deviennent familiers en très-peu de temps. Les Indiens ſont auſſi fort adroits à tuer des oiſeaux au vol, en lançant contre eux des balles de fer à une prodigieuſe hauteur. On les forme à tous ces exercices dès leur plus bas âge : ceux qui s'y diſtinguent ſont les plus eſtimés ; & ceux qui n'y réuſſiſſent pas ſont mépriſés comme des mal-adroits.

Lorſque nous fûmes à cent milles de Buenos-aïrès, nous ſuppliâmes notre Cacique de faire partir un de ſes gens pour avertir le Gouverneur qu'ils avoient avec eux trois priſonniers anglois, & pour lui propoſer de les racheter. L'exprès fut dépêché, & à ſon retour il rapporta une veſte galonnée d'or

que le Gouverneur lui avoit donnée pour garant de la fidélité avec laquelle il avoit promis de traiter de notre rançon. Nous eûmes ordre de nous tenir prêts à partir pour le lendemain, & le Cacique nous signifia qu'il nous conduiroit lui-même. Notre joie fut grande. Enfin nous allions revoir des hommes de même espece que nous ; & nous sentions naître dans le fond de nos cœurs une vraie espérance de parvenir quelque jour dans le sein de notre chere patrie. Dès que nous fûmes arrivés à Buenos-airès, on nous mena chez le Gouverneur, qui satisfit sur le champ le Cacique indien en lui payant la rançon convenue, & en y ajoutant quelques bagatelles à l'usage de ces bonnes gens. Le Cacique nous dit un adieu rempli d'amitié ; & nous lui fîmes nos sinceres remerciments de la maniere douce, charitable, généreuse, dont il en avoit usé envers nous : car on ne pouvoit rien ajouter au bon traitement que nous en avions reçu ; & il s'en fallut bien que les Espagnols dont nous devînmes les prisonniers nous donnassent les mêmes sujets de nous louer d'eux.

Le Gouverneur après nous avoir fait rendre un compte exact de nos aventures, nous laissa libres sur notre parole. Nous apprîmes que nous étions redevables de notre délivrance à Mr. Grey, Président du bureau anglois de l'Assiento, qui avoit vivement sollicité pour qu'on nous tirât des mains des Indiens ; jusques-là qu'il s'offrit à nous racheter à ses dépens. Ce service est trop considérable pour que nous ne lui en fassions pas tout l'honneur qu'il mérite. Le Gouverneur nous manda diverses fois pour nous presser de nous faire Catholi-

ques, & d'entrer au ſervice du Roi d'Eſpagne. Il nous fit à ce ſujet les offres les plus ſéduiſantes ; mais notre réponſe fut toujours que nous étions Proteſtants & Anglois, & que nous eſpérions mourir de même. Quand il vit que nous étions inébranlables, il nous envoya priſonniers de guerre à bord du vaiſſeau l'Aſie, qui étoit alors à Monte Vedio, ville bâtie ſur le bord du fleuve, à trente lieues de là. Ce vaiſſeau ètoit celui de l'Amiral Pizarro, qui après avoir fait tous ſes efforts pour doubler le cap Horne dans l'intention de nous prévenir avec ſon eſcadre dans la mer du Sud, avoit été repouſſé en arriere par la tempête, & contraint de venir ſe réfugier à Rio-de-la-Plata, où il étoit arrivé en très-mauvais état, ayant perdu plus de la moitié de ſon équipage.

La ville de Buenos-aïrès, que nous fûmes obligés de quitter, eſt aſſez grande, & elle eſt remplie de Marchands. Il eſt difficile de comprendre comment ils peuvent s'y ſoutenir; le commerce de cette ville étant borné aux colonies portugaiſes qui ſont dans le voiſinage; encore ce commerce eſt-il réputé de contrebande, & on ne peut le faire que de nuit. C'eſt ici que coule la fameuſe riviere de la Plata, l'une des plus grandes de l'univers; elle a à Buenos-aïrès quinze bonnes lieues de largeur. Le climat de cette ville eſt fort ſain; les vents, les orages & les tonnerres y ſont fort fréquents, & y cauſent quelquefois beaucoup de dommage. Tous les grains d'Europe dégénerent ici au bout de deux ans, & les arbres n'y profitent jamais en groſſeur.

Nous trouvâmes à Monte Vedio treize autres priſonniers anglois

glois auxquels on nous joignit, & avec lesquels nous passâmes plus d'un an entier à bord du vaisseau l'Asie. Pendant tout ce temps-là nous fûmes traités comme de vrais esclaves. Tous les matins il nous falloit balayer le tillac de proue en pouppe, & faire ensuite toute la besogne qui n'est propre que des valets & des goujats. Lorsque notre ouvrage étoit fait, on nous confinoit entre les ponts avec une sentinelle pour nous garder. Excédés de travail, on nous mesuroit la nourriture avec une épargne qui augmentoit l'épuisement de nos forces. Nous souffrîmes long-temps nos maux avec patience; mais enfin nous n'y pûmes plus tenir, & nous fîmes entre nous le complot de nous sauver, dût-il nous en coûter la vie. Nous choisîmes le temps d'une nuit fort sombre, afin de pouvoir tromper plus aisément la vigilance de notre sentinelle. Notre projet étoit de nous jeter à l'eau l'un après l'autre, dans l'espérance que lorsque nous aurions pris terre, nous pourrions parvenir à quelque habitation portugaise au nord de la riviere.

Je fus le premier à me jeter à l'eau, & j'arrivai à terre moi deuxieme. Les autres furent découverts & arrêtés au moment qu'ils alloient nous suivre; & aussi-tôt on tira un coup de canon pour avertir de nous courre sus. Nous marchâmes jusqu'à deux heures après minuit. J'étois tout nu, & mon camarade n'avoit que sa chemise; cependant il faisoit une gelée très-forte, & nous faillîmes à mourir de froid. Les forces nous manquant pour aller plus loin, nous nous cachâmes dans des joncs pour être un peu plus à l'abri. A la pointe du jour nous vîmes arriver des gens à cheval qui nous

S

cherchoient : il ne leur fut pas difficile de nous arrêter ; car nous avions le corps si engourdi, qu'il nous eût été impossible de mettre un pied l'un devant l'autre. Ils nous firent mettre en croupe, & nous ramenerent à Monte Vedio, où l'on nous condamna à avoir les fers aux pieds & au cou quatre heures par jour durant trois semaines.

Quelque temps après nous eûmes la satisfaction de voir arriver Mr. Campbell, Officier de Marine du second rang, qui avoit fait naufrage avec nous, & qui étoit resté auprès du Capitaine Cheap. Lorsque nous nous fûmes livrés suffisamment à la surprise & à la joie de cette agréable rencontre après une si longue séparation, nous nous entretînmes de nos aventures réciproques. Je lui détaillai toute la suite de nos malheurs ; je le priai de nous exposer avec le même détail tout ce qui lui étoit arrivé depuis que nous l'avions perdu de vue; & il nous satisfit en ces termes.

Vous savez qu'à votre départ de l'isle le Wager je m'embarquai sur la berge, feignant de vouloir faire route avec vous vers le détroit de Magellan. Cependant mon intention avoit toujours été de demeurer inséparablement uni au Capitaine Cheap, autant par zele pour sa personne que par attachement à mon devoir. Je ne me mis dans la berge que dans l'espérance de vous débaucher quelques uns de nos gens, & de lui ramener la berge elle-même ; voyant bien qu'avec le seul esquif que vous lui aviez laissé, il ne pourroit jamais entreprendre la route du Nord, comme il y étoit résolu. J'eus le bonheur de faire entrer dans mes vues neuf de nos

gens ; on nous confia la berge en nous chargeant d'aller reprendre de la toile dont on avoit besoin pour réparer les voiles de la grande barque. Nous menâmes la berge à l'isle le Wager, bien déterminés à ne plus vous aller rejoindre. Le Capitaine nous reçut avec toute la joie possible ; & nous régala du peu de provisions que vous lui aviez laissé. Nous avions tous nos effets à bord du Speedwel ; & nous aurions bien voulu les retirer, avec notre part des vivres ; mais vous devez vous souvenir que nous fîmes notre possible pour les ravoir, & que vous eûtes la dureté de nous renvoyer sans vouloir nous céder la moindre chose ni des effets qui nous appartenoient, ni des vivres que nous pouvions prétendre. Le Capitaine, à qui nous rendîmes compte de cette inhumanité, nous dit : „ Messieurs, puisqu'il n'y a point de remede, je parta„ gerai avec vous le peu de provisions & d'effets qu'ils „ m'ont laissé. „ Il fit ce partage sur le champ, & j'en eus pour ma part trois chemises & deux vestes.

Nous trouvant abandonnés dans notre isle malheureuse, sans espérance d'aucun secours humain, nous ne désespérâmes point de notre délivrance. Il falloit d'abord nous assurer des vivres ; & toute notre occupation les premiers jours fut de ramasser des coquillages pour épargner les petites provisions que nous avions en réserve. Nous étions douze en tout ; peu de temps après notre nombre s'augmenta jusqu'à vingt, parce que nous voulûmes bien prendre pitié de sept ou huit de nos gens qui avoient été abandonnés sur une côte voisine pour leur conduite criminelle. Le Capitaine consentit à

les recevoir, eſpérant d'en tirer ſervice; car quoique dans notre ſituation le nombre des bouches pût nous être à charge, la multitude des bras nous étoit encore plus néceſſaire.

Nos deux petits bâtiments, la berge & l'eſquif, avoient grand beſoin de réparation. Nous les tirâmes ſur le rivage, & nous devînmes tous Artiſans & Charpentiers. Le Capitaine lui-même, qui depuis le naufrage n'avoit preſque pas bougé de ſa tente, ſe montra un des plus actifs. Il alloit chercher l'eau & le bois, & tandis que nos travailleurs étoient à l'ouvrage, il allumoit le feu & faiſoit la cuiſine de ſon mieux. Pendant tout le mois de Novembre le temps fut ſi mauvais que nous ne pouvions plus avoir ni poiſſon, ni coquillages. Les proviſions du Capitaine furent bientôt conſommées; & nous n'eûmes alors pour toute nourriture que de l'algue marine fricaſſée dans du ſuif de chandelle que nous ramaſſions le long du rivage, & qui y étoit venu à flot du vaiſſeau échoué. Cette affreuſe diſette, qui dura très-longtemps, nous affoiblit au point que nous n'avions plus la force de marcher. Un canot d'Indiens parut ſur ces entrefaites; mais il ne nous apporta pas de grands ſecours; nous n'eûmes d'eux que quelques chiens ſauvages dont nous fîmes un bon repas. Si le temps l'avoit permis, ces Indiens nous auroient pêché des moules & tué des veaux marins; mais la mer étoit dans une agitation qui leur ôtoit les moyens de nous rendre d'auſſi bons ſervices. Ils ne demeurerent qu'un jour avec nous, & nous fûmes un mois entier ſans les revoir.

Durant tout ce temps-là nous nous vîmes dans la plus effroyable misere. Notre unique ressource étoit d'aller à la chasse des oiseaux de mer : il nous arrivoit quelquefois d'en tuer ; mais c'étoit bien peu de chose pour soulager la faim qui nous dévoroit. Le Capitaine avoit mis en réserve une petite quantité de farine ; ressource qu'il nous ménageoit sagement pour le voyage que nous méditions de faire, & durant lequel il étoit naturel de supposer que nous serions exposés plus d'une fois à manquer de tout. Trois de nos gens mourant de faim découvrirent cette réserve de farine, & ils ne purent résister à la tentation d'en enlever une partie. Ce vol fut connu à quelques traces blanches que l'on apperçut dans la tente de ces misérables. La fureur contre eux fut générale : le Capitaine les fit mettre aux arrêts sur le champ ; & comme ils ne firent pas difficulté d'avouer leur crime, on les condamna à six cents coups de fouet, & à être transportés dans une isle voisine, où on les abandonneroit. Un des coupables se sauva, & la sentence fut exécutée à l'égard des deux autres avec la derniere rigueur.

La difficulté d'avoir des vivres devenant plus grande de jour en jour, nous essayâmes de faire un tour au vaisseau échoué, pour voir si nous n'y trouverions pas quelque reste de provision. Cette pensée nous réussit ; car nous eûmes le bonheur d'en tirer trois tonnes de bœuf salé, qui nous aiderent à vivre jusqu'à notre départ. Nous faisions frire de l'algue marine dans la graisse du bœuf, & ce composé nous tenoit lieu de pain. Il croît dans cette isle une espece de

pourpier ſauvage que nous faiſions bouillir avec notre viande; & cela nous faiſoit un potage qui n'étoit pas déſagréable. Malheureuſement ce pourpier eſt purgatif, & il fit ſur nous des effets ſi fâcheux que nous fûmes obligés d'en abandonner l'uſage.

Toute ſorte de motifs nous preſſoient de ſortir promptement de l'iſle le Wager pour tâcher de nous approcher de quelque terre habitée. Auſſi-tôt que nos deux petits bâtiments furent en état, nous les lançâmes à l'eau. MM. Cheap, Byron & le Chirurgien ſe mirent dans la berge avec huit rameurs; nous nous embarquâmes Mr. Hamilton & moi avec quatre rameurs ſur l'eſquif. A peine eûmes-nous fait quelques lieues en mer, que le vent commença à ſouffler avec violence; en peu de temps la mer devint ſi groſſe, & les flots furent ſi exaltés, que la crainte de couler à fond nous obligea de jeter le peu de meubles & de proviſions que nous avions à bord. Nous n'en vînmes à cette extrêmité qu'avec la plus amere douleur; mais l'idée d'une mort inévitable nous fit paſſer par deſſus toutes les raiſons que nous avions de ſauver au moins quelques vivres. Il ne nous reſtoit donc plus de reſſource que dans notre confiance en Dieu. Nous voguions au haſard ſur une mer furieuſe, abandonnés à la merci des vents, prêts à être ſurpris par la nuit, ſans ſavoir où nous étions. Pour détourner les vagues qui entroient continuellement dans notre eſquif, nous fûmes contraints Mr. Hamilton & moi de nous poſter le dos tourné contre la pouppe, nous efforçant de repouſſer l'eau qui nous ſubmergeoit. Le vent continuoit à nous pouſſer

vers la côte, sans qu'il nous fût possible de nous soutenir contre son impétuosité. Nous n'attendions que le moment de nous briser contre quelque rocher ; & chacun de nous se préparoit à la mort de son mieux, lorsque nous apperçûmes un passage entre les rochers : nous l'enfilâmes avec courage, quoiqu'il fût si étroit que nous avions peine à y faire agir nos rames ; & dès que nous eûmes passé ce défilé, nous trouvâmes un bassin d'une eau très-calme. La berge, que nous avions perdu de vue, entra dans le même défilé peu de temps après nous ; & cette rencontre nous causa une joie qui ne peut être comprise que par ceux qui ont éprouvé des situations approchantes de la nôtre.

Nous cherchâmes un endroit propre à débarquer : nous eûmes bien de la peine à trouver un coin de terre accessible, cet enfoncement étant environné de toutes parts de rochers hauts & perpendiculaires. Après bien des recherches nous découvrîmes un petit espace de terrein plus uni que le reste, où nous passâmes la nuit couchés sur la pierre dure, & n'ayant pour tout couvert que le ciel. Nous regrettions alors beaucoup cette malheureuse isle le Wager que nous avions quittée avec tant d'empressement, quoiqu'elle n'eût jamais eu pour nous des incommodités pareilles à celles que nous éprouvions sur ces rochers arides. Il y eut la nuit une gelée si forte qu'à notre réveil nous étions presque morts de froid. Cela ne nous empêcha pas de nous remettre en mer dès le grand matin. La mer agitée & le vent contraire nous obligerent de ramer fort & ferme toute la journée. Vers le soir nous enfilâmes entre

plusieurs isles pour aller à terre, & nous y mettre à couvert. Nous n'avions rien mangé depuis la veille; nous ne trouvâmes pour toute nourriture que quelques plantes marines, que nous dévorâmes sans apprêt. Nous étions sur un terrein humide & marécageux; la pluie tomboit sur nous avec une abondance extraordinaire : nous tirâmes à terre la grande voile de la berge pour nous garantir. La pluie ne discontinua pas de toute la nuit; nous eûmes beau allumer des feux, il ne nous fut jamais possible de nous sécher. Le lendemain, malgré la pluie, nous nous dispersâmes tous pour aller chercher du bois, de l'eau & des vivres. Nous fûmes assez heureux pour tuer quelques oies sauvages, qui nous nourrirent durant les trois jours que nous fûmes obligés de rester dans ces marais, le mauvais temps nous ôtant la liberté de nous remettre en mer.

Lorsque nous partîmes de cette baie marécageuse, nous eûmes le vent assez favorable. Nous employâmes toute une journée à côtoyer des isles & à doubler des caps; la nuit nous relâchâmes dans un enfoncement, où nous fûmes très-à l'abri; mais nous n'y trouvâmes quoi que ce soit à manger. La seule chose qui intéressa notre attention fut un certain bois rouge qui quoique verd brûle aussi-bien que le bois le plus sec. Nous en fîmes de grands & bons feux, pour nous dédommager par là, quoique foiblement, du jeûne forcé que nous étions obligés de faire.

Le lendemain nous fûmes favorisés d'un vent frais qui nous conduisit en peu de temps vers une isle fort élevée, & qui n'est

n'eſt ſéparée du continent que par un paſſage aſſez étroit. Nous prîmes terre à cette iſle, où heureuſement nous trouvâmes différentes ſortes de gibier qui nous procurerent un très-bon ſouper, dont nous avions le plus grand beſoin. Nos lits ne furent pas commodes, nous nous étendîmes ſur le rivage qui eſt extrêmement pierreux, & nous dormîmes comme nous pûmes. A notre réveil nous vîmes le temps fort ſerein, nous apperçûmes vers le nord dans un grand éloignement une iſle dont le terrein eſt fort plat. Nous nous perſuadâmes que ce devoit être l'iſle de Nueſtra Segnora del ſoccorro, à 45° de latitude ſud; parce que, ſelon notre eſtime, nous nous jugions à 40 lieues au nord de l'iſle le Wager : de ſorte que nous ne doutâmes point que le plus pénible de notre voyage ne fût déjà paſſé.

Sur cette perſuaſion nous avançâmes avec courage vers cette iſle fortunée. Mais nous reconnûmes bientôt notre erreur; car après avoir fait courſe quelque temps entre le continent & la pointe de terre que nous prenions pour une iſle, nous nous trouvâmes au fond d'une large baie; & nous fûmes obligés de revenir ſur nos pas pour doubler la pointe de terre. La nuit nous ſurprit avant que nous euſſions pu la dépaſſer. Nous nous arrêtâmes dans un enfoncement où l'eau étoit aſſez tranquille. Mr. Hamilton prit terre, & tua une oie ſauvage que nous mangeâmes enſemble dans notre eſquif. Ceux de la berge furent très-piqués de ce que nous ne leur faiſions point offre de partager avec eux cette oie. Ils en marquerent leur reſſentiment le jour d'après, en partant ſans nous

dire mot. Comme nous les vîmes en mer, nous fîmes force de rames pour les suivre. Toute cette journée fut très-laborieuse pour les uns & les autres, le vent étant violent & accompagné de pluie. Nous fûmes obligés de passer la nuit reposés sur nos rames dans une baie sablonneuse, où nous trouvâmes quelques coquillages & de l'algue marine.

Le jour suivant étoit à notre compte le jour de Noël 1742. Nous levâmes l'ancre dès le matin, & le temps étant assez calme, nous fîmes route à la rame vers une pointe de terre qui étoit à 8 ou 9 lieues. Lorsque nous en fûmes assez près, le Capitaine me donna ordre d'aller reconnoître quelque endroit propre au mouillage. Je m'approchai pour cela du rivage, & je découvris bientôt une belle baie sablonneuse, que je crus très-propre au débarquement. Mais comme nous voulions y entrer, un brisant d'eau jeta notre esquif à terre, & nous fûmes très-long-temps avant de pouvoir le relancer à l'eau. Ceux de la berge qui avoient sur le cœur l'oie que nous avions mangée, loin de venir à notre secours, allerent plus au nord relâcher dans une autre baie. Cette dureté de leur part nous fit appréhender toutes les suites d'une séparation qui auroit mis le comble à tous nos maux. Nous nous hâtâmes de remettre à flot notre esquif. Nous en vînmes à bout en nous mettant dans l'eau pour le soulever à force de bras. Nous eûmes beaucoup de peine à le vuider, car le reflux l'avoit presque entiérement rempli. Enfin nous étant remis en mer, nous allâmes rejoindre la berge. Nous n'avions pas même d'eau pour boire, ni aucun linge pour nous sécher. Nous demandâmes qu'on

nous donnât un peu d'eau; on eut la cruauté de nous en refuser : & comme le vent étoit trop violent pour nous permettre d'en aller chercher ailleurs, nous fûmes condamnés à passer la nuit auprès de la berge tremblants de froid, & mourants de faim & de soif.

Le lendemain nous levâmes l'ancre de concert par un temps très-mauvais. Nous ne fîmes que côtoyer le rivage à la rame cherchant des vivres de toutes parts, mais en vain. Ne pouvant avancer, nous revînmes au premier endroit où nous avions couché la nuit précédente; & à force de chercher nous trouvâmes des coquillages & quelques plantes marines, qui firent notre souper. Nous avions un cap à doubler qui se divise en trois pointes; nous essayâmes plusieurs jours de suite de le dépasser; mais le vent contraire nous traversa de telle sorte, qu'après bien des efforts nous fûmes toujours obligés de revenir au même endroit, où nous fûmes retenus ainsi fort long-temps. Durant ce séjour forcé chacun de nous s'industria à trouver des vivres. Nous fîmes rencontre de plusieurs veaux marins & de quantité de moules. Ce retour de bonne chere nous consola un peu de la persévérance du mauvais temps.

Un jour que nous étions dispersés à terre de côté & d'autre, la marée plus forte qu'à l'ordinaire poussa des vagues si violentes contre nos bâtiments accrochés à leurs harpons, qu'elles remplirent l'esquif & le coulerent à fond : de deux hommes qui étoient restés dessus l'un se noya, & l'autre se sauva avec peine à la nage. La perte de l'esquif nous jeta dans le plus grand embarras. La berge étoit trop petite pour nous

contenir tous. Il fut décidé que l'on laisseroit à terre quatre de nos Mariniers, & on choisit ceux qui rendoient le moins de service dans le bâtiment. On leur laissa des armes & quelques munitions pour se tirer d'affaire comme ils pourroient. Nous étions tous pénétrés de douleur d'être obligés d'en venir là ; mais il n'y avoit pas moyen de faire autrement. Nous abandonnâmes donc ces misérables, qui soutinrent leur infortune avec assez de constance, & qui en nous voyant partir, crierent par trois fois : Vive le Roi.

Il ne nous restoit plus qu'à doubler le cap qui nous avoit déjà donné tant de peine; nous comptions ensuite nous trouver bien près de la côte du Chili. Nous essayâmes ; mais le vent nous fut si contraire & nous donna une marée si forte, qu'il fallut renoncer encore à l'espérance de doubler le cap, & revenir à notre baie, où nous fûmes obligés de reposer toute la nuit sur nos rames, n'osant aller à terre, parce que les flots y brisoient avec tant de violence, que c'eût été nous exposer à une perte inévitable.

Il y avoit déjà plus de six semaines que nous avions quitté l'isle le Wager. Nous étions sans vivres & sans habits ; il ne me restoit à moi en particulier qu'une vieille chemise, une paire de culottes, une veste & un chapeau, & je n'avois ni bas ni souliers. Les difficultés qui ne cessoient de s'opposer au dessein que nous avions de doubler le cap, déterminerent plusieurs de nos gens à proposer qu'on retournât à l'isle le Wager. Le long séjour que nous avions fait dans cette isle nous la faisoit regarder à tous comme une seconde patrie ; &

les incommodités que nous avions souffertes depuis notre départ, nous persuadoient que nous serions moins mal dans cette isle que par-tout ailleurs. D'abord il fut question d'abandonner la berge & de faire le voyage par terre. Un peu plus de réflexion nous fit comprendre que nous ne viendrions jamais à bout de nous frayer un chemin praticable à travers les bois & les marais dont cette côte est remplie. Nous nous décidâmes enfin à retourner par mer à l'isle le Wager, sans autre espérance que d'y finir nos malheureux jours. Dès que nous eûmes pris cette résolution, nous songeâmes aux misérables que nous avions abandonnés. Nous jugeâmes qu'il valoit autant les emmener avec nous pour périr tous ensemble. Nous nous mîmes à les chercher; mais nous ne pûmes jamais trouver autre chose qu'un de leurs fusils & quelque munition, ce qui nous donna lieu de croire que vraisemblablement ils étoient morts de misere. N'ayant plus d'espérance de les revoir, nous travaillâmes à faire bonne provision de veau marin pour la route. Nous tuâmes entre autres une femelle qui étoit sur le point de mettre bas. Je mangeai du foie de cet animal, ce qui me causa une fievre ardente qui fit peler mon corps depuis les pieds jusqu'à la tête.

Nous partîmes pour l'isle le Wager vers la fin de Janvier 1742. Le vent & la pluie nous incommoderent beaucoup les trois premiers jours. Il nous fallut tenir la mer n'ayant pour toute nourriture que notre veau marin, qui commençoit à se pourrir. Nous débarquâmes le quatrieme jour sur une côte fort difficile. J'étois encore bien malade; je voulus pourtant aller à

terre. La foiblesse de mes jambes étoit si grande, qu'un faux-pas que je fis me précipita d'une roche sur une autre, & de là dans la mer, où je faillis me noyer, tant je fus étourdi de ma chûte. De là en continuant notre route nous essuyâmes des tempêtes presque continuelles. Plus d'une fois nous nous crûmes au moment de périr, le vent nous poussant avec impétuosité sur le rivage, où les brisants de la marée se précipitoient avec un terrible fracas. Nous arrivâmes enfin à une des isles où nous avions déjà pris terre. Nous comptions y trouver des coquillages en abondance; mais il y en avoit si peu, que je fus obligé de manger un vieux morceau de cuir de veau marin dont je m'étois fait des souliers. Ma faim étoit si extrême que je trouvai ce mets excellent. Nous trouvâmes dans cette isle un canot d'Indiens qui avoit été abandonné; nous le jugeâmes propre à suppléer à la perte de notre esquif. Nous l'attachâmes en partant à la pouppe de notre berge; & après un trajet de mer assez court que nous fîmes à la rame, nous découvrîmes l'isle le Wager, & nous entrâmes peu de temps après dans la baie de Cheap.

Nous étions tous bien affamés, n'ayant mangé depuis 3 jours que quelques herbes sauvages. Après avoir amarré notre berge, notre premier soin fut d'aller visiter nos anciennes cabanes. Nous en vîmes une qui étoit soigneusement fermée, & nous la trouvâmes remplie de quantité de fer & autres matériaux enlevés de notre vaisseau échoué. Nous conjecturâmes que depuis notre départ elle avoit été occupée par des Indiens; & comme tous ceux que nous avions vus jusques-là nous avoient paru ignorer l'usage du fer & n'en faire aucun cas, nous ju-

geâmes que ces derniers faisoient quelque trafic avec les Espagnols. En cherchant de côté & d'autre nous découvrîmes une provision de veau marin que ces Indiens avoient cachée dans des buissons. La chair étoit si corrompue que tous autres que nous n'auroient pu seulement en supporter l'odeur. Nous nous la partageâmes aussi-tôt, & nous la mangeâmes de grand appétit.

Les quinze premiers jours nous souffrîmes la plus grande de toutes les disettes, les mauvais temps nous empêchant d'aller pêcher des coquillages; & ne trouvant qu'avec bien de la difficulté quelques méchantes herbes que nous arrachions de dessous les rochers. Quelques pieces de bœuf que nous vîmes flotter sur les eaux furent presque l'unique ressource que la Providence nous envoya. Vers la mi-Février arriverent deux canots d'Indiens. Un de ces gens-là étoit natif de l'isle de Chiloé, & parloit un peu l'espagnol. Nous lui proposâmes de nous conduire à cette isle, en lui promettant pour ses peines de lui laisser à notre arrivée la berge avec tout ce que nous aurions à bord. L'Indien y consentit, & tout de suite nous fîmes selon notre pouvoir des provisions pour ce voyage. La veille de notre départ un de nos Mariniers vola les habits d'un de ses camarades, & se sauva dans les bois. Nous le cherchâmes inutilement, & nous n'avons plus entendu parler de lui. Une querelle plus dangereuse s'éleva entre Mr. Cheap & Mr. Hamilton. Il étoit question de quelque piece de bœuf que ce dernier avoit mangée sans en faire part au Capitaine, qui en fut si irrité qu'il menaça Mr. Hamilton de l'a-

bandonner dans l'isle. Heureusement cette dispute n'eut point de suite, & nous partîmes le 6 Mars 1742.

Au bout de trois jours nous arrivâmes dans une grande baie, où la femme de notre Indien étoit dans sa cabane avec deux enfants. Nous séjournâmes dans cette petite habitation deux fois vingt-quatre heures, après quoi nous nous embarquâmes avec notre guide, sa femme & ses enfants. Nous nous trouvâmes bientôt à l'embouchure d'une riviere qu'il falloit franchir. Nous fatiguâmes depuis huit heures du matin jusqu'à six heures du soir, à vaincre la violence de son courant. Nous étions si exténués par la disette, qu'un de nos gens en mourut dans l'après-midi. Nous sortîmes de cette terrible embouchure presque morts de fatigue & d'inanition; & quand nous fûmes à terre, nous trouvâmes du pourpier sauvage avec quelques moules, dont nous fîmes notre souper.

Dans la journée le Capitaine avoit fait une action qui avoit révolté toute la compagnie. Tandis que nous étions à nous morfondre pour passer la riviere, sans avoir rien à manger, il avoit tiré devant tout le monde un gros morceau de veau marin qu'il avoit mangé de très-bon appétit, sans daigner en offrir la moindre chose à aucun de nous, qui mourions de faim. Le soir j'entendis nos gens qui murmuroient beaucoup de cette indignité, & qui disoient qu'on feroit bien de se délivrer du Capitaine & de l'abandonner. Dès qu'il fut jour notre Indien partit avec sa femme & ses enfants pour nous aller chercher du veau marin. Il nous désigna un endroit

endroit où nous pourrions trouver des coquillages. Nous y fûmes avec notre berge. Dès que nous eûmes mis pied à terre, nous nous dispersâmes pour faire la provision la plus abondante. Aussi-tôt six de nos gens qui s'étoient donnés le mot, rentrerent dans la berge, mirent en mer, & nous ne les avons jamais revus.

Nous restions cinq, y compris le Capitaine, sans armes, sans habits, sans ressource aucune dans un désert qui n'étoit que bois & rocher. Ce moment, la plus terrible époque de notre vie, ne nous annonça d'abord pour l'avenir que l'assemblage de tous les maux. Nous tâchâmes de nous armer de force & de courage pour ne pas succomber au désespoir que nous inspiroit le cruel abandon où nous nous voyions. Au bout de quelque temps nous apperçûmes un bateau en mer. Nous accourûmes sur le rivage faisant des signes avec nos chapeaux. Nous attachâmes un mouchoir au haut d'un long bâton; nous fîmes tant de mouvements que le bateau approcha, mais sans pouvoir prendre terre à cause de la forte marée. Il déclina vers l'ouest, nous le suivîmes, & enfin nous eûmes la consolation de le voir aborder. C'étoit notre Indien & sa femme, qui nous avoient quittés depuis quelques jours pour nous aller chercher des vivres. Ils avoient laissé auprès de nous un jeune Indien que nos gens de la berge avoient emmené avec eux pour leur servir de guide. Ces bonnes gens ne le retrouvant plus, s'imaginerent que nous l'avions tué; & craignant pour eux-mêmes un semblable sort, ils se lamentoient de la maniere la plus touchante. Nous n'oubliâmes rien pour les guérir de

leurs appréhensions, en les assurant fort qu'il n'arriveroit aucun mal à leur camarade, que nos gens ne l'avoient emmené que pour arriver plus sûrement à l'isle de Chiloé; & que nous aurions pour eux toute sorte d'amitié, pourvu qu'ils voulussent nous rendre le même service.

Nos discours & nos protestations, qui avoient l'air de la sincérité, les persuaderent. Ils tirerent leur canot à terre, & nous firent séjourner quinze jours dans cet endroit, en nous annonçant l'arrivée de quelques autres Indiens qui avoient promis de les y venir joindre. Le peu de vivres qu'ils avoient apporté suffisoit à peine à nous empêcher de mourir de faim. La femme, qui étoit une habile plongeuse, alloit de temps en temps nous chercher des coquillages & du poisson dans le fond des eaux. Nous fûmes ainsi nourris très-frugalement jusqu'à l'arrivée des Indiens qu'on nous avoit annoncés. Ils nous apporterent du veau marin; & dans une chasse qu'ils firent le lendemain de leur arrivée, ils tuerent plus de trois cents oiseaux sauvages. Tant que cette provision dura, nous fûmes très-bien nourris; mais il nous fallut acheter cet avantage par la dépendance où nous tenoient nos Indiens, qui étant alors le plus grand nombre, se regardoient comme nos maîtres, & exigeoient de nous une soumission sans réserve.

Ils ont une maniere de pêcher qui est assez particuliere. Ils entrent dans l'eau presque jusqu'aux épaules, & y étendent leurs filets, qui sont fort courts. Ils sont armés chacun d'un bâton dont ils frappent le poisson lorsqu'il saute, & le précipitent ainsi dans leurs filets. Ils ont des chiens dressés

pour aller à l'eau, lesquels à force d'aboyer effraient le poisson & le chassent dans les filets : il y a même de ces chiens qui plongent & qui prennent le poisson dans l'eau. Leur façon d'attraper les veaux marins n'est pas moins singuliere. Ils n'osent les attaquer en face, parce que ces animaux sont fort hardis, & se défendent en désespérés ; mais ils coulent le long du rivage avec leurs canots ; & lorsqu'ils apperçoivent des veaux marins à terre, ils vont les surprendre par derriere, fondent dessus, & les assomment à coups de massue. Ils savent aussi les prendre dans l'eau. Pour cela ils ont une espece de grand sac fait de peau de veau marin, dont l'ouverture est fort large, & se ferme avec une corde dont le bout est fortement attaché sur le rivage. Un Indien entre dans l'eau présentant l'ouverture de ce sac au veau marin ; un autre Indien qui est sur le rivage épouvante l'animal. Celui-ci ne manque point de sauter contre son agresseur ; il tombe dans le sac, qui se ferme aussi-tôt, & il se trouve pris.

Il y a dans ces cantons une très-grande abondance d'oiseaux sauvages, parmi lesquels on distingue une espece d'oie qui ne vole point, mais qui court aussi vîte sur les eaux que les autres volent. Cet oiseau a un duvet très-fin, que les femmes indiennes filent. Elles en font des couvertures qu'elles vendent aux Espagnols. J'en ai vu qui étoient fort belles. Pour prendre ces oiseaux, les Indiens vont la nuit sur le rivage. Ils portent avec eux une écorce d'arbre, qui quand elle est bien seche, brûle comme de la chandelle. Ils en font des

torches qu'ils allument. Les oiſeaux éblouis de cette clarté reſtent immobiles, & ſe laiſſent aſſommer à coups de bâton.

Il y a ici différentes nations d'Indiens. Les uns ſe nomment Patagons, les autres Coucous, & les autres Chonas. Les Coucous ſont ceux avec qui nous avons le plus vécu. Leur naturel eſt aſſez doux, mais leur groſſiéreté eſt extrême. Ils ſont d'une ſaleté à faire horreur. Les poux qui les couvrent ſont pour eux un mets fort délicat. Je vis un jour la femme favorite d'un de ces Indiens (car ils en ont pluſieurs) qui tiroit les poux de la tête d'un de ſes enfants : elle les mettoit à part dans une coquille. Je voulus en ſavoir la raiſon, & j'appris que c'étoit pour en régaler ſon mari. Ils mangent preſque toute leur viande rôtie. Ils l'embrochent à un long bâton, dont la pointe eſt fichée en terre vis-à-vis du feu ; ils tournent continuellement le bâton par l'autre bout. Pour arroſer leur rôti, ils mettent un morceau de graiſſe dans la bouche d'un de leurs enfants qui la mâche ; & à meſure qu'elle ſe fond, il la crache contre la viande. Nous ſupportions ſans peine ces mal-propretés, qui en toute autre circonſtance nous auroient fait mal au cœur : trop heureux d'avoir à ce prix de quoi vivre.

Ces Indiens ſont fort libres dans le commerce des femmes, ne faiſant aucun ſcrupule d'habiter avec leurs ſœurs & leurs propres filles, & d'épouſer la mere & la fille tout enſemble. Je n'ai jamais pu rien comprendre à leur Religion. Ils ont de certaines fêtes qu'ils ſolemniſent d'une maniere étrange. Ils ſe raſſemblent tous dans la plus grande de

leurs cabanes, où ils apprêtent quantité de vivres. Tandis que les uns dépecent les viandes & les font rôtir, les autres chantent, sifflent, & font des cris qui nous épouvantoient avant que nous y fussions accoutumés. Quelques uns tombent dans des convulsions effroyables; dans ces accès de frénésie ils prennent des tisons ardents, & menacent de tout mettre en feu. Tandis qu'ils se démenent en vrais possédés, les autres prennent je ne sais quelle peinture dont ils barbouillent le visage de tous les assistants. Ils nous barbouilloient nous-mêmes sans que nous osassions faire mine de les en empêcher. Il est impossible de décrire toutes les extravagances qu'ils font dans les fureurs de leur enthousiasme. Après que les hommes ont fini, vient le tour des femmes, qui enchérissent sur les folies de leurs maris. Ces accès de fureur ne les prennent ordinairement que lorsqu'ils ont amassé beaucoup de vivres, & les tiennent une semaine entiere; j'ai vu une femme qui fut en convulsion durant quinze jours sans discontinuer. Leurs chansons sont lamentables & lugubres. Leurs cris surpassent tout ce qu'on peut imaginer de plus effrayant.

Ces Indiens sont de moyenne taille. Ils jouissent d'une santé fort constante, & sont extraordinairement robustes. Ils n'enterrent point leurs morts, mais ils les placent sur des échafauds hauts de six pieds, en leur donnant la même attitude que les enfants ont dans le ventre de leur mere. Nous avons rencontré en divers endroits de ces échafauds où il y avoit deux & trois corps, rarement davantage. Leur langue est fort rude, & abonde en aspirations fortes dont la pro-

nonciation est très-gutturale. Leurs canots sont construits avec des planches affermies ensemble par des cuirs épais. Leur grandeur ordinaire est de trois planches, une qui fait le fond, & les deux autres les côtés. Il y en a de plus spacieux qui ont cinq planches. Leur habillement est le même que celui des autres Indiens que nous avions vus dans les commencements à l'isle le Wager. Leurs femmes n'ont qu'un morceau de toile ou d'étoffe autour de la ceinture. Toutes leurs armes consistent en des dards faits d'os de poisson, qu'ils lancent avec beaucoup d'adresse, sans manquer presque jamais leur but.

Vers la mi-Mars nous nous embarquâmes avec nos Indiens. Ils voulurent absolument nous séparer ; & afin d'être plus maîtres de nous, ils nous distribuerent cinq que nous étions dans cinq canots différents. Mr. Elliot notre Chirurgien, que les fatigues & le défaut de nourriture avoient mis aux abois, sans qu'il nous fût possible de le rétablir, mourut le lendemain. Le troisieme jour nous nous trouvâmes à l'embouchure d'une riviere très-rapide qui se jette dans la mer par plusieurs branches. Nous mîmes trois jours à la passer ; & nous n'eûmes tout ce temps-là pour nourriture qu'une certaine plante que les Indiens nomment panque, & dont ils font beaucoup de cas. Le maître du canot où j'étois me fit travailler sans ménagement, quoique je fusse dans un état qui ne m'en laissoit guere les forces. Il me mit d'abord à la rame, mais voyant que mes bras se refusoient à ce mouvement, il me chargea de vuider le canot, où l'eau entroit si abondamment que j'avois beaucoup de peine à le tenir à sec.

Lorſque nous eûmes dépaſſé la riviere, nos Indiens tirerent leurs canots à terre juſqu'auprès d'un bois où nous paſſâmes la nuit. Le lendemain nous nous mîmes en route traînant après nous nos canots. Jamais voyage ne fut plus fatigant. Il nous fallut faire huit milles à travers les bois, ſur un terrein marécageux où nous enfoncions quelquefois juſqu'au genou ; & en enfonçant nous rencontrions des racines d'arbres qui nous déchiroient les pieds, car nous n'avions ni ſouliers ni bas. Nos habits conſiſtoient en quelques méchantes guenilles pourries ſur nos corps & pleines de vermine. Avec cela pas un morceau à manger. Nous arrivâmes enfin à l'embouchure d'une ſeconde riviere; nous mîmes nos canots à flot, & nous la paſſâmes avec aſſez de facilité ; après quoi nous nous retrouvâmes en mer.

Quoique nous fuſſions ſi foibles que nous avions peine à nous tenir ſur nos jambes, nos Indiens ne laiſſerent pas de nous condamner à la rame, & il fallut s'y ſoumettre bon gré malgré. Ils réglerent tellement les choſes, qu'en nous donnant la meilleure part à la peine, nous étions toujours les plus mal partagés du côté des vivres. Ils nous traitoient avec un deſpotiſme très-fier, & nous dépendions tellement d'eux qu'il falloit en paſſer par tout ce qu'ils vouloient. L'eſpoir d'arriver bientôt ſur les terres des Eſpagnols nous faiſoit ſupporter leurs dures manieres avec la plus grande réſignation.

Chemin faiſant nous rencontrâmes d'autres Indiens qui nous apprirent que peu de temps auparavant un vaiſſeau avoit abordé à cette côte. Sur la deſcription qu'ils nous en firent

nous jugeâmes que le vaisseau étoit anglois; & effectivement nous avons appris depuis par des Espagnols que Mr. Anson avoit faits prisonniers, que la flûte Anna avoit jeté l'ancre dans ce parage, & qu'elle étoit partie de là bientôt après pour aller rejoindre le chef d'escadre. Nous essuyâmes en route des vents forts qui nous mirent en grand danger. Le canot où j'étois me faisoit craindre à tout moment de couler à fond, étant si mauvais, & battu si violemment par la marée, que je regarde comme un prodige qu'il ne se soit pas entr'ouvert mille fois.

Nous arrivâmes enfin à l'isle de Chiloé habitée par des Indiens & des Espagnols; & en y débarquant nous éprouvâmes ce soulagement de cœur qu'opere l'idée d'un repos prochain après de longues souffrances. Nous étions à la fin de Juin; & quoique cette isle ne soit qu'à quarante-trois degrés de latitude sud, il y faisoit un froid extraordinaire. Le lendemain de notre arrivée il tomba beaucoup de neige. Nous fûmes si pénétrés du froid, que nous faillîmes à en mourir. Celui qui en souffrit davantage fut le Capitaine Cheap, qui depuis long-temps étoit fort malade. Le même jour le chef de nos Indiens nous mena chez un de ses amis. Il étoit nuit lorsque nous y arrivâmes, & tout le monde étoit déjà couché & endormi. Notre Indien nous demanda un fusil & en tira un coup en l'air. Au bruit de cette arme à feu, auquel les peuples de ce canton ne sont point accoutumés, l'alarme fut universelle dans l'habitation. Tous les Indiens sortirent de leurs cabanes, & se sauverent dans les bois fort épouvantés.

épouvantés. Un moment après un de ces bonnes gens cria de loin pour nous demander ſi nous étions Chrétiens. Notre Cacique répondit qu'oui, & ſe fit connoître. Alors toute peur ceſſa, tout le monde revint, & on nous régala d'un bon ſouper conſiſtant en poiſſon ſec, du bouillon & des patates. Après le ſouper ils nous conduiſirent à un autre village, où notre Cacique éveilla un habitant de ſa connoiſſance, & lui fit ouvrir la porte pour nous donner aſyle.

Le triſte état du Capitaine Cheap, qui étoit mourant, toucha de compaſſion les Indiens de cette cabane. Ils en prirent un ſoin particulier. Ils lui firent un lit de peaux de mouton; ils l'approcherent du feu. Ses jambes étoient extrêmement enflées, & ſon corps étoit ſi exténué, qu'il n'avoit que la peau ſur les os. Ces bons Indiens n'avoient alors dans leur cabane qu'un peu d'orge; ils nous en firent un gâteau qui nous parut la meilleure choſe du monde, parce qu'il y avoit bien long-temps que nous n'avions mangé de pain. Quoiqu'il fût nuit ils allerent chercher du mouton dans le village; ils nous en firent du bouillon, & y joignirent des œufs & des topinambours. Le Capitaine prit du bouillon, & commença à ſe trouver un peu mieux. Il fut heureux d'avoir rencontré dans ces Indiens des hommes capables de charité & d'attention; car il n'avoit pas pour deux jours de vie.

Le jour ſuivant pluſieurs femmes du village vinrent nous rendre viſite. Chacune d'elles apportoit un plat de ſa façon, & nous eûmes bientôt du mouton, des poules & des poulets en abondance. L'après midi il vint autant d'hommes que la

cabane en pouvoit contenir. Ils nous apporterent de grands flacons d'une liqueur qu'ils font avec de l'orge, & qu'ils nomment chica. Toutes ces honnêtetés nous firent presque oublier nos maux. Nous nous livrâmes à la joie que ces bons Indiens tâchoient de nous inspirer en nous apportant sans cesse de nouveaux mets. Il n'y eut que des habits dont ils ne purent nous faire présent, en ayant à peine le nécessaire pour eux-mêmes.

Ils avoient dépêché un exprès au Corrégidor espagnol pour lui donner avis de notre arrivée. Au retour de l'exprès, ils vinrent nous avertir qu'on alloit nous conduire dans un endroit où il y avoit des Espagnols chargés de nous recevoir. Ils nous menerent en effet dans une cabane éloignée, où nous trouvâmes un Officier qui nous reçut poliment. Il étoit accompagné d'une garde nombreuse pour nous escorter jusqu'à la ville de Castro, où le Corrégidor fait sa résidence.

Avant de nous y conduire on nous confina dans une vilaine chaumiere ouverte de toutes parts, où nous fûmes étroitement gardés par des Soldats qui n'étoient pas à beaucoup près si humains que nos Indiens. Nous y passâmes plusieurs jours fort mal à notre aise, n'ayant ni lits, ni habits, ni couvertures. Un nombre prodigieux de gens venoit nous considérer dans notre chaumiere, mais pas un d'eux n'osoit approcher, parce que nous étions tous couverts de poux. Il n'y avoit que nos bons Indiens qui ne cessoient pas de venir nous rendre leurs soins, & de nous apporter des vivres. Sans eux nous aurions été bien à plaindre, car les Espagnols n'avoient aucune pitié de nous.

Un jour nous reçûmes la visite d'un Jésuite qui nous apporta une bouteille d'eau-de-vie dont il nous fit boire à chacun un coup. Il remarqua que j'avois une montre, dont Mr. Elliot m'avoit fait présent avant de mourir. Il me demanda à la voir ; & après l'avoir examinée, il me proposa de la lui vendre, ou de la troquer contre une autre qu'il avoit, qui étoit vieille & mauvaise. Comme nous n'ignorions pas le grand crédit que ces Peres ont parmi les Catholiques, Mr. Cheap me conseilla de lui donner ma montre en présent, & je le fis sans hésiter. Le Jésuite ne fut pas ingrat. A peine nous eut-il quittés, qu'il m'envoya deux paires de souliers, une piece de grosse toile pour me faire des chemises, & une couverture à l'indienne qui avoit un trou dans le milieu pour y passer la tête, selon l'usage du pays.

Le temps étant venu de nous mener à Castro, on fit en sorte que nous n'y arrivassions que de nuit. Lorsque nous fûmes près de la ville, on nous défendit d'avancer jusqu'à ce qu'on eût donné avis de notre arrivée à l'Officier commandant. Un moment après une forte garde de Soldats armés de piques vint nous prendre pour nous faire monter la montagne qui touche la ville. Toutes ces façons mystérieuses nous avoient fait croire que nous allions entrer dans une place de guerre des mieux fortifiées ; mais en approchant nous vîmes qu'il n'en étoit rien. On nous conduisit chez le Corrégidor. Nous trouvâmes un vieux Gentilhomme couvert d'un grand manteau, coëffé d'une vieille perruque à nœuds, & portant une très-longue épée, qui nous reçut avec autant de

fierté qu'auroit pu faire un Prince au milieu de sa Cour. Il nous mena tout de suite au College des Jésuites; & ayant fait appeller le Principal, il lui dit: „ Je vous prie, mon Pere, „ de voir si ces gens-ci sont Chrétiens ou non. „ Et incontinent après il nous quitta.

Les Jésuites nous introduisirent dans une chambre à deux lits. On en donna un au Capitaine, & l'autre fut pour Mr. Byron & moi. Ils nous donnerent fort bien à souper. Tout y fut propre & décent, & nous y bûmes de très-bon vin. En allant nous coucher nous trouvâmes chacun une chemise blanche, des draps blancs, & de bons lits; ce qui me procura la meilleure nuit que j'aie eue de ma vie. Le lendemain je jetai au feu toutes mes guenilles de peur qu'elles n'infectassent l'endroit. Nous demeurâmes plus de huit jours chez les Jésuites, & nous reçûmes d'eux toute sorte de bons traitements.

Le Gouverneur, qui demeuroit à Chaco au nord de l'isle, nous envoya chercher par son fils avec des gardes. A notre départ de Castro le cérémonial fut de même qu'à notre arrivée. On nous conduisit de nuit, & avec toute sorte de précautions, hors de la ville jusqu'à la maison d'un Fermier, où nous trouvâmes le fils du Gouverneur qui nous reçut fort bien. Le lendemain nous traversâmes le pays à cheval jusqu'à une baie où nous trouvâmes des canots tout prêts pour nous transporter. Dans trois jours nous arrivâmes à une autre petite baie qui est près de la ville de Chaco. On dépêcha de là un Soldat au Gouverneur pour l'informer de notre arrivée. Il donna ordre qu'on ne nous fît entrer que de nuit, ce qui fut

exécuté. Lorſqu'on nous conduiſit le ſoir au Gouvernement, nous paſſâmes entre deux files de Soldats tenant chacun une meche allumée d'une main, & une vieille arquebuſe de l'autre : on n'a point dans ce pays d'autres armes à feu. Le Gouverneur nous reçut dans une ſalle, aſſis au bout d'une grande table couverte d'un tapis rouge. Il s'entretint avec nous par le moyen de ſon Interprete, qui étoit anglois né à Falmouth. Nous lui apprîmes qu'avant d'arriver à Chiloé Mr. Hamilton avoit été ſéparé de nous dans un canot d'Indiens, & que nous voudrions bien qu'il eût la bonté d'ordonner des perquiſitions pour ſavoir ce qu'il étoit devenu. Il commanda auſſi-tôt à notre Cacique, qui ne nous avoit point quittés juſques-là, d'aller chercher Mr. Hamilton, & de le ramener. Le Cacique exécuta ponctuellement ſes ordres, & quelques jours après nous eûmes la ſatisfaction de revoir notre camarade, & de nous trouver tous quatre réunis. —

Il s'en faut bien que l'iſle de Chiloé ſoit auſſi fertile que le prétend le voyageur Shelvocke, qui a oſé la comparer à l'iſle de Wight. Chiloé eſt un des plus mauvais pays de l'Amérique, & je ne connois aucune colonie eſpagnole auſſi miſérable que celle-ci. Le climat eſt humide & mal-ſain. Il y a très-peu de froment, parce que les pluies continuelles le font pourrir en terre. Le pain que l'on mange eſt fait de farine de topinambour : il eſt vrai que ce fruit eſt ici de meilleure qualité qu'en aucun autre endroit, & il y en a grande abondance. L'orge eſt fort commun ; on s'en ſert pour faire cette liqueur que l'on nomme chica ; on en fait auſſi des gâteaux

qui sont assez bons. Les autres mets sont le poisson & les coquillages, le cochon, dont la chair est fort succulente, & dont on fait d'excellents jambons. Il y a quelques moutons, quelques vaches, & des chevaux. Le défaut de pâturages empêche d'élever de ces animaux en grand nombre, & ils sont tous d'une maigreur extraordinaire.

Les habitants sont tous fort pauvres. Leurs maisons sont de simples cabanes couvertes de chaume, & sans cheminée : ils se contentent d'allumer du feu au milieu, & ils en sont quittes pour être aveuglés par la fumée. Le Gouverneur lui-même ne se chauffe pas avec plus de commodité ; & sa maison, quoiqu'un peu plus honnête que les autres, n'a point de cheminée. Tout le monde s'habille d'une étoffe grossiere que l'on nomme drap du Pérou ; & il n'y a que les personnes de distinction qui portent du linge. On reçoit ces marchandises d'un vaisseau de Lima qui arrive à Chaco une fois tous les ans, & qui vient y charger des jambons & du bois de sapin dont cette isle est presque entiérement couverte. L'herbe du Paraguai est ici fort commune. On la tire du Paraguai même, & on la prend comme du thé. Cette boisson est très-ordinaire dans tout le Pérou & au Chili. Les Espagnols de Chiloé parlent tous le langage indien. Il est fort différent de celui des Patagons, Coucous, & autres Indiens avec qui nous avons vécu depuis notre naufrage. Il a beaucoup d'énergie & de douceur, & on lui donne la préférence sur l'espagnol même.

Il y a à Chaco un excellent havre ; mais l'entrée est fort

dangereuſe pour les vaiſſeaux, y ayant dans le milieu un rocher caché, & le flux de la marée y donnant avec beaucoup de violence. La ville n'eſt qu'un amas de méchantes chaumieres diſperſées çà & là, & en très-petit nombre. Au bout de la ville du côté de la mer eſt un fort de terre entouré d'un foſſé & d'une paliſſade, avec treize canons, dont quatre ſont pointés vers la terre, & neuf contre la mer. Un Capitaine qui eſt en même temps Gouverneur, un Major, un Enſeigne & huit Soldats, compoſent toute la garniſon. Il y a à deux lieues au nord eſt de cette place l'iſle de Calabucco, où réſide pareillement un Capitaine Gouverneur avec une garniſon moindre que celle de Chaco.

Nous vîmes arriver vers la mi-Décembre le vaiſſeau annuel de Lima. C'eſt un fort beau bâtiment de deux cents tonneaux, mais ſans gros canon, & très-mal armé d'ailleurs. Il n'y avoit en tout que ſix hommes blancs en y comprenant l'Aumônier & ſon clerc; le reſte de l'équipage étoit negre ou indien. Toutes ces circonſtances nous firent faire bien des réflexions ſur l'aveugle démarche des ſieurs Bulkeley & Cummins, lorſqu'ils s'étoient ſi fort obſtinés à préférer la route du Sud à celle du Nord, ce qui n'a abouti qu'à la diſperſion de notre équipage, & à la ruine totale de ceux de nos gens qui ont ſurvécu aux malheurs inouis dont nous avons tous été affligés. Au lieu que ſi nous étions reſtés unis, en prenant la route du Nord, il nous eût été très-facile de nous rendre maîtres du port de Chaco, & nous aurions fait capture du vaiſſeau de Lima, qui en nous dédommageant d'une

partie de nos pertes, nous auroit mis en état de faire des prises considérables sur toute la côte du Pérou.

Nous avions informé le Gouverneur de Chaco de l'évasion d'une partie de nos gens sur la berge, & il avoit promis à Mr. Cheap que si ce bâtiment entroit dans quelqu'un des ports de l'isle, il le feroit réparer & le lui remettroit. Nous sûmes ensuite qu'effectivement la berge étoit arrivée avec deux hommes, les quatre autres étant morts de faim; mais le Gouverneur infidele à sa parole la fit cacher dans une isle voisine, & ne nous en parla point.

Nous fûmes embarqués sur le vaisseau de Lima le 2 Janvier 1743, & quatre jours après il mouilla l'ancre au port de Velprisio dans le royaume de Chili, à 33 degrés de latitude sud. Le Patron envoya la chaloupe pour donner avis au Gouverneur qu'il avoit sur son bord quatre prisonniers anglois. La chaloupe rapporta un ordre de nous débarquer à terre, ce qui fut exécuté sur le champ. Le bruit de notre arrivée répandu dans la ville attira autour de nous tous les habitants, qui considéroient avec un plaisir insultant notre état misérable. On nous conduisit en présence du Gouverneur qui étoit aveugle; & de là nous fûmes confinés par son ordre dans un cachot ténébreux, qu'on nous dit être le lieu de correction où l'on renfermoit les filles débauchées. Heureusement le Capitaine Cheap étoit assez bien rétabli; car l'incommodité de ce cachot n'auroit pu que lui être funeste. Nous plaisantâmes un peu de nous voir renfermés dans un lieu pareil; en enrageant pourtant contre l'impertinence du Gouverneur, qui

nous

nous faiſoit ce traitement parce que nous étions anglois, & par conſéquent hérétiques & infames.

Nous demeurâmes dans ce cachot juſqu'à ce que le Préſident de San Jago, Dom Joſeph Manſo, manda MM. Cheap & Hamilton, qui ſe rendirent ſans délai, & obtinrent qu'on nous fît venir auſſi, Mr. Byron & moi. Dom Joſeph nous fit un accueil fort honnête, & nous fûmes logés tous quatre chez un Gentilhomme anglois, qui eut pour nous tant que dura notre ſéjour des attentions auſſi tendres que ſi nous avions été ſes freres. Le lendemain nous fûmes priés à dîner chez le Préſident. Nous y trouvâmes l'Amiral Pizarro avec pluſieurs de ſes Officiers, qui étoient venus de Buenos-aïrès dans le deſſein de paſſer à Lima. Il nous raconta les malheurs arrivés à ſon éſcadre, qui n'avoit jamais pu doubler le cap Horne; malheurs qui égaloient tous ceux que nous avions nous-mêmes éprouvés avant notre naufrage.

La liberté dont on nous laiſſoit jouir à San Jago, & les ſoins de notre Gentilhomme anglois, nous remirent en peu de temps de toutes nos fatigues, & notre ſanté ſe trouva auſſi bonne que ſi rien ne nous avoit jamais manqué. Nous avions un extrême beſoin d'argent. Un Officier eſpagnol offrit de nous en prêter ſur un billet payable par le Conſul anglois à Lisbonne. Son offre fut acceptée, & il remit ſix cents dollars à Mr. Cheap pour nous quatre. Lorſqu'il fut queſtion de nous partager cet argent, le Capitaine me réduiſit à 80 dollars au lieu de 150 qui me revenoient. Je fus très-ſurpris d'une diſtinction ſi odieuſe; mais tout ce que je pus lui repréſenter n'eut

aucune force contre la résolution obstinée où il étoit de me refuser. Je l'avois regardé jusques-là comme mon ami. Je méritois son attachement par la générosité avec laquelle je m'étois sacrifié pour le suivre. Il m'avoit témoigné en plus d'une occasion sa sensibilité pour les services que je lui avois rendus, disant qu'il m'étoit redevable de la vie ; & que s'il arrivoit jamais en Angleterre, il feroit tout son possible pour procurer mon avancement. Je ne pouvois qu'être piqué au vif d'un changement qui me manifestoit une mauvaise volonté à laquelle je n'avois aucun lieu de m'attendre, & dont je n'ai jamais pu deviner le motif.

C'étoit un parti pris de sa part de me maltraiter, & j'en eus quelque temps après une nouvelle preuve. Mr. Guillaume Lindsley, qui avoit été autrefois employé à Buenos-aïrès au service de la Compagnie du Sud, ayant appris que nous étions quatre prisonniers anglois à San Jago, nous écrivit que si nous avions besoin d'argent, il avoit des fonds entre les mains d'un Marchand de cette ville que nous pouvions prendre en lui envoyant un double de nos quittances. Mr. Cheap toucha cet argent, il en fit part à MM. Hamilton & Byron, & ne voulut jamais m'en céder la moindre chose. J'eus beau lui exposer ma misere, & lui remontrer que j'étois sans linge & sans habits : sa réponse fut que je n'aurois rien. Ce procédé me parut si indigne & si criant, que je ne voulus plus avoir de société avec cet homme injuste & ingrat. Je sortis de la maison où il étoit, & j'allai me loger seul autre part.

Le Chili eſt un royaume aſſez grand, & il ne lui manque que des habitants induſtrieux, pour devenir un des meilleurs pays de l'univers. Il occupe en longueur une grande partie de la côte occidentale de l'Amérique méridionale, & il y a ſur cette côte cinq ports excellents. Baldivia au midi, à 40° de latitude ſud, eſt une ville ſituée ſur la frontiere qui ſépare les Eſpagnols d'une nation belliqueuſe d'Indiens qui ſont continuellement en guerre avec eux, & ne leur font jamais de quartier. On prétend que ces Indiens poſſedent les plus riches mines d'argent qui ſoient en Amérique, & que ce métal eſt ſi commun parmi eux qu'ils en ferrent leurs chevaux. Il y a quelques années qu'ils attaquerent tout à la fois trois des plus belles villes que les Eſpagnols poſſedent dans ces cantons; ils les ſurprirent de nuit, & en maſſacrerent tous les habitants. Ces Indiens ſont gens fort braves, faiſant la guerre en regle, & combattant en ſi bon ordre que les Eſpagnols ne s'aviſent guere de les inquiéter. Baldivia eſt munie de fortifications qui la mettent à l'abri des inſultes de cette nation redoutable.

La Conception eſt un autre port. C'eſt là que ſe rendent toutes les années au mois de Décembre les Indiens des environs, pour renouveller en préſence du Gouverneur le traité d'alliance entre les deux nations, ou pour le rompre, avec ſolemnité. Si l'on eſt d'accord ſur les articles propoſés de part & d'autre, les Indiens préſentent un agneau & lui coupent la tête en ſigne de paix. Si l'on ne convient point enſemble, ils rapportent leur agneau en vie, & la déclaration de guerre

eſt faite. Ces Indiens ne connoiſſent aucune ſorte d'écriture. Pour ſe ſouvenir de leurs faits, & faire leurs calculs, ils ont une longue ficelle pleine de nœuds; & c'eſt en comptant ces nœuds qu'ils rappellent les différentes choſes dont ils ont à traiter. Ces Indiens excellent dans l'art de faire ces belles couvertures dont j'ai déjà parlé, & ils en font commerce avec les Eſpagnols.

Velpriſio eſt le port principal du Chili. La ville eſt pourtant très-petite, & tous ſes habitants conſiſtent en Matelots & autres gens qui gagnent leur vie ſur les vaiſſeaux. Il y entre en tout vingt-ſix bâtiments par an; & c'eſt beaucoup eu égard au peu de relation que l'Europe entretient avec ce pays. La ville a deux fortereſſes. La premiere, qui eſt en fort bon état, eſt munie de vingt pieces de canon de bronze, & deux de fer. La ſeconde, qu'on nomme le vieux château, eſt bâtie au pied d'une haute montagne, & commande l'entrée du port avec des batteries raſantes.

Cockimbo & Corpeepo ſont les deux derniers ports. Le commerce de ces deux villes n'eſt pas conſidérable. Elles envoient à Lima des mulets, du froment, du bœuf ſalé, des fruits, de l'or en barre, & de l'herbe du Paraguai; elles en retirent du ſucre & de la groſſe toile pour l'uſage de leurs Indiens & de leurs Negres. Elles envoient auſſi à Buenos-aïrès des vins, des fruits, des dollars monnoyés; & en retirent des velours, des ſoies, des habillements de toute ſorte: mais ce dernier commerce eſt prohibé, & ne peut ſe faire que par contrebande.

Le climat du Chili eſt un des plus beaux & des plus ſains qui ſoient dans le monde. A San Jago, où nous avons ſéjourné plus long-temps, nous n'avons jamais éprouvé ni froid rigoureux, ni chaleur incommode. Cette ville, qui eſt à trente-trois degrés eſt de latitude ſud, devroit naturellement être ſujette à de grandes chaleurs; mais le voiſinage des montagnes de la Cordeliere, dont les cimes élevées juſqu'aux Cieux ſont couvertes d'une neige éternelle, y entretient dans le plus fort de l'été une agréable température. La terre eſt d'une fertilité incomparable, il ſuffit de la gratter & d'y ſemer du grain, pour que ſans autre culture elle produiſe au centuple. Il y a de toute eſpece d'arbres fruitiers: pommes, poires, pêches, abricots, prunes, ceriſes, raiſins, limons, oranges, tous ces fruits ſont ici fort communs. Le pâturage eſt des meilleurs, & on y engraiſſe une quantité prodigieuſe de bétail. Le bœuf & le mouton y ſont à rien; & c'eſt la plus excellente viande qu'on puiſſe manger.

Les habitants du Chili ont de fort beaux chevaux à tout uſage. J'en ai vu dont le pas étoit auſſi vîte que le galop ordinaire. Ils ſont tous bons cavaliers. Ils ont toujours à la porte de leurs maiſons des chevaux ſellés & bridés, dont ils ſe ſervent pour les plus petites courſes, ne fût-ce que pour aller d'une maiſon à une autre. Les gens de la campagne ſont forts & vigoureux; mais la bonté du pays, qui leur donne ſans beaucoup de travail bien au delà du néceſſaire, les rend extrêmement pareſſeux.

On trouve au Chili des mines d'or, d'argent, de cuivre,

de fer, d'étain, de plomb & de vif-argent. Si ces richesses étoient entre les mains de gens qui eussent l'esprit de les faire valoir, elles produiroient au delà de l'imagination. Mais les Chiliens ne sont point au fait de l'art d'exploiter les mines, & elles leur rendent très-peu. Ils ne savent point extraire le mercure. Le plomb, ils n'en font aucun cas. L'or, quoique très-abondant, reste dans la mine faute de travailleurs intelligents, & ce qu'ils en tirent est peu de chose en comparaison de ce qu'on en pourroit tirer. La paresse des ouvriers contribue à l'abandon stupide que l'on fait de tant de trésors. Dès qu'ils ont amassé une certaine somme, ils quittent l'ouvrage; & n'y reviennent point que cet argent ne soit dépensé. Le seul métal dont on tire au Chili quelque avantage, c'est le cuivre. On en fournit tout le Pérou. Les François qui fréquentent ces mers en achetent beaucoup; & c'est pour eux une branche de commerce fort lucrative, non seulement parce qu'ils ont ce cuivre à très-bon marché, mais à cause de la quantité d'or qu'il renferme, & qu'ils savent très-bien en extraire.

Les habitants de San Jago sont espagnols & indiens, outre les esclaves negres. Les Espagnols sont fiers comme par-tout ailleurs, & ils affectent beaucoup de faste & de magnificence dans leurs habits. Ils sont généralement assez bonnes gens, & fort affables envers les étrangers. Leurs femmes sont fort empressées de lier société avec les nouveaux venus; elles ont un goût pour la parure qui égale tout ce que la vanité du sexe fait voir ailleurs de plus passionné & de plus vain. Elles

font de très-grandes dépenses en ajustements sur leurs personnes, & en meubles dans leurs maisons. Leur maniere de se mettre est galante & peu modeste. Elles n'ont pour habillement qu'un juste dont les manches sont de belle toile. Leurs juppons fort courts sont ouverts par devant jusqu'au dessus du genou, & un des côtés ouverts est rabattu sur l'autre. Elles ne portent point de paniers, parce qu'une des principales beautés chez elles est de paroître menues par le bas du corps. Leurs souliers sont sans talons, & elles se plaisent à leur donner les formes les plus bizarres. Elles sont coëffées en cheveux; & elles ont le talent d'en arranger les boucles d'une maniere tout-à-fait séduisante. En un mot quoique leur façon de se mettre soit fort opposée à nos modes européennes, il en résulte un agrément que nos Dames les mieux mises pourroient envier. Pour ce qui est des Indiens, les Espagnols les traitent comme de vrais esclaves, & leur sort n'est pas meilleur que celui des Negres. Le Corrégidor les fait travailler toute l'année, sans ménager leurs forces, & ne leur donne ensuite que ce qu'il veut.

La chasse des taureaux sauvages est le principal divertissement des Espagnols. Leur adresse n'est pas moindre en ce genre que celle des Patagons dans la chasse des chevaux. Ils s'y prennent de la même maniere pour arrêter le taureau, en courant après lui, & lui jetant un nœud coulant qui le serre ou par le cou ou par les cornes. L'animal qui se sent pris se débat avec force pour s'échapper; & les différents efforts qu'il fait dans sa fureur sont l'amusement des spectateurs.

San Jago est la principale ville du Chili. Elle est située dans un vallon charmant. Elle est très-bien bâtie, quoique les maisons soient basses & n'aient que le rez de chaussée, à cause des tremblements de terre, dont les secousses se font sentir presque toutes les semaines. Le vallon qui l'environne est coupé de plusieurs rivieres qui fournissent beaucoup de poisson, & en particulier d'excellentes truites. En un mot je ne me souviens pas d'avoir jamais vu un pays plus délicieux. S'il étoit habité autant qu'il peut l'être, & par d'autres que des Espagnols, qui ont par-tout plus de fierté que d'industrie; je puis garantir que le Chili seroit un des plus beaux lieux de la nature.

Après un séjour de plus d'un an nous apprîmes qu'il y avoit un arrangement entre l'Espagne & l'Angleterre pour l'échange des prisonniers; & Dom Joseph Manso nous fit dire que nous étions les maîtres de retourner en Europe par le premier vaisseau qui mettroit à la voile pour l'Espagne. Six mois après un vaisseau françois arriva à Velprisio; MM. Cheap, Hamilton, & Byron, en profiterent pour retourner en Europe. Quant à moi, depuis le démêlé que j'avois eu avec le Capitaine, je n'avois eu aucune communication avec lui; & je n'eus garde de m'embarquer avec un homme qui en avoit trop mal usé à mon égard pour m'inspirer autre chose que de l'aversion. Je sus que l'Amiral Pizarro devoit partir incessamment pour Buenos-aïrès, où il avoit laissé son vaisseau, & que de là il devoit se rendre en Espagne. Je le priai de me permettre de me joindre à lui. Il s'y prêta gracieusement, en m'assurant que nous arrive-

rions

rions en Europe beaucoup plutôt que le vaiſſeau françois.

Je partis de San Jago en compagnie de l'Amiral Pizarro & de ſes Officiers le 20 Janvier 1745. Nous étions dans le plus grand été; & comme nous n'avions pour toute voiture que des mulets, l'ardeur du ſoleil qui dardoit ſur nos têtes nous fit prendre le parti de marcher la nuit & de nous arrêter le jour. Après avoir eſſuyé les fatigues & les périls des mers les plus orageuſes, un voyage par terre ne me ſembloit pas ſuſceptible de circonſtances capables de m'inſpirer de l'effroi; mais quand nous fûmes au pied de ces prodigieuſes montagnes de la Cordeliere, & que je vis les chemins par où il falloit paſſer pour les franchir, j'avoue que le danger me parut auſſi grand que tous ceux que j'avois courus juſques-là. Nous mîmes quatre jours de ſuite à monter par des ſentiers preſque perpendiculaires, & ſi étroits, qu'en quelques endroits il n'y avoit pas plus de ſept pouces d'eſpace pour le paſſage de nos mulets. D'un côté nous avions des roches inacceſſibles, de l'autre un précipice & une grande riviere au bas. Quoique les mulets que nous montions ſoient accoutumés à ces horribles chemins, & qu'ils aient le pied fort aſſuré, j'étois dans une appréhenſion continuelle, voyant que le moindre faux-pas devoit me précipiter dans d'effroyables abymes. Ce qui augmenta ma terreur, c'eſt que je vis à quatre pas de moi un mulet chargé de ballots à qui le pied manqua; il tomba dans le précipice, & il fut mis en mille morceaux avant d'en atteindre le fond.

Nous arrivâmes avec beaucoup de peine au ſommet de

cette grande montagne, qui n'eſt qu'un déſagréable & aride rocher. Sur cette cime exceſſivement ſupérieure à la région des foudres & des éclairs, nous éprouvâmes un froid ſi piquant que deux de nos muletiers en moururent. Pour moi je me trouvai incommodé d'un grand vomiſſement, que j'attribuai à l'extraordinaire vivacité de l'air. Nous eûmes beaucoup plus de difficulté à deſcendre que nous n'en avions eu à monter; & nous y mîmes un jour de plus. De vingt mulets que nous avions il n'en réchappa qu'un ſeul. Les uns furent précipités, d'autres eurent les jambes caſſées, & il y en eut qui moururent de faim. Nous trouvâmes au bas de la montagne la petite ville de Mendoſa, où nous ſéjournâmes trois jours pour nous y fournir de mulets & de voitures. Il nous reſtoit quatre cents lieues à faire juſqu'à Buenos-aïrès, à travers un pays fort déſert & fort dépourvu. Nous chargeâmes nos mulets des proviſions néceſſaires; nous en prîmes quelques uns pour nous ſervir de monture à moi & à quelques autres. L'Amiral Pizarro avec un certain nombre de ſes Officiers ſe mit dans un grand chariot traîné par des bœufs. Nous fîmes plus de cent lieues ſans trouver une maiſon, & plus de deux cents avant que de rencontrer une goutte d'eau. Le climat de ce canton eſt d'une chaleur brûlante, & il n'y a pas un arbre où l'on puiſſe ſe mettre à l'abri des rayons du ſoleil.

A toutes ces incommodités ſe joignoit la crainte des périls ordinaires à cette route. Le premier de ces périls eſt la rencontre des tigres & des lions, qui ſont ici en grand nombre, & qui s'élancent avec beaucoup de hardieſſe contre

les voyageurs, à moins que ceux-ci ne ſoient aſſez accompagnés pour être en état de défenſe. Le ſecond péril, plus redoutable encore que le précédent, eſt le caractere féroce d'une nation de Patagons qui habite ces contrées. Ces Indiens très-belliqueux haïſſent mortellement les Eſpagnols, & leur font une guerre ſans relâche.

Voici ce que m'en ont appris mes compagnons de voyage. Ces Indiens ſont, comme tous les autres Patagons, de haute taille, & d'un teint baſané. Leurs armes ſont la lance & la fronde, qu'ils manient avec beaucoup de dextérité. Ils ſe diſperſent en différents partis dans ces vaſtes plaines, ayant chacun leur chef ou Cacique. Lorſque quelqu'un de ces Caciques en invite un autre pour lui prêter ſecours dans quelque expédition contre les Eſpagnols, il ne peut ſe ſéparer du Cacique auxiliaire que lorſque l'expédition eſt faite; & s'il lui prenoit fantaiſie de le quitter, il s'expoſeroit à avoir la tête tranchée par ſes gens, qui ne pardonnent point ces infidélités. Ils ſont tous bons cavaliers; ils montent à cheval à peu près comme nos Houſſards d'Europe. Leurs ſelles ſont plates & minces comme celles de nos chevaux de courſe en Angleterre. Leurs étriers ne ſont qu'un morceau de bois où il y a un trou pour y fourrer le gros doigt du pied. Leurs brides ſont de crin, & le mords eſt de bois. Ils n'ont point de demeure fixe; ils ſont errants, & par là même fort inacceſſibles aux Eſpagnols. Ils font de temps en temps des courſes ſur les frontieres eſpagnoles, & enlevent le bétail & les habitants. De tous les priſonniers qu'ils font, ils ne gardent

que les femmes & les enfants pour en faire des esclaves, & tuent tout le reste. Ils se battent contre les tigres avec beaucoup d'intrépidité, & les tuent pour en avoir la peau. Ils les attaquent de la maniere suivante. L'Indien porte de la main gauche un bâton qui a neuf pouces de longueur, avec une garde d'osier pour garantir la main; il tient de la main droite un coutelas; & avec ces armes il va au devant du tigre, ou le voit venir. Lorsque l'animal est près, l'Indien lui fourre son bâton dans la gueule, en même temps il lui enfonce le coutelas dans le ventre. Le tigre est attaqué, renversé, tué presque en un clin d'œil. Il est vrai que si l'Indien manque son coup, & qu'il n'ait pas l'adresse de prendre le moment pour user du bâton & du coutelas, le tigre prend sur lui l'avantage, & le dévore.

Nous eûmes le bonheur de ne rencontrer en route aucun de ces divers ennemis, auxquels il auroit fallu livrer de sanglants combats. Nous vîmes une quantité prodigieuse de chevaux, de mulets, & de bœufs sauvages, qui courent la campagne, & qui sont au premier qui les attrape. Nous tuâmes plusieurs de ces bœufs, qui nous furent de grande ressource; car nous n'avions porté aucune provision de viande, sur l'espérance que nous ne manquerions pas d'en trouver en chemin. Après un voyage des plus disgracieux par sa longueur, l'aridité du pays, & la chaleur extrême du climat, nous arrivâmes à Buenos-aïrès le 10 du mois de Mars.

Quatre jours après notre arrivée, l'Amiral Pizarro reçut ordre d'Espagne de ne partir de ce port que le mois d'Oc-

tobre ſuivant. Le motif de cet ordre étoit d'empêcher que l'Amiral ne fût pris par la flotte angloiſe qui devoit juſqu'à ce temps-là croiſer dans ces mers. Le Gouverneur de Buenos-aïrès me reçut d'abord aſſez bien, & me pria même à dîner chez lui. Je comptois jouir de la même liberté que j'avois eue au Chili. Ma conduite qui avoit toujours été fort décente ne fourniſſoit aucun ſujet de me faire un plus mauvais traitement. Cependant au ſortir de table je fus arrêté & mené priſonnier dans le fort, avec défenſe d'en ſortir. Un mois après je fus relâché par l'entremiſe de l'Amiral, & on me donna la ville pour priſon. Mais ſur le bruit qui courut de l'arrivée de quelques gens de guerre anglois à l'embouchure du fleuve, je fus encore renfermé dans le fort, où je reſtai vingt-deux jours. Ce bruit s'étant trouvé faux, on me rendit ma liberté; & j'en ai joui juſqu'au départ de l'Amiral, avec lequel je me ſuis rendu à Monte Vedio.

Ainſi finit le récit de Mr. Campbell, que nous écoutâmes avec une attention pleine d'intérêt. La joie de notre réunion devint encore plus grande par la connoiſſance de nos malheurs réciproques. Nous ne pouvions nous laſſer d'admirer la Providence, qui après nous avoir fait paſſer par de ſi rudes épreuves, en nous diſperſant ſur diverſes terres barbares, nous faiſoit rencontrer dans un lieu propre à remplir le deſir que nous avions tous de revoir notre chere Angleterre.

Nous reſtâmes à Monte Vedio juſqu'au 13 d'Octobre. La ville eſt nouvellement bâtie. Il y a fort peu d'habitants & encore moins de commerce. Le havre eſt bon pour les vaiſſeaux de

petit port ; il n'y a pas plus de 17 pieds d'eau dans le temps de la haute marée. Cependant l'Asie, vaisseau amiral de la flotte de Pizarro, y a été pendant deux ans. Il est vrai qu'on avoit été obligé de retrancher son gouvernail faute d'eau, & que ce bâtiment s'étoit enfoncé dans la bourbe, sans en souffrir pourtant aucun dommage. La garnison de Monte Vedio est composée de deux compagnies d'Infanterie, & d'une compagnie de Dragons, toutes troupes réglées que l'on y envoie d'Espagne, & qui ne font pas plus de cent hommes en tout. Le port est défendu par une forteresse où il y a quinze pieces de canon. Les Espagnols, qui craignent que les Anglois n'entreprennent de s'établir dans cette partie de l'Amérique, ont entrepris de construire ici une citadelle qu'ils prétendent rendre extraordinairement forte, & qui commandera toute la riviere. Elle sera à quatre bastions avec 64 pieces de canon en tout. Elle doit être accompagnée de divers autres forts, qui rendront cette place très-considérable. Le pays aux environs est beau & fertile. Il fournit abondamment à tous les besoins. On pourroit même y recueillir beaucoup de vin, car les vignes y reussissent à merveille. Mais ici comme ailleurs l'indolence espagnole rend inutiles tous les avantages du terrein ; & il est vrai de dire que la nature en prodiguant ses trésors à cette nation, place ses dons en pure perte. Il y a auprès de Monte Vedio des mines d'or & de diamants dont on fait fort peu d'usage. On en tire pourtant quelques fragments que l'on vend aux Portugais de Rio-Grande, qui viennent com-

mercer ici par la riviere Noire qui ſe jette dans la riviere de la Plata. Au deſſous de Monte Vedio eſt un très-beau port nommé Malduna. L'embouchure en eſt étroite : mais il peut contenir deux cents vaiſſeaux. Ce havre eſt un des plus aſſûrés qui ſoient dans le monde. Il n'a beſoin d'aucun arrangement & d'aucune commodité, la nature les lui ayant toutes données. Monte Vedio & Malduna ſont au nord de la riviere. Du coté du ſud il y a encore un autre auſſi bon port nommé par les Eſpagnols, l'Inſanada de Baragon.

Tout ſe diſpoſoit au départ du vaiſſeau l'Aſie. Ce bâtiment, dont la charge étoit très-riche, & qui portoit plus de 15 millions de dollars, manquoit d'hommes & de Matelots. L'Amiral Pizarro ſe donna toute ſorte de ſoins pour en trouver. Il enleva de gré ou de force tout ce qui étoit à Monte Vedio & aux environs; il y joignit tout ce que nous étions de priſonniers anglois, quelques Contrebandiers portugais pris en différents temps, & une douzaine d'Indiens faits priſonniers depuis peu, dans une eſcarmouche auprès de Buenos-aïrès. Ce ramaſſis de gens de toute nation, & dont la plupart n'étoient point propres à la manœuvre, lui compoſoit un des plus mauvais équipages qu'on aie jamais vus; & le moindre de nos vaiſſeaux qui l'auroit rencontré en route, s'en feroit rendu maître ſans beaucoup de difficulté. C'étoit un parti forcé. Nous nous embarquâmes le 13 Octobre 1745; & à peine eûmes-nous perdu entiérement la terre de vue, que le vaiſſeau faillit à être perdu pour les Eſpagnols, par la hardieſſe d'Orellana, chef des Indiens, qui en fut

maître durant plusieurs heures. Je ne répéterai point ici les circonstances de ce combat, qui sont fort exactement détaillées dans la relation du voyage de Mr. Anson. La scene fut des plus tragiques. Les hurlements affreux des Indiens, les cris douloureux des blessés, le bruit tumultueux de l'équipage, l'horreur des ténebres, tout sembloit concourir à augmenter le désordre & la terreur; & si l'on n'étoit pas venu à bout de tuer ce terrible Orellana, qui abattoit à grands coups tout ce qu'il trouvoit en son chemin, c'en étoit fait des Espagnols & de nous: le vaisseau étoit pris, & nous redevenions les esclaves des Indiens. On en fut quitte pour une vingtaine de morts, & une quarantaine de blessés. Les Indiens s'étant jetés à la mer aussi-tôt après la mort d'Orellana, le calme se rétablit dans le vaisseau; & nous arrivâmes au port de Corkvion près du cap de Finisterre le 20 Janvier 1746. Débarqués à terre, on nous enferma dans une étroite prison, où nous fûmes enchaînés quinze jours comme des criminels, n'ayant pour toute nourriture que du pain & de l'eau. Mr. Campbell fut envoyé à Madrid, où il sollicita & obtint un passe-port pour Lisbonne, d'où il se rendit en Angleterre. Pour nous on nous tira de notre prison, & nous fûmes menés par terre jusqu'au Groyne. Là on nous conduisit au château San Antonio, dans une isle qui est à l'entrée du port, & où l'on a accoutumé de renfermer les malfaiteurs. Nous y demeurâmes jusqu'à ce qu'il vint un ordre de la Cour d'Espagne de nous envoyer en Portugal. En huit jours nous arrivâmes à Porto; & le 28 Avril nous nous embarquâmes pour

pour Londres, où nous arrivâmes le 8 Juillet ſuivant. Telle a été la fin d'un voyage de près de ſix ans, qui après nous avoir rendus les jouets d'une foule d'accidents tous plus déplorables les uns que les autres, nous a laiſſés ſans fortune, ſans reſſources, ſans protection. Nous croyions en arrivant dans notre patrie recevoir la récompenſe de nos travaux, & on nous y a traités comme des rebelles, à qui l'on prétendoit faire grace en ſe contentant de les priver de leurs appointements, de les exclure du ſervice, ſans pouſſer plus loin le châtiment de leur entrepriſe contre le Capitaine Cheap. Quoiqu'il ſoit l'auteur de toutes nos infortunes, nous ſouhaitons que la proſpérité de ſon ſort triomphe déſormais de tous les inconvénients auxquels pourroit l'expoſer la dureté de ſon caractere.

FIN.

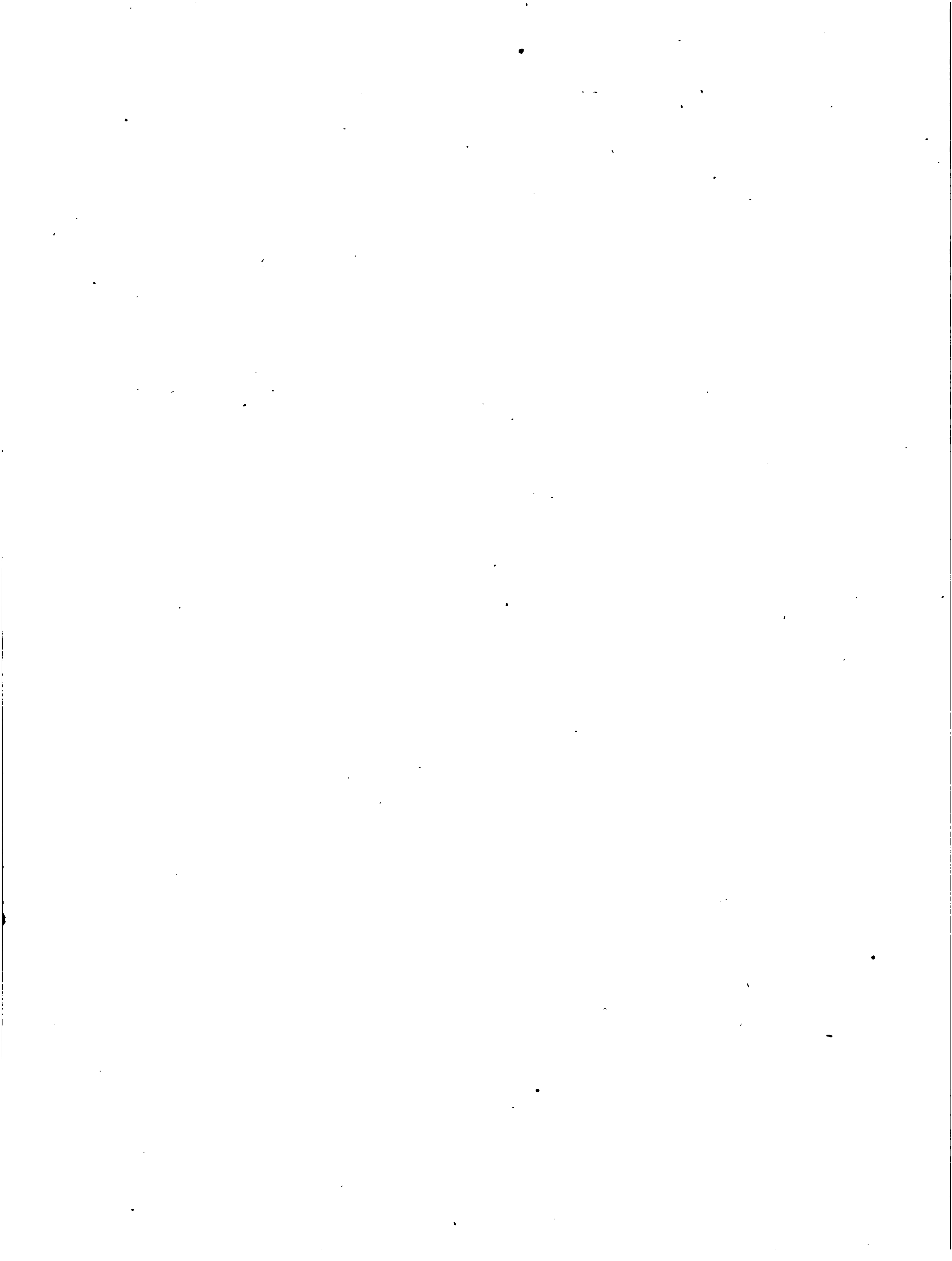


TABLE
DES MATIERES.

A

B

D

E

F

Fautes

G

H

I

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

V

W

A LYON,
De l'Imprimerie de LOUIS BUISSON, place des Cordeliers. 1756.

